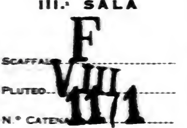
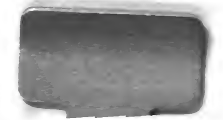


SI - PALLI
A
1







LE

DERNIER IRLANDAIS.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

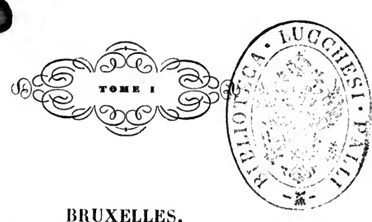
LE

DERNIER IRLANDAIS

PAR

Elie Berthet.

Ireland! Ireland!... Poor Ireland!
O'CONNELL.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.
LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.
1851



I

La messe.

Toute la population catholique de la paroisse de Neath, gros village situé dans les montagnes, à l'extrémité méridionale du comté de Wiclow, était réunie pour entendre la messe un dimanche de mai 184.. L'office divin se célébrait dans une église en ruine, dernier débris d'un monastère dédié à saint Patrick, le patron de l'Irlande; le monastère, qui s'élevait sur une colline escarpée au-dessus du village, avait été détruit depuis plusieurs siècles, soit par les Danois qui

ravagèrent le Munster, soit par les *undertaker* de Raleigh ou par les *invincibles* de Cromwell, non moins féroces et non moins sauvages. Les vastes bâtiments qui le composaient jadis avaient entièrement disparu, et chaque jour les petits enfants de Neath s'amusaient à continuer l'œuvre du temps et des anciens dévastateurs en faisant rouler au fond de la vallée les pierres sculptées, les chapiteaux de colonnes qui jonchaient encore le sommet de la colline.

L'église, qui avait survécu au reste de l'édifice, était elle-même dans un état d'affreux délabrement; en Irlande seulement, on avait pu songer à utiliser pour le service divin cette ruine menaçante. Un côté tout entier s'était écroulé, entraînant avec lui les piliers et les contre-forts; sur cette large brèche le temps étendait son manteau de lierres et de ronces. Les grandes fenêtres en ogives n'avaient plus ni châssis ni vitraux; le vent et la pluie pénétraient librement dans cette enceinte consacrée au recueillement et à la prière. Les murs nus, sans ornements, étaient couverts d'une moisissure verdâtre; l'eau pluviale restait stagnante entre les dalles disjointes où s'agenouillaient les fidèles. Quant à la voûte, toute lézardée et pendante, elle semblait se soutenir en l'air par un miracle

de Dieu qui voulait épargner ses humbles adorateurs.

On se fera sans peine une idée de ce qu'était l'appareil du culte dans une pareille église, où l'on ne voyait ni tableaux ni statues, même du genre de ceux qui décorent nos plus humbles chapelles de village. L'autel consistait en une table de bois à peine équarri, sur laquelle on avait étendu une serviette blanche. Des gobelets d'étain, contenant des fleurs de champs, étaient disposés de chaque côté d'un crucifix de plâtre; le calice destiné à contenir l'hostie consacrée était un verre de cristal. Les ornements sacerdotaux, toujours si brillants et si somptueux dans les autres pays chrétiens, se composaient d'étoffes grossières. C'était une pauvreté qui rappelait les premiers âges du christianisme, les réunions des premiers fidèles dans les cryptes et dans les ruines des environs de Rome au temps des persécutions.

L'assistance était en harmonie avec cette pompe misérable d'un culte persécuté. Plus de douze cents personnes se pressaient dans l'enceinte trop étroite de Saint-Patrick, et tous les vêtements réunis de cette foule catholique ne valaient pas le galon d'argent qui ornait la livrée d'un groom protestant du voisinage. On



ne voyait que haillons et guenilles. Hommes et femmes avaient les jambes et les pieds nus. De charmants enfants, aux cheveux blonds et bouclés, aux yeux bleus, à l'air vif et intelligent, « les plus beaux enfants du monde entier, » comme disait O'Connel au meeting de Dublin, étaient vêtus seulement d'une petite chemise en lambeaux. Les habits et les redingotes des hommes n'offraient plus trace de la couleur primitive ; les pantalons, frangés par le bas, se découpaient en sordides festons. La misère des femmes était moins apparente, drapées qu'elles étaient dans de grosses mantes brunes dont le capuchon, rejeté en arrière, laissait voir leur tête parée uniquement de longs cheveux ; mais au soin que prenaient plusieurs d'entre elles de s'envelopper dans cette mante, on devinait que sous ce vêtement extérieur le reste du costume recouvrait à peine leur nudité. Et cependant, ceux qui assistaient ce jour-là au service divin étaient les riches, les privilégiés de la paroisse ; les deux tiers des habitants n'avaient pu s'y rendre faute d'habits et priaient nus, dans leurs bouges infects, à cette heure consacrée à la prière !

Malgré tout cela, on remarquait dans les rangs serrés des assitants de nobles et fières

figures de jeunes gens, de ravissantes jeunes filles, aux traits nobles et purs de la belle race milésienne, aux bras nus et blancs, aux épaules dignes d'être enchâssées dans la soie ou le velours, et que souillaient de leur contact d'ignobles haillons.

La foi sincère, la ferveur religieuse, se manifestaient là avec des transports et des élans inconnus dans nos temples éblouissants d'or et de lumières. A genoux, sur la pierre ou même dans cette eau boueuse qui croupissait entre les dalles, chaque famille formait un groupe dont l'aïeul ou le père était le centre. Les visages exprimaient la plus vive piété ; les yeux étaient tournés vers le ciel. Par intervalles aussi, les pauvres Irlandais élevaient les mains au-dessus de leurs têtes ou se frappaient la poitrine en poussant de gros soupirs. Rien de navrant comme leur attitude à la fois suppliante et résignée. On devinait qu'après avoir épuisé la coupe des douleurs humaines, après avoir attendu vainement et bien longtemps la fin de leurs maux, ils étaient à bout de force et de courage. Ils n'avaient plus d'espoir que dans la puissance d'en haut, et on les entendait répéter à demi-voix avec un accent d'indicible tristesse : « Ayez pitié de nous ! ayez pitié de nous ! »

Cette scène de désolation empruntait encore un caractère plus sombre à ces murs crevassés, à ces piliers décharnés, à cette voûte menaçante qui en formaient les décors. Au dehors, la nature elle-même semblait s'associer au deuil de cette malheureuse population : le ciel était chargé de nuages épais. A travers l'écroulement dont nous avons parlé et l'ouverture béante des fenêtres, l'œil embrassait un espace immense. D'un côté, c'était un vallon verdoyant tout parsemé de *shamrock*, ce beau trèfle dont la *verte Érin* avait pris le symbole ; puis des tourbières aux eaux plombées, des landes incultes, de stériles bruyères. De l'autre côté, l'aspect était plus lugubre encore : d'âpres montagnes, des rochers arides, entassés les uns sur les autres, se dressaient de toutes parts et allaient se perdre dans un bleuâtre éloignement. Une déchirure des falaises permettait d'apercevoir la mer à l'horizon, la mer d'Irlande, toujours si agitée, si redoutable, et dont le vent du nord soulevait en ce moment les vagues écumantes.

Dans la partie du temple qui avait été autrefois le chœur, une jeune fille se distinguait par l'excès de son émotion et par ses démonstrations pieuses. C'était une charmante créature de dix-huit ans à peine, blonde, rose, aux lèvres ver-

meilles, à la taille svelte; elle se frappait la poitrine avec plus d'ardeur encore que les autres fidèles; des larmes brûlantes inondaient son visage. Son extérieur annonçait cependant qu'elle était fort au-dessus des assistants sous le rapport du rang et de la fortune. Non seulement elle avait des bas et des souliers, luxe rare dans les campagnes d'Irlande, mais encore ses ajustements trahissaient par leur gracieuse simplicité une sorte d'élégance. Un chapeau de paille, une robe blanche et une écharpe de crêpe composaient cette toilette qui, en tout autre lieu, eût convenu à la fille d'un modeste bourgeois ou d'un petit rentier. Cette belle personne n'était donc pas la fille ou la sœur d'un *paddy* du voisinage; elle ne paraissait pas avoir à redouter pour elle-même la pauvreté, le froid, la faim et le mépris, comme ceux qui l'entouraient. D'où venait donc que son affliction paraissait surpasser leur affliction, et qu'elle adressait au ciel de si ardentes prières?

Les regards de l'assemblée se tournaient fréquemment vers elle avec un mélange de tendresse et de vénération. Pas une physionnomie qui ne s'adoucît et ne parût s'éclaircir quand l'attention se portait sur cette jeune fille prosternée. On avait laissé un vaste espace vide

autour d'elle, comme si ces haillons eussent craint de froisser sa fraîche parure. Une fois, le livre d'heures qu'elle tenait à la main tomba par terre; aussitôt on s'élança pour le relever. Un grand garçon, maigre et blond, revêtu d'un vieil uniforme déchiré dont il ne paraissait pas peu fier, eut le bonheur de s'en saisir le premier. Il prit délicatement le livre du bout des doigts, comme s'il eût craint de le souiller, déposa un baiser sur la couverture avec de grandes démonstrations de respect, et le présenta à la jeune fille, qui remercia distraitement d'un signe de tête.

— Que Dieu vous bénisse, miss O'Byrne! dit le pauvre garçon, rouge de plaisir et d'orgueil.

Et il regagna sa place, envié de tous ses voisins.

Le même respect avait accueilli à son arrivée le prêtre qui célébrait en ce moment l'office divin. Il était âgé d'environ trente ans; il avait une taille haute et majestueuse, des traits graves, dont une expression de bonté corrigeait le caractère un peu rigide. Quand il avait traversé la foule pour se rendre à la sacristie, on s'était prosterné sur son passage avec une humilité presque orientale. A peine si quelques vieillards avaient osé lui baiser la main, lui adresser un

mot de politesse à voix basse; les enfants le regardaient de loin avec un mélange d'admiration et de terreur; les femmes se trouvaient heureuses d'avoir pu toucher les vêtements de *Sa Révérence*. Mais, disons-le tout d'abord, quel que soit le respect des Irlandais pour la jeunesse et la beauté d'une part, pour le caractère sacré dû prêtre de l'autre, ces démonstrations ferventes avaient d'autres motifs. La jeune fille et le prêtre étaient frère et sœur; tous les deux, avec un frère aîné, absent depuis plusieurs années, étaient descendants et héritiers directs d'une royale famille qui avait longtemps régné sur le Munster. Or, en Irlande, rien ne s'oublie. Après cinq siècles, on se souvient encore des actions d'éclat et des victoires, des spoliations et des assassinats, des alliances et des querelles de races, comme si ces événements s'étaient accomplis hier. Aussi les pauvres paddys de Neath, en honorant leur ministre et sa jeune sœur, honoraient-ils en même temps les enfants de leurs anciens rois, leurs maîtres de droit divin, suivant la hiérarchie féodale, que ni le temps ni les violences n'avaient pu abroger à leurs yeux.

La messe fut écoutée avec le plus profond recueillement; puis le révérend M. O'Byrne

monta sur un reste de pilier qu'un charpentier voyageur avait surmonté d'une chaire informe, et commença le sermon d'une voix onctueuse. Le sujet était bien de nature à captiver l'attention des auditeurs; il s'agissait, comme toujours, des malheurs de l'Irlande, car les souffrances de cet infortuné pays sont telles qu'il ne saurait s'occuper que de lui-même. Le curé de Saint-Patrick, selon l'usage du clergé catholique, exhorta ses paroissiens à la patience, à la résignation chrétienne. Dans sa vive et éloquente allocution, il ne laissa pas échapper une parole de haine et de révolte contre les oppresseurs de son pays. Le règne des justes n'était pas de ce monde; dans l'autre vie seulement ils connaîtraient les joies et les félicités des élus; plus leurs souffrances auraient été grandes sur la terre, plus leur béatitude devait être grande dans le ciel. Les fidèles écoutaient ces consolations avec avidité; on voyait que pour eux elles n'étaient pas de vains mots, de banales redites, surtout sortant d'une pareille bouche. Leur poitrine semblait se dégonfler de soupirs; un vague sourire d'espérance se jouait sur leur visage; les larmes se séchaient insensiblement dans leurs yeux. Mais quand le prédicateur, en terminant, eut fait allusion à des jours meilleurs dès cette

vie pour la malheureuse Irlande; quand, sans prononcer toutefois le nom du libérateur, il eut rappelé que Dieu allait peut-être se servir d'un grand et généreux citoyen pour délivrer son peuple persécuté, l'émotion devint suprême. Un frémissement électrique parcourut l'auditoire. Tous les assistants tendirent les mains vers le prêtre, toutes les lèvres remuèrent comme si elles avaient voulu dire : « N'est-ce pas, oh! n'est-ce pas qu'O'Connell nous sauvera ? »

Mais la fin de ce discours pathétique fut légèrement troublé par une circonstance singulière.

L'église regorgeait de monde, et bon nombre de retardataires avaient dû rester en dehors, saisissant de loin ce qu'ils pouvaient de la parole sacrée. L'un d'eux cependant, plus fervent ou plus hardi que les autres, avait grimpé, au péril de sa vie, sur les décombres entassés par l'écroulement que nous connaissons, et était apparu tout à coup en haut de la brèche. Là, s'agenouillant sur une corniche étroite, refuge ordinaire des corbeaux et des oiseaux de nuit, il était resté immobile comme une statue oubliée dans ce vieux monument. On eût dit d'un homme de grande taille, robuste, bien proportionné; il était enveloppé d'une sorte de manteau

de voyage dont le pan retombait sur l'épaule. Il avait la tête découverte, et une profusion de cheveux noirs flottaient sur son cou ; malgré la distance, son visage mâle paraissait bruni par l'action d'un soleil méridional. Cette sombre silhouette, qui se détachait sur le ciel lumineux à quarante pieds au-dessus du pavé de l'église, avait attiré un moment l'attention des fidèles; mais bientôt le sentiment de la sainteté du lieu avait étouffé cette velléité de distraction, et les paroissiens s'étaient absorbés de nouveau dans leurs prières.

Pendant une partie du sermon, l'inconnu resta impassible à son poste élevé, et on avait fini par l'oublier tout à fait. Ce fut seulement quand le prédicateur s'étendit sur la nécessité de se soumettre avec résignation aux volontés de la Providence, que le personnage mystérieux donna les signes d'une vive émotion. On le voyait s'agiter, et ses yeux brillaient d'en bas comme deux escarboucles. Mais au moment où le prêtre, en finissant, exprima l'espoir d'une prochaine délivrance par le secours d'O'Connel, l'inconnu sembla ne plus pouvoir se contenir; il se leva debout, étendit le bras avec énergie et poussa un cri de protestation qui retentit dans toutes les parties de l'église.

L'assistance entière chercha des yeux l'auteur de ce scandale ; mais, prompt comme la pensée, il avait déjà disparu, honteux sans doute de s'être laissé entraîner par la violence de ses passions ; on ne voyait plus que les plantes sauvages agitées par le vent à la crête des ruines. La plupart des fidèles crurent avoir entendu le cri d'un épervier ; mais d'autres hochèrent la tête et se signèrent comme pour éloigner un sinistre présage.

L'office terminé, l'église se vida lentement. En avant du porche à demi renversé s'étendait une petite place gazonnée où s'arrêtèrent un certain nombre de familles, pendant que d'autres s'éloignaient dans diverses directions afin de regagner leurs cottages. De cette plate-forme on dominait tout le village de Neath, qui s'étageait, comme nous l'avons dit, sur le penchant de la colline. Il consistait en plusieurs centaines de huttes de terre, avec un trou au toit de chaume pour laisser passer la fumée ; les étables n'avaient même pas de toit, et par-dessus les brèches des murs on voyait le poney poussif ou la petite vache étique allonger sa tête étonnée. Derrière chaque habitation, un clos chétif, ensemencé de pommes de terre, était séparé des clos voisins par une rangée de pierres mobiles.

En regard de cette pauvreté, on distinguait dans la vallée, à quelques centaines de pas du village, de beaux massifs d'arbres exotiques au-dessus desquels s'élevaient des toits en terrasses ornés de vases de marbre et de girouettes dorées : là demeurait le seigneur, le landlord de Neath et d'une foule d'autres villages, bourgs et hameaux à dix lieues à la ronde; mais une grille de fer et une solide muraille qui entourait le parc défendaient au vulgaire l'approche de ce lieu de délices et semblaient tracer la ligne de démarcation entre l'orgueil et l'humilité, entre le maître et les serfs, entre le luxe le plus effrené et la plus hideuse misère.

Cependant, au milieu des masures basses et fétides de Neath, on remarquait divers édifices qui contrastaient avec elles : d'abord la maison du prêtre catholique, exiguë, mais blanche et proprette; puis celle du ministre protestant, beaucoup plus ample et surtout plus somptueuse; puis enfin une grande église toute neuve où l'architecture avait prodigué les ornements. Ce temple eût contenu avec facilité la foule considérable qui se pressait un moment auparavant dans les ruines de Saint-Patrick; mais il était voué au culte dominant. Quoique ce fût l'heure de l'office, une trentaine de personnes seule-

ment occupaient cette nef vaste et sonore; c'était toute la congrégation protestante du pays. A la vérité, ces trente sectateurs de la religion inventée par Henri VIII compensaient leur petit nombre par leur haut rang; ils se composaient de la famille et des domestiques du comte d'Avondale, le landlord de la terre. Le comte lui-même assistait ce jour-là aux exercices religieux, et pendant que les paddys catholiques sortaient en foule de la messe, ils pouvaient admirer plusieurs splendides voitures arrêtées devant la porte du temple et dont celle du ministre anglican n'était pas la moins brillante.

Parmi ceux qui avaient fait halte sur la plateforme de Saint-Patrick, se trouvait un vieil aveugle pour lequel les gens du pays manifestaient une grande vénération. Son vêtement consistait en une sorte de longue houppelande qui ressemblait à une robe; ses pieds étaient nus, comme ceux de ses compatriotes; sa tête n'avait d'autre coiffure que ses cheveux blancs qui venaient rejoindre sa barbe et retombaient avec elle sur sa poitrine. Sa figure, belle et grave, rayonnait d'intelligence. Ce vieillard avait été longtemps le ménétrier du pays; il connaissait tous les chants nationaux de sa patrie, et au besoin il pouvait composer lui-même un

song ou un *lament* dans l'idiome gaéque. Il descendait des anciens bardes des clans d'O'Kelly et d'O'Byrne, et conservait les traditions de ces poëtes vigoureux d'Irlande dont Mac Herson a pillé les œuvres pour en enrichir son fabuleux Ossian.

Mais depuis bien des années déjà William Sullivan, c'était le nom du vieillard, avait renoncé à la musique et à la poésie; le violon, qui avait remplacé dans ses mains la harpe mélodieuse de ses ancêtres, ne jouait plus aux fêtes de village les airs de *Shane-Buy* et de *Patrick-Day*, si chers aux enfants d'Érin. William avait été détenu longtemps dans les prisons d'Angleterre pour avoir pris part à l'insurrection irlandaise de 1798, et il avait contracté pendant sa captivité les germes de cette cécité qui vint l'affliger plus tard. Devenu tout à fait aveugle, il prit prétexte de son infirmité pour imposer silence à son archet et à ses chants patriotiques; mais on disait tout bas qu'en réalité le vieux Sullivan, désespéré des malheurs de sa patrie, avait horreur de tout ce qui pouvait ressembler à des délassements ou à des fêtes. Il habitait un lieu solitaire à quelque distance de Neath, et il y vivait dans un isolement absolu. Là il n'avait d'autres ressources que les dons volontaires des

fermiers qui venaient parfois le consulter sur leurs affaires et les aumônes de la famille O'Byrne, qui révérait en lui le fils des anciens bardes de son clan. Cependant il jouissait dans sa retraite d'une aisance relative qui faisait l'orgueil et l'envie de ses voisins; il lui fallait si peu que la générosité des protecteurs de l'aveugle ne devait pas être mise à de bien rudes épreuves.

Sullivan s'était assis sur une pierre moussue comme pour profiter d'un pâle rayon de soleil qui, à longs intervalles, s'échappait entre les nuages. Il était plongé dans une profonde méditation; ses yeux ternes et vitreux s'agitaient dans leurs orbites, et la foule en passant s'étonnait de ces signes d'émotion sans oser en demander la cause.

Un paddy qui sortait de l'église avec trois ou quatre marmots en guenilles, tandis que sa femme, pauvre créature, serrait contre sa poitrine son dernier-né enveloppé de chiffons insuffisants, fut moins timide et moins scrupuleux.

— Och! M. Sullivan, dit-il en s'approchant cauteleusement et en congédiant sa famille du geste, vous voilà tout seul comme la tour de Kilcullan! Est-ce que vous n'avez pas votre chien Brann pour vous conduire à Lady's-Church?

Vous verrez que le libertin aura voulu en conter aux levrettes de milord et qu'il sera allé faire ses fredaines ! Eh bien, prenez mon bras, voisin, nous descendrons ensemble la rampe de Neath ; elle n'est pas tendre, voyez-vous, et même avec deux bons yeux il est aussi facile de se casser le cou que de ramasser une pièce de six pence !

Le vieillard se redressa lentement.

— Merci, voisin Tom Irwing, répliqua-t-il, mais vous savez qu'au besoin je pourrais descendre la rampe seul tout comme un autre. Ensuite Brann ne peut être loin ; je l'ai renvoyé au moment où j'entrais à Saint-Patrick, car Sa Révérence M. O'Byrne a défendu expressément de laisser les chiens pénétrer dans l'église pendant la messe.

Ces paroles avaient été dites avec distraction comme si l'interlocuteur eût eu hâte d'en revenir à ses réflexions. Mais le voisin Tom ne se rebutait pas facilement.

— Les chiens ! répéta-t-il ; du diable s'il y a d'autres chiens dans la paroisse que le vôtre et ceux de milord ! Il faudrait avoir des pommes de terre de reste pour les donner à ces bêtes, lorsque tant de pauvres chrétiens n'en mangent pas leur soûl une fois par semaine. Ce que j'en

dis n'est pas pour votre Brann, M. Sullivan; on sait bien que vous ne pouvez vous conduire. Ensuite, pour un penny ou deux par jour, ou pour ce que vous voudriez, vous pourriez trouver un enfant chrétien qui ferait cette besogne; et si jamais cette idée vous venait, M. Sullivan, je vous demanderais la place pour Pat, mon aîné, un brave enfant, qui vous conduirait toujours dans le droit chemin.

— Merci, voisin Tom Irwing, répliqua l'aveugle avec quelque impatience, Brunn me suffit.

— C'est que vous ne connaissez pas mon petit Pat, mon bijou de fils! répliqua le paddy avec ténacité; Brann, tout adroit qu'il est (car Dieu me garde d'en dire du mal!) ne lui va pas à la cheville. Et tenez, ajouta-t-il en apercevant à quelques pas le grand jeune homme à l'uniforme déchiré qui avait ramassé le livre d'heures de miss O'Byrne, voici précisément M. John Morris, le maître d'école de la paroisse, il pourra vous dire si Pat, qui fréquente l'école de Neath, est un enfant ordinaire.

Ainsi interpellé, John Morris, qui traversait la place à pas lents, en retournant fréquemment la tête du côté de l'église comme s'il se fût attendu à en voir sortir quelqu'un, s'approcha des deux interlocuteurs.

— Eh! Tom Irwing, dit-il avec un sourire mélancolique sans cesser de regarder la porte de l'église, vous vantez votre fils à M. Sullivan comme si vous vouliez le lui vendre... C'est assurément un enfant intelligent qui sait déjà lire et qui crie comme il faut : « Hourra pour le rappel ! » Mais il est espiègle, opiniâtre, indocile et...

— Och ! *Naboclisch !* s'écria Tom en se hâtant d'interrompre cette énumération alarmante ; il en saura toujours bien assez pour conduire M. Sullivan mieux que Brann, un chien, une créature brute et sans raison.

— Cela n'est pas bien sûr, répliqua le jeune maître d'école, qui parut faire effort sur lui-même pour montrer une apparence d'enjouement ; avec Brann, M. Sullivan est toujours sûr au moins de trouver de la bonne volonté... Et puis, quand l'excellente bête a congé, comme en ce moment, elle ne revient jamais sans quelque râle qu'elle a gueulé dans les tourbières ou quelque jeune lapin étranglé au gîte, et la cuisine de M. Sullivan ne s'en trouve pas plus mal, n'est-ce pas, M. William? Mais il n'est pas bon de parler de ça trop haut, ajouta-t-il en baissant la voix, car si Sa Seigneurie le comte d'Avondale ou sir George Clinton s'en doutaient, ni la

protection de Sa Révérence M. O'Byrne ni celle de miss Julia ne pourraient sauver le pauvre Brann.

— Eh bien! si cela arrivait, reprit le tenace Irwing, Son Honneur M. Sullivan se souviendrait des Pat... Les temps sont si durs et les pommes de terre sont si chères! J'ai cinq enfants, John Morris, et j'ai grand besoin que les bonnes âmes m'assistent un peu. Avec ça, je dois plusieurs termes au bailli de milord pour les fermages échus, et le collecteur des dîmes du ministre m'a menacé déjà de saisir mon cochon et mon poney.

— Bah! bah! mon pauvre Tom, tous les tenanciers du comté n'en sont-ils pas au même point? dit John avec un sourire triste; quand on parle d'arrérages, il y a de l'écho dans cette paroisse; mais ne savez-vous pas que c'est l'usage des landlords d'augmenter les baux dès qu'on a pu payer une fois?

— Vous avez bien raison, Morris, et aux dernières enchères, quand j'ai obtenu l'adjudication de mon lopin de terre de deux acres, je savais bien que je ne parviendrais pas, même en m'exténuant de travail, à gagner de quoi payer mon fermage; mais que voulez-vous, on ne fait pas les conditions, et il faut vivre. Eh bien! vous

me croirez si vous voulez, John, mais ce n'est pas M. Jameson, le bailli de milord, qui m'irrite le plus par ses exigences; milord est maître de la terre après tout, quoiqu'il y ait peut-être bien des choses à dire là-dessus, et on comprend qu'il soit rude pour ses fermages; mais que moi, catholique romain et bon catholique (et Tom se signa) je sois obligé de payer la dîme, comme tous les autres catholiques de cette paroisse, à ce vieux ladre de ministre protestant, M. Bruce, voilà ce qui m'exaspère et me fait bouillir le sang.

— En effet, Tom Irwing, c'est là une des plus monstrueuses injustices que nous puissions reprocher aux *sassenach* d'Angleterre; mais il faut prendre patience : des temps meilleurs viendront, comme disait aujourd'hui Sa Révérence, et vous savez : Hourra pour le rappel! et O'Connel pour toujours!

— C'est bon, c'est bon, M. Morris, répliqua le paddy avec un peu d'humeur, vous êtes le chef des *repealers* de cette paroisse, et vous prêchez pour votre saint. Mais voici M. Sullivan, un homme d'âge et d'expérience, qui nous dira si master O'Connel, avec ses meetings et ses cotisations, pourra nous tirer bientôt des griffes des gens de justice, des middlemen et des collecteurs de dîmes.

Les interlocuteurs se tournèrent vers le vieil aveugle, attendant respectueusement son avis; mais Sullivan resta muet et rêveur, comme s'il n'eût pas entendu la question.

— Oui, reprit Tom en hochant la tête, voilà bien longtemps que master O'Connel nous promet des merveilles dans ses beaux discours, et nous sommes toujours misérables. Vous en parlez fort à votre aise, vous, John Morris; vous êtes maître d'école de Neath et vous recevez pour cela deux bonnes livres sterling par an, sans compter qu'il y a des parents riches qui vous apportent parfois des sacs d'avoine ou de pommes de terre.

— Et croyez-vous, Irwing, reprit le maître d'école d'un air piqué, que ce soit là un salaire suffisant pour un élève du *Training-Schools* de Dublin? Cependant je n'ose me plaindre quand j'en vois tant autour de moi qui sont plus malheureux... Mais laissons la politique, car vous savez que nous ne pouvons nous entendre. Avez-vous remarqué, Irwing, continua-t-il, comme miss Julia paraissait affligée ce matin à l'église? Elle pleurait à sanglots, et je me creuse la tête pour deviner d'où provenait cette grande douleur. Aurait-on reçu par hasard quelque mauvaise nouvelle de l'Inde?

— C'est ce que vous pouvez savoir mieux que moi, John, car il ne m'appartiendrait pas de demander pareille chose au ministre ou à miss Julia, d'autant plus que le révérend M. O'Byrne m'en veut un peu à cause d'une certaine affaire de cabaret et de whiskey. Mais que l'on ait reçu ou non des nouvelles, tout à l'heure, à la chapelle, j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles une personne que l'on croit bien loin d'ici.

L'aveugle William, qui n'avait pris jusqu'ici aucune part à la conversation, releva vivement la tête.

— De qui parlez-vous, Tom? demanda-t-il avec chaleur; qui avez-vous vu, qui avez-vous entendu?

— Ce que j'ai vu, tout le monde a pu le voir comme moi, excepté ceux qui, comme vous, William Sullivan, sont privés de leurs yeux; j'ai vu un grand et bel homme avec des yeux de feu qui s'est montré tout en haut de Saint-Patrick pendant l'office, et quand M. O'Byrne a eu terminé son sermon, l'homme a poussé un cri perçant et s'est évanoui dans les nuages... N'est-il pas vrai, Morris?

— J'ai entendu le cri, mais je n'ai rien vu; je regardais miss Julia qui pleurait.

— Et que concluez-vous de ceci, Tom Irwing? continua l'aveugle avec véhémence. Quel était cet homme? L'avez-vous reconnu?

— Réflexion faite, je n'oserais l'affirmer, répondit Irwing intimidé par la vivacité toujours croissante de William; mais il m'a semblé d'abord... je croyais... Enfin, puisqu'il est dans l'Inde, à des centaines de mille milles, m'a-t-on dit...

— N'est-ce pas de Richard O'Byrne, le chef de la famille, l'héritier de Broundhub et des rois du Leinster, le chieftain des clans d'O'Kelly et d'O'Byrne, n'est-ce pas de celui-là que vous parlez, Irwing?

— Eh bien, s'il faut l'avouer, c'est en effet le capitaine O'Byrne, le *grand comte,* comme on l'appelle, que je pensais avoir vu sur la voûte de l'église.

— Ainsi donc, s'écria l'aveugle dans une agitation extrême, ce n'était pas une erreur de mes sens! Ce cri que j'avais entendu et où j'avais cru reconnaître sa voix... Mais, non, non, c'est impossible, reprit-il aussitôt; le grand comte O'Byrne ne peut être de retour en Irlande; les yeux ont mal vu, les oreilles ont mal entendu. Ceci est un triste présage! Richard sera mort dans l'Inde et il revient pour avertir sa famille

et ses amis; c'est son spectre, son *double* qui s'est montré dans les ruines de Saint-Patrick. Chaque fois qu'un malheur va frapper les O'Byrne, le ciel permet ces signes et ces apparitions. Ah! sans doute les mauvais jours ne sont pas finis pour les descendants de Broundhub!

Le paddy et Morris écoutaient ces paroles du barde, du *vates* de la famille O'Byrne, avec une déférence respectueuse, mais sans paraître s'en étonner beaucoup, comme s'ils eussent été habitués depuis longtemps aux divagations mystiques du vieillard. Du reste, celui-ci, le premier mouvement passé, était retombé dans son mutisme et ses méditations.

— Och! M. Sullivan pourrait avoir raison, murmura Tom à l'oreille du jeune maître d'école, il a le *second sight* (la double vue), et tout ceci en effet ne présage rien de bon... Mais bah! un malheur de plus ou de moins dans le nombre, on s'y habitue! Tenez, ami John, continua-t-il en baissant la voix, on m'a prévenu qu'un distillateur clandestin avait passé à Neath la nuit dernière et qu'il avait laissé une bonne provision de whiskey chez la veuve Flanagan. Un certain nombre de braves garçons doivent déjà être réunis dans le cabaret; et comme j'ai été

l'ami de feu Flanagan autrefois, je suis sûr que sa veuve ne me refusera pas crédit pour une mesure ou deux. Voulez-vous venir avec moi chez la bonne femme? Nous nous cacherons dans quelque coin, car Sa Révérence M. O'Byrne n'entend pas raillerie sur ce chapitre, et nous oublierons un moment les malheurs présents et passés, si faire se peut. Le souci tuerait un chat!

Morris, quoique d'une condition un peu plus relevée que celle de son interlocuteur, ne s'offensa nullement de cet appel à ses instincts d'ivrognerie, le vice, hélas! dominant de la malheureuse Irlande. Il se contenta de répondre distraitement :

— Merci, Irwing; miss Julia n'est pas encore sortie de l'église, et je voudrais me trouver sur son passage.

— Eh! vous ne pensez qu'à miss Julia! reprit Irwing d'un air narquois; on croirait vraiment que vous osez... Mais, allons! allons! je ne veux pas fourrer mes doigts dans le porridge du voisin sans y être invité. Je trouverai ici plus d'un honnête homme qui profitera volontiers de mon crédit chez la veuve O'Flanagan! Adieu, John Morris, et souvenez-vous de ceci : « Vous seriez plus sage de vider un verre de whiskey que de

penser à ce qui vous trotte dans la cervelle. »

En même temps il s'éloigna en ricanant du maître d'école tout confus ; et après avoir recruté dans la foule deux ou trois paddys qui le suivirent sans se faire prier, il descendit rapidement la rue longue et sinueuse du village.

Ils avaient disparu depuis quelques instants dans un cottage dont la porte s'était ouverte au premier coup frappé discrètement et s'était ensuite refermée sur eux, quand un grand bruit s'éleva dans la plaine. C'étaient des cris furieux, mêlés d'aboiements lamentables ; puis deux coups de feu retentirent. Morris, qui était resté près de l'aveugle, aperçut en bas du village un animal blessé qui fuyait ; un garde-chasse à la livrée du comte le poursuivait avec acharnement, et tous les deux se dirigeaient vers la place de l'église.

— Ma foi ! William, dit John tristement, je crois que vous avez bien fait de ne pas rejeter trop loin la proposition de Tom Irwing au sujet de son petit Pat !... Voilà Brann qui vous revient en assez mauvais état, la pauvre bête ! et ce maudit apostat de Donnagh, qui a renié son baptême pour obtenir la place de garde de milord, ne paraît pas disposé à lui faire grâce. Nous verrons si le drôle, avec ses beaux habits galonnés,

osera se montrer ici au milieu des chrétiens!

Aux premiers cris de détresse poussés par l'animal, Sullivan s'était levé.

— Brann! mon dernier, mon seul ami! dit-il d'une voix suppliante, ne le frappez pas, ne le tuez pas, au nom de Dieu!

Un magnifique chien noir, mais haletant, couvert de sueur et de sang, atteignit enfin le plateau. A la vue de son maître, il fit un effort suprême pour bondir vers lui; il déposa à ses pieds une poule d'eau qu'il portait dans sa gueule, lécha une dernière fois la main du vieil aveugle et retomba mort : il avait le corps traversé de deux balles.

Tous les paddys réunis devant l'église poussèrent des cris d'indignation; mais ces cris prirent l'accent de la rage quand le garde-chasse, le chapeau sur l'oreille et le fusil sur l'épaule, s'avança vers les groupes d'un air menaçant.

— Un grognement pour Donnagh le traître, pour Donnagh le renégat, pour Donnagh le tueur de chiens! dit une voix dans la foule.

Et aussitôt tous les assistants lancèrent avec un merveilleux ensemble ce cri rauque et guttural qui en Irlande comme en Angleterre est l'expression du mépris populaire.

II

La place de Neath.

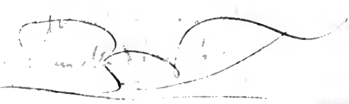
Le garde Donnagh, qu'on accueillait avec de pareilles marques de réprobation, méritait bien la haine de ses compatriotes. Il appartenait à une vieille et ancienne famille catholique. Orphelin de bonne heure, il avait été élévé par la charité des habitants de Neath, qui, comme tous les catholiques d'Irlande, préfèrent se soumettre aux plus dures privations pour nourrir les enfants abandonnés que de les envoyer à l'hospice, où on leur imposerait la foi protestante. Cependant Donnagh, devenu grand, avait

manqué de résignation pour supporter la pauvreté et s'était laissé séduire par l'éclat que l'aristocratie anglaise donne à la domesticité. Précisément alors qu'il rêvait aux moyens d'entrer dans la maison du comte d'Avondale, le ministre anglican qui desservait la paroisse se dépitait de l'inutilité de ses tentatives pour convertir les paddys de Neath à la religion dominante. Malgré ses efforts, la belle église neuve ne pouvait réunir le dimanche plus de trois ou quatre fidèles, outre le landlord, sa famille et ses valets.

Une brebis de plus dans ce trop petit troupeau devait prouver au plus haut point l'excellence du protestantisme et flatter singulièrement l'amour-propre du pasteur. Aussi le ministre influent et le paddy ambitieux ne tardèrent-ils pas à s'entendre. Donnagh abjura le catholicisme, et, pour prix de sa complaisance, il reçut les insignes de garde. Huit jours après, les journaux des trois royaumes retentissaient de la conversion merveilleuse opérée sur un Irlandais catholique par le révérend M. Bruce, ministre de Neath, comté de Wiclow, et les béates congrégations se félicitaient d'avoir arraché une victime au papisme et à *la grande prostituée qui s'assied sur sept collines.*

A partir de ce moment, Donnagh avait manifesté une hostilité constante à ses anciens compagnons de misère, qui, de leur côté, ne pouvaient dissimuler leur mépris à son égard. Il les vexait en toute occasion et n'hésitait jamais à recourir contre eux aux moyens violents. Mais ce qui avait contribué particulièrement à porter au comble la haine qu'il inspirait, c'était sa conduite envers un malheureux paddy dont il avait voulu épouser la fille. La jeune personne ayant refusé, malgré son indigence, de donner sa main à un homme qui avait renié la religion de ses pères, Donnagh, irrité, était parvenu à la faire chasser, elle et sa famille, du misérable cottage qu'elle occupait dans le village. Les pauvres gens avaient été renvoyés par une froide nuit d'hiver, sans qu'on leur permît d'emporter les moindres provisions, les moindres bagages. L'horreur qu'inspirait cet acte d'inhumanité si commun en Irlande, au lieu de remonter plus haut, s'était arrêté sur le garde Donnagh, et avait laissé une sourde et profonde rancune contre lui dans la population du voisinage.

Mais Donnagh savait trop quelle était sa force en ce moment pour s'effrayer de cette explosion de sentiments ennemis. Il comptait que



cette population, tant catéchisée par O'Connell, le vieux légiste, tant façonnée à une patience et à une résignation sans bornes par le clergé catholique, n'oserait jamais, si exaltée qu'elle fût, résister publiquement à la loi et à l'autorité officielle. Aussi ne se montra-t-il pas inquiet de ces démonstrations menaçantes. Le front haut, le sourire sur les lèvres, il dit d'un ton insolent :

— Oui, oui, grognez, pourceaux ! Mangeurs de pommes de terre pourries, grognez... Mais voyons si vous aurez le courage de m'insulter en face! Qu'un de vous ose répéter ce cri de tout à l'heure ; je l'en défie, entendez-vous bien, je l'en défiie... Allons! sera-ce toi, Dick Cullock, le damné boxeur? ou bien toi, Willi Mac-Borough, le fraudeur de wiskhey? Voyons, qu'un seul de vous dise un mot, élève la voix ou remue seulement la main et vous saurez ce qu'il en coûte d'insulter un agent de Sa Seigneurie le comte d'Avondale, pair d'Angleterre!

Un profond silence s'établit dans la foule. Ceux à qui le garde avait adressé nominativement la parole se taisaient et baissaient la tête.

— A la bonne heure, donc! reprit Donnagh d'un air railleur; vous ressemblez à ces chiens

de village qui aboient de loin, mais qui se taisent quand on est près d'eux et quand on les regarde. Et à propos de chien, qu'est devenue cette bête galeuse qui ose chasser le gibier de Sa Seigneurie? J'espère qu'elle est tout à fait morte et que je n'aurai pas à brûler ma poudre pour achever cette sale besogne.

Jusque là William Sullivan était resté penché sur le pauvre animal, épiant inutilement un dernier battement de cœur; il se redressa alors et fixa sur le garde ses yeux vitreux.

— Tu n'as pas manqué ton coup, Donnagh, lui dit-il d'une voix sourde; tu as bien tué le chien de l'aveugle, le seul ami du mendiant... Puisses-tu pour cette action devenir si odieux et si misérable, que tu n'aies pas même un chien pour suivre ton corps le jour que tu retourneras dans la terre d'où tu es sorti! Tu as déjà renié ton peuple et ton Dieu; tu as pactisé, toi, enfant de la prière, avec les *sassanach* orgueilleux qui oppriment ton pays; tu es devenu entre leurs mains un instrument de violence et de colère, le fouet qui cingle les maigres épaules de la pauvre Irlande... Et pourtant, Mac-Donnagh-Glendore, tu étais de bonne race; un de tes aïeux fut tué pour la foi à la bataille de Clontart contre les païens du Nord, aux côtés

du vaillant roi de Munster Brian-Born ; un autre fut pendu avec une branche de saule par les *undertakers* d'Élisabeth parce qu'il ne voulut pas reconnaître pour chef de sa religion cette reine impudique ; un autre mourut bravement combattant les fanatiques têtes rondes de Cromwell... Qu'as-tu fait Mac-Donnagh-Glendore afin de te montrer digne de tes saints et généreux ancêtres? Tu t'es vendu au démon pour la livrée que tu portes et tu as tué le chien d'un vieil aveugle !

Le garde-chasse devenait tour à tour rouge et blême ; toutes sortes de passions haineuses se reflétaient sur son visage. On faisait cercle autour d'eux ; les paddys grillaient d'applaudir à cette nouvelle humiliation de leur persécuteur, mais ils ne l'osaient pas.

— Allons ! bonhomme, reprit Donnagh avec rudesse, en aurez-vous bientôt fini avec vos histoires sempiternelles du temps passé ? Qu'ont à voir mes ancêtres, morts il y a mille ans, dans les affaires de la chasse de milord ? Quant à moi, sachez-le bien, je me soucie de vos radotages comme des neiges de l'an passé.

— Alors, Mac-Donnagh-Glendore, reprit Sullivan avec véhémence, tu es encore plus lâche et plus dégradé que je ne pensais. Honte

à celui qui renie ses pères, et leurs grandes actions, et leur noble gloire! Les morts se lèveront un jour contre lui; les *davine-maittre* sortiront de leurs *rathes* pour le tourmenter, et Satan tient déjà étendu sur lui sa griffe brûlante.

Pour la plupart des assistants, ces sinistres paroles du vieux barde avaient un sens prophétique. Donnagh parut enfin s'en effrayer luimême.

— Ah çà ! vieux corbeau, s'écria-t-il en colère, allez-vous me porter malheur avec vos croassements de mauvais augure? Allez-vous me jeter un sort? Je sais bien que vous avez vos priviléges, parce qu'une fois ou deux vous avez amusé miss Nelly, la fille de milord, avec vos chansons et vos contes de l'ancien temps; mais il y a des lois pour punir les sorciers comme vous. On leur fait faire un plongeon dans la mare, et leurs épaules reçoivent le fouet, entendez-vous? Je ne souffrirai pas qu'on insulte en ma personne l'honorable livrée de milord!

Ces menaces excitèrent une vive agitation parmi les paddys.

— Le fouet... le plongeon à William Sullivan? dit un vieillard contenant à peine son in-

dignation ; M. Donnagh, vous n'y pensez pas !... c'est le saint du pays !

— Si justice était rendue, reprit le garde exaspéré, les saints de cette espèce n'embarrasseraient plus le sol de l'Irlande. Ce sont eux qui vous tournent la tête avec leurs sottes histoires et leurs rapsodies contre Sa Très-Sacrée Majesté la reine (que Dieu la bénisse !). C'est à faire regretter le temps où la tête d'un de ces fainéants était payée une bonne livre sterling, comme celle d'un de vos prêtres... Mais ce temps-là reviendra, grâce à Dieu, et, comme le disait le révérend M. Bruce dans son sermon de dimanche dernier, les temps sont proches où le dragon du papisme sera foulé aux pieds et ses adhérents seront exterminés par le fer et le feu.

L'audace de cette provocation fut restée impunie si, en ce moment, quelques hommes, attirés par le bruit, ne fussent sortis du cottage de la veuve Flanagan. Autant l'Irlandais est patient quand il est sobre, autant il est irascible et fougueux quand il a bu ; or, les nouveaux venus, parmi lesquels se trouvait le paddy Tom Irwing, venaient d'avaler coup sur coup plusieurs grands verres de whiskey de contrebande, et leur teint enluminé témoignait déjà d'un

commencement d'ivresse. Aux derniers mots prononcés par le garde, ils s'élancèrent sur lui.

— Le chien maudit a blasphémé Dieu et les saints! s'écriaient-ils ; *gap for ever!* Allons, les garçons d'O'Byrne et d'O'Kallys! Hourra pour la vieille Irlande!

En un instant Donnagh fut entouré, tiraillé en tous sens, tandis qu'une grêle de coups de bâton et de coups de poing tombait sur lui. On sait avec quelle rapidité électrique se propage l'humeur querelleuse sur les champs de foire irlandais; la lutte commence entre deux individus isolés, et en un clin d'œil des milliers de gens y prennent part. Il en fut de même sur la place de Saint-Patrick. D'abord les ivrognes seuls avaient osé lever la main sur l'agent du redoutable landlord; mais quand Donnagh fut par terre, les plus faibles et les plus lâches voulurent lui apporter leur part de supplice. Des hommes se glissaient sournoisement par derrière pour le frapper sans être vus; des femmes, des enfants même se hasardaient au milieu de la mêlée pour tâcher de l'atteindre du pied ou du poing. Le garde néanmoins s'efforçait de se défendre avec la crosse de son fusil; mais les adversaires se multiplaient autour de lui, et le malheureux, étourdi, les vêtements déchi-



rés, le visage sanglant, commençait à perdre la tête.

Deux personnes, cependant, élevèrent la voix pour le protéger : c'étaient l'aveugle Sullivan, cause première de la lutte, et le maître d'école John Morris. William conjurait ses compatriotes de se calmer, d'abandonner le coupable à la vengeance divine qui, tôt ou tard, le punirait de ses apostasies et de ses blasphèmes. Mais cette voix toujours si respectée n'était pas entendue au milieu de cet effroyable vacarme. Morris, de son côté, s'épuisait à crier au milieu des groupes :

— La paix ! la paix ! au nom de l'Irlande !... A moi, les bons *reappelers !* Souvenez-vous de ce que vous a recommandé master O'Connell au meeting de Galwai : « N'ayez pas de querelle avec les torys... » Vous l'avez promis, vous l'avez juré !... Le rappel pour toujours !

Mais que pouvaient des promesses politiques déjà anciennes sur cette populace enivrée de colère et de haine ? On n'écoutait pas plus le reappeler que le barde. Tom Irwing, sorti de la foule où il avait laissé le dernier pan de sa fragile redingote, dit au maître d'école avec un sourire moqueur :

— Bah ! bah ! M. Morris, tout est bien comme il faut... Nous avons promis de ne pas attaquer

les Anglais ; mais ce Donnagh est des nôtres, quoique renégat, et l'on peut s'arranger en famille... Och ! continua-t-il en essuyant avec sa manche son front couvert de sueur, j'ai appliqué mon petit horion, tout comme un autre, sur la nuque de ce coquin, et, pour comble de bonheur, je suis sûr qu'il ne m'a pas vu... Quel dommage de ne pouvoir en faire autant à ce scélérat de bailli, au collecteur des dîmes, et... mais il ne faut pas viser trop haut, parce que l'ambition perd les hommes, comme dit Sa Révérence.

— Tom, répliqua Morris, ceci est une grosse affaire qui retombera sur le dos de bien de gens, sans compter que M. O'Byrne en sera très-affligé. Dans votre intérêt, vous devriez m'aider à dégager ce pauvre diable ; ils vont le tuer ! il est déjà renversé !

— C'est un miracle, en effet, aussi grand que ceux de saint Kévin dans la vallée de Glendalough, qu'aucun des garçons n'ait pensé encore à planter son couteau entre les côtes de cet enragé ! Avec la crosse de son fusil, il a cassé à moitié la tête du pauvre Dick Morton, et l'oreille du petit Joë est devenue grosse comme le poing... Mais tenez, je crois que quelqu'un là-bas s'est ravisé. N'est-ce pas le gros Mac-Toole

qui s'avance avec son couteau ouvert? Je le reconnais bien là, ma foi! S'il fait ce beau coup, il pourra se réfugier au plus vite dans le Cunnemara.

— Ne souffrons pas ce crime! s'écria Morris en s'élançant ver le théâtre de la lutte.

— Och! nous n'avons pas besoin de tant nous presser. Nous aurons l'air de venir à son secours quand on nous regardera; ce n'est qu'un maudit païen, après tout.

Cependant, entraîné par l'exemple de Morris le paddy allait intervenir en faveur du garde, quand tout à coup s'opéra un changement merveilleux. Les cris forcenés cessèrent autour de Donnagh; les pieds qui le foulaient, les mains qui le traînaient se retirèrent brusquement; les couteaux disparurent. Les plus acharnés contre la victime prirent la fuite du côté du village, tandis que d'autres affectaient un air contrit ou indifférent, comme s'ils eussent été étrangers à la scène qui venait de se passer.

Morris et le paddy ne savaient à quoi attribuer ce revirement inattendu; mais, en tournant la tête vers l'extrémité de la place, ils eurent l'explication de tout.

M. O'Byrne, le curé de Saint-Patrick, sortait en ce moment de l'église, avec sa sœur Julia. Il

était vêtu d'un simple habit noir et d'un chapeau rond, l'intolérance protestante ne permettant aux ecclésiastiques catholiques de porter aucun insigne hors de l'exercice de leur ministère. Julia, qui marchait à son côté, avait rabattu un grand voile vert sur son visage, sans doute pour cacher la trace de ces larmes qu'elle répandait avec tant d'abondance peu d'instants auparavant. Tous les deux s'avançaient vers la foule, lui calme et imposant, elle triste et timide. La seule présence de ce prêtre et de cette jeune fille avait imposé silence instantanément aux passions furibondes de la populace de Neath.

M. O'Byrne ignorait complétement de quoi il s'agissait, quand il vit les assaillants s'enfuir à son approche.

— Qu'est ceci? dit-il à sa sœur en tressaillant; il vient de se commettre encore quelque méfait. Malheureux peuple! malheureux pays! Ne voyez-vous rien, Julia?

Pour toute réponse, la jeune fille lui montra du doigt, au milieu du cercle qui s'entr'ouvrait devant eux, le corps presque inanimé de Donnagh.

— Grand Dieu! un homme assassiné! s'écria le prêtre.

— Et il porte la livrée de milord ! ajouta Julia épouvantée.

— Qui a commis ce crime ? demanda M. O'Byrne avec autorité en s'adressant à la foule muette et tremblante ; qui a tué cet homme ?

— Avec la permission de Votre Révérence, répliqua Tom Irwing, qui s'approcha d'un air insinuant en traînant la jambe, le tory n'est pas mort, mais seulement étourdi. Ce que Votre Révérence voit là est l'effet de quelques passes de *boxin* entre camarades. Tout à l'heure le gaillard va lever la crête comme un coq sur son fumier.

— Eh bien, alors, qu'attendez-vous pour lui porter secours ?

— Oh ! Votre Révérence, dit un des assistants, c'est un enfant du démon ; vous ne l'avez donc pas regardé ? C'est ce renégat de Donnagh qui a été un si grand sujet de scandale pour la paroisse !

Alors seulement M. O'Byrne reconnut le garde, et il ne put retenir un léger mouvement de mépris. Mais, surmontant aussitôt cette première impression :

— Ne vous ai-je pas dit cent fois, reprit-il d'un ton sévère, que la charité chrétienne ne

faisait pas de distinctions entre les whigs et les torys, les hérétiques et les fidèles?

Tout en parlant, il s'était baissé, et avec l'aide de Julia, il avait entouré de son mouchoir le front sanglant du garde-chasse. Mais les spectateurs ne voulurent pas souffrir que le frère et la sœur s'acquittassent de pareils soins, indignes de leur rang. Ils s'empressèrent eux-mêmes de soulager le blessé avec d'autant plus de zèle que la plupart, comme Tom Irwing, avaient contribué à le mettre dans ce pitoyable état. L'un lui soulevait la tête délicatement, l'autre lui frictionnait les membres ou desserrait ses vêtements. Grâce à ces secours intelligents, Donnagh commença à se mouvoir et à rouvrir les yeux. Le premier signe de connaissance qu'il donna fut d'allonger un coup de poing dans la direction où se trouvait Irwing, l'un de ses chirurgiens improvisés.

— Hem! dit le paddy, je savais bien qu'il ne tarderait pas à relever la crête! Je ne crois pas que la leçon lui serve de grand'chose, à en juger par ce geste de repentance.

Cependant le ministre s'enquérait auprès des assistants des causes de l'événement. Vingt bouches s'ouvrirent à la fois pour raconter la mort de Brann, la discussion survenue entre l'aveu-

gle et Donnagh, et finalement la punition infligée au garde pour ses provocations et ses blasphèmes. M. O'Byrne avait écouté ce récit d'un air consterné.

— C'est une fâcheuse affaire, Julia, dit-il à sa sœur; quelle couleur donner à cette collision devant milord? Vous savez combien il a été irrité dernièrement au sujet de ce constable qui avait voulu boxer avec un de nos gens, et qui avait eu un œil crevé dans la lutte. Cette fois Sa Seigneurie aura bien d'autres motifs de s'emporter, et son parent, sir George, si fier, si jaloux de ses droits de chasse, ne contribuera pas sans doute à l'adoucir. Il y aura des familles chassées de leurs pauvres habitations, des malheureux punis de l'amende et de la prison. Le cœur me saigne d'y penser, d'autant plus que les méchants rapports ne se feront pas attendre, et milord, vous le savez. ne revient jamais d'une prévention.

— Eh bien! Angus, reprit la jeune fille avec empressement, il ne faut pas laisser à ces préventions le temps de se former. Milord et sa famille sont au temple; vous pouvez voir d'ici leurs voitures arrêtées en bas du village; allons les attendre... Vous verrez milord et sir George; vous leur conterez comment les choses se sont

passées, et vraiment les insolences de ce Donnagh devenaient intolérables... Moi, de mon côté, je causerai avec miss Nelly ; quoique Anglaise, elle a toujours eu beaucoup de sympathie pour nos idées, pour nos traditions, pour nos usages ; je tâcherai d'obtenir sa puissante intercession auprès de son père. Peut-être aussi, ajouta-t-elle en rougissant, pourrai-je glisser un mot à sir George lui-même, pour le disposer à l'indulgence...

— Oui, oui, vous avez raison, Julia, reprit M. O'Byrne, il n'y a pas un moment à perdre pour prévenir milord ; nous allons partir.

Puis s'adressant aux paddys qui attendaient avec anxiété le résultat de cet entretien :

— Mes amis, transportez cet homme chez moi, et dites à Katy de lui donner tous les secours possibles ; en même temps James, le sacristain, montera à cheval et ira prévenir le docteur Murrey... Pour moi, je vais voir milord et tenter de l'apaiser... si c'est possible.

Mille bénédictions accueillirent cette annonce, et quatre robustes paddys se mirent en devoir d'obéir en prenant le blessé dans leurs bras, pour le transporter à la mense.

— Mais, un moment ! reprit le ministre d'un ton ferme, on ne m'a pas nommé encore les

auteurs de l'acte de férocité qui vient de se commettre. Milord ne m'écouterait pas si je ne pouvais désigner ceux sur qui doit légitimement retomber sa colère... Voyons, mes amis, ajouta-t-il d'un ton plus doux, nommez-m'en un, un seul, le plus coupable, et je tâcherai d'obtenir que les autres ne soient pas poursuivis.

Tout le monde se tut. Malgré le proverbe anglais qui dit : « Mettez un Irlandais à la broche, vous trouverez toujours un autre Irlandais pour le retourner, » il y avait parmi les habitants de Neath une solidarité qui ne leur permettait pas de se trahir les uns les autres.

— Ah ! est-ce ainsi ? reprit le prêtre dont les noirs sourcils se froncèrent ; je saurai la vérité pourtant. Tom Irwing, je vous ordonne de me dire ce que vous avez vu.

Irwing, qui s'était déjà emparé triomphalement d'une jambe du blessé pour aider à le transporter, répondit d'un ton embarrassé :

— Och ! je ne saurais dire, Votre Révérence... J'ai vu seulement que le petit Joë avait l'oreille arrachée et Dick Morton la tête fendue... Voilà tout ce que j'ai vu.

— Oui-da, vous n'êtes guère clairvoyant aujourd'hui, reprit M. O'Byrne avec ironie ;

eh bien, et vous, M. Morris, vous êtes maître d'école et chef du rappel dans cette paroisse, vous connaissez le danger de ces querelles pour la cause de l'Irlande, vous savez de quelle importance est la répression de semblables délits; je vous adjure donc...

Morris regarda miss O'Byrne, qui était distraite et comme impatiente. Il salua profondément le ministre.

— Mon révérend, dit-il, Donnagh paraît être en état de parler et il pourra mieux que personne désigner ses agresseurs. Si, par malheur, il se trompait dans ses indications, il ne manquerait pas de témoins pour les rectifier.

— A merveille, monsieur, dit le prêtre avec ironie, vous êtes un adroit logicien, John Morris. Il n'est pas possible de me dire plus poliment que vous ne voulez pas répondre. Au fait, ce sera la besogne de milord et du révérend M. Bruce, tous les deux juges de paix, de découvrir les coupables. Je souhaite pour mes paroissiens que ces magistrats soient aussi disposés que moi à l'indulgence...

Et il tourna le dos à Morris. Celui-ci était d'abord un peu confus de cette rebuffade; mais il rencontra un regard approbateur de Julia O'Byrne, et son cœur bondit de joie.

L'ecclésiastique fit signe aux paddys de s'éloigner avec leur fardeau, et, conduits par Irwing, qui craignait quelque nouvelle question, ils partirent au galop sans s'inquiéter de secouer un peu rudement le blessé. M. O'Byrne se préparait lui-même à se rendre auprès du comte d'Avondale avec sa sœur, quand une voix grave et vibrante lui dit :

— Vous cherchez quel est le coupable, mon révérend ? Quoique aveugle, je puis vous le dire.

— Vous, mon cher Willi, et qui est-ce donc ?

— Un ennemi, reprit le vieillard avec amertume, que vous avez bien souvent combattu, et qui sera toujours plus fort que vous, plus fort que votre zèle, votre éloquence et votre courage.

— Allons, vieux songeur, allez-vous me parler par énigmes ? Je ne vous comprends pas ; quel est cet ennemi qui a frappé le garde Donnagh ?

— Ce n'est pas un homme ; les hommes rampent et obéissent. C'est cette liqueur traîtresse qu'ils appellent *poothen* ou *whiskey*.

— *Whiskey !* répéta le prêtre, dont les yeux brillèrent ; que signifie ce radotage ? Voyons, parlez clairement : voulez-vous dire, Sullivan,

que les agresseurs de Donnagh étaient ivres?

— Croyez-vous donc qu'ils eussent osé châtier l'insolence et les impiétés d'un valet de leur maître s'ils ne l'avaient pas été? Croyez-vous que les lamentations d'un vieil aveugle eussent été capables de réveiller ces âmes engourdies, façonnées à l'insulte et à l'humiliation?

— Ivres! ah! ils étaient ivres! répéta le curé de Neath sans remarquer l'accent particulier de l'aveugle en prononcant ces dernières paroles. C'est juste, l'ivresse seule a pu les porter à de pareils excès! Mais comment se sont-ils enivrés? Il y a donc encore du whiskey à Neath malgré ma défense? Qui leur en a vendu? et un dimanche encore!

La foule, fidèle à son système de non-révélation, resta muette. Mais un des assistants, qui était membre d'une société de tempérance (membre unique dans la paroisse!), se crut obligé par son serment de nommer la veuve O'Flanagan.

— Flanagan! dit M. O'Byrne, la vieille hypocrite! Hier encore elle me jurait qu'elle n'avait chez elle que de la petite bière brassée dans sa maison.

— S'il plaît à Votre Révérence, répliqua le

dénonciateur inquiet du murmure des assistants, peut-être la vieille disait-elle vrai, car on prétend que les fraudeurs n'ont passé par ici que la nuit dernière.

Mais M. O'Byrne n'écouta pas cette sorte de justification. Il était pourpre d'indignation et de colère. Il invita sa sœur à le suivre et se dirigea vers les premières maisons du village, parmi lesquelles se trouvait celle de la délinquante.

— Angus, dit timidement la jeune fille, on sort déjà du temple, et les valets ouvrent les marchepieds des voitures...

— Nous avons le temps, ma sœur, répliqua le prêtre d'un ton bref.

Les paysans soupçonnaient ce qui allait se passer et suivaient à distance. Devant le logis de la veuve O'Flanagan, affreux bouge enfumé, miss O'Byrne s'arrêta, tandis que son frère entrait brusquement. Presque aussitôt on vit deux ou trois individus sortir du cabaret et s'enfuir en chancelant; puis des brocs et des verres s'envolèrent par les fenêtres et résonnèrent sur le pavé, tandis qu'une voix perçante s'élevant de l'intérieur du logis parcourait toutes les gammes de la douleur et du désespoir.

Tout à coup la porte du cottage se rouvrit,

et le prêtre parut portant avec effort un objet très-volumineux et très-lourd. Derrière lui venait une vieille femme en guenilles, sans coiffure, se tordant les mains, criant et se lamentant. Sans l'écouter, M. O'Byrne lança son fardeau sur la pente de la montagne. C'était un baril d'une forme particulière et dont le fond plâtré avait une marque bien connue des habitants de Neath; il contenait toute la provision de whiskey de la veuve Flanagan.

Les assistants suivirent de l'œil avec anxiété le précieux baril. Grâce à la solidité de sa construction, il résista aux premiers chocs et rebondit vaillamment sur le gazon; mais au bas de la pente, il rencontra une pointe de roc qui le brisa en mille éclats, et la liqueur qu'il renfermait, se répandant à flots sur les cailloux, exhala une odeur aromatique qui vint chatouiller le nerf olfactif des pauvres diables restés sur la hauteur.

Un soupir s'échappa des poitrines à la vue de cette catastrophe.

— Perdre ainsi le bien du bon Dieu! dit un paddy les larmes aux yeux; il avait là de quoi réconforter bien des braves gens, après le travail, et leur faire prendre en patience leur misère. Si encore c'était un douanier qui eût fait

ce beau coup-là ; mais Sa Révérence, qui se dit notre ami, notre protecteur !

— C'est bien fait dit une bonne femme qui tenait constamment sa mante fermée par devant afin de cacher le piteux état de sa robe ; il n'y aura pas de whiskey dans la taverne, mais il y aura un peu plus de pommes de terre pour les enfants dans les cottages.

Et toutes les pauvres ménagères d'applaudir.

Mais les hommes continuaient à soupirer et à se lamenter. Cet acte de leur pasteur était à leurs yeux un vrai désastre public. Plusieurs d'entre eux, profitant du moment où on ne les observait pas, se glissèrent sur le penchant de la montagne et allèrent s'assurer si, entre les douves disloquées, dans les légères cavités du roc, ils ne pourraient pas recueillir encore quelques gouttes de la précieuse liqueur pour s'enivrer.

Cependant la *dame de ces biens*, la veuve O'Flaganan, remplissait le village de ses doléances. Jamais douleur ne fut plus bruyante ; M. O'Byrne lui-même, malgré son indignation, en était assourdi.

— Ah ! Votre Révérence, disait la cabaretière en se frappant la poitrine et en s'arrachant

les cheveux, avez-vous pu causer un semblable dommage à une pauvre veuve qui déjà peut à peine payer la dîme, l'impôt, les redevances et tout? Je suis ruinée, ruinée sans ressources... Il ne me restera plus qu'à aller tendre la main de porte en porte, et c'est bien dur à mon âge, après avoir eu un mari qui était le coq de la paroisse, et trois beaux garçons dont l'un est encore sur les vaisseaux de Sa Majesté notre digne reine! Je sais bien que j'ai eu tort; je ne devais pas vendre de whiskey, malgré vos ordres et surtout le jour du Seigneur... Mais, Votre Révérence, on ne voulait plus de ma petite bière, que l'on trouvait trop sûre, et puis c'est dans deux jours la grande foire de Neath, tout le pays y sera; ne fallait-il pas acheter quelques provisions? D'ailleurs, Votre Révérence n'y songe pas; comment pourra-t-on faire les veillées des morts si l'on ne peut se procurer du whiskey pour donner de la force à pleurer et à se lamenter? De si bon whiskey! et le baril était encore plein!... Dire que tout est perdu, maintenant! Dire que mon bon whiskey est en bas qui coule comme de l'eau sur la terre, et qu'il me faudra pourtant payer aux fraudeurs absolument comme s'il m'avait rapporté des schellings et des couronnes! Bon Dieu, ayez pitié

de moi ! Saint Kévin, saint Patrick, venez-moi en aide ! Je suis ruinée, je ne suis plus qu'une mendiante ! Trouverai-je un cottage où l'on me permettra de m'asseoir au coin du feu pour fumer ma *loudine,* ou une étable pour me coucher la nuit sur la fougère avec la vache et le poney ?

La vieille femme qui se désolait ainsi était hideuse avec ses vêtements débraillés, ses cheveux gris en désordre et son visage barbu dont la douleur rendait les rides plus profondes et plus heurtées. D'ailleurs, elle regrettait son bon whiskey, autant pour elle-même que pour ses pratiques, car son haleine répandait à trois pas une odeur alcoolique très-significative. Cependant M. O'Byrne ne se dissimulait pas qu'il y avait quelque chose de fondé dans ces réclamations ; les pertes de mistress Flanagan dans cette journée pouvaient vraiment entraîner sa ruine. Aussi le digne homme, maintenant que justice était faite, montrait-il un peu de confusion en écoutant les jérémiades de la cabaretière.

— Vous avez commis une grande faute, Baby, dit-il avec un reste de sévérité, et votre désobéissance causera peut-être d'irréparables malheurs ; mais vous viendrez me trouver de-

main à la mense, et je tâchererai de vous faire comprendre l'énormité de votre péché. En attendant, comme je vous ai causé un tort réel, et comme en effet vous n'êtes pas assez riche pour supporter cette perte, je voudrais pouvoir vous dédommager.

Tout en parlant, le prêtre catholique fouillait dans ses poches avec une anxiété visible, mais il n'y trouvait rien.

— Ma sœur, demanda-t-il à Julia, n'auriez-vous pas quelque argent sur vous pour cette pauvre Baby Flanagan?

— Rien, Angus, répliqua la jeune fille en souriant tristement; c'était hier notre jour de distribution d'aumônes : nous avons tout donné.

— Quoi! vraiment tout? et c'était si peu!... Cependant, il faudrait... Cette femme ne se relèverait pas d'une pareille perte; on traite si rudement ces pauvres tenanciers!... Voyons, Julia, n'auriez-vous pas quelque bijou, quelque futilité, que vous pourriez donner à Baby en dédommagement du tort que je lui ai causé?

Son regard se fixait sur une broche or et perle, de bon goût, mais simple, qui retenait l'écharpe de Julia. C'était le seul joyau qu'eût jamais possédé la descendante des rois du Lein-

ster. Miss O'Byrne, voyant les yeux de son frère s'arrêter sur ce bijou, le détacha aussitôt.

— Tenez, dit-elle : c'était un présent de miss Nelly, et à ce titre seul il avait du prix pour moi.

Et elle le remit au prêtre.

— Bien, Julia, répliqua son frère avec satisfaction ; je me charge de vous excuser auprès de miss Avondale, mais est-il convenable qu'une O'Byrne porte des ornements précieux quand l'Irlande est nue et meurt de faim?

En même temps il présenta le bijou à la veuve, qui le tourna et le retourna d'un air de défiance :

— Et c'est du fin or, et ce sont de vraies perles? dit-elle, et c'est à moi que vous donnez cela? Oh ! vous êtes bien, vous et votre jolie sœur, les dignes enfants de ces grands chieftains qui protégeaient le pauvre peuple! Mary! chacune de ces perles vaut tout l'avoir d'une malheureuse veuve. Que cent mille bénédictions soient sur votre tête à l'un et à l'autre! Que Dieu accorde à Votre Révérence une longue vie pour le bonheur des pauvres, et quant à cette chère demoiselle, elle ne s'offensera pas, j'espère, des paroles d'une vieille femme : que saint Kévin lui donne au plus vite un beau

et bon mari qui ne soit ni un Anglais ni un anglican !

Ce vœu sans doute contenait quelque allusion, car Julia se retourna brusquement pour cacher l'altération de ses traits; mais O'Byrne coupa court à la reconnaissance expansive de mistress Flanagan, et après avoir recommandé encore une fois à la cabaretière de se trouver le lendemain à la mense, il voulut rejoindre lord Avondale à la porte du temple.

— Il est trop tard maintenant, dit Julia avec un soupir; leurs voitures ont disparu, et sans doute milord est déjà rentré à Stone-House.

— Eh bien! allons à Stone-House, Julia.

Miss O'Byrne parut surprise de cette détermination subite de son frère, mais elle ne fit aucune observation. Tous deux se hâtèrent de traverser le village pour gagner le magnifique parc dont la grille à lances dorées se voyait à quelque distance, sans écouter les bénédictions des voisines, à qui la veuve Flanagan montrait triomphalement le présent de la jeune fille.

Pendant que ceci se passait dans l'unique rue de Neath, l'aveugle William était resté presque seul sur la place de Saint-Patrick. Assis sur une pierre, la tête penchée sur sa poitrine, une main posée sur le corps inanimé de son fidèle Brann,

il paraissait plongé dans une morne douleur. Alors un homme qui, caché dans les ruines, avait été témoin attentif des scènes précédentes, sortit des décombres ; après s'être assuré qu'aucun indiscret n'était à portée d'épier ses démarches, il s'approcha du vieillard et lui toucha doucement l'épaule en lui disant en gaélique :

— Ne vous êtes-vous pas trompé, William Sullivan ? N'avez-vous pas vous-même proféré un blasphème ? N'avez-vous pas calomnié ce peuple en affirmant que dans l'ivresse seulement il trouvait l'énergie virile, la haine de l'Angleterre, l'amour de la liberté ? Oui, vous vous êtes trompé, ou ce serait à se meurtrir le front et à se rouler dans la poussière, car la cause de cette nation malheureuse serait à jamais perdue !

L'aveugle paraissait moins frappé de l'étrangeté de ces paroles que de la voix mâle et vibrante qui les avait prononcées.

— Qui a parlé ? demanda-t-il avec une émotion extrême ; cette voix, j'ai cru l'entendre une fois déjà dans cette journée... Spectre ou double, que me veux-tu ?

Sa main avait rencontré un manteau de drap fin qui attestait la réalité de l'inconnu. On reprit avec un accent d'amertume :

— Je suis un homme de chair et d'os qui a

des raisons pour ne pas être reconnu dans ce pays. William Sullivan de Lady's-Church est-il toujours un ardent ami de l'Irlande?

— Toujours.

— Oui, mais comme O'Connel ou comme les frères Sheares? Êtes-vous de ceux qui crient, depuis dix ans : « Hourra pour le rappel! » et qui attendent?

— Nos pères criaient : « En avant pour la vieille Irlande! » et ils agissaient... J'ai toujours pensé que les fils devaient faire comme eux.

— Vous n'êtes pas changé, brave et loyal William! s'écria l'interlocuteur impétueusement en serrant la main de Sullivan; j'en étais sûr!... Aussi avais-je compté d'avance sur vous!

L'aveugle s'inclina avec respect.

— Je suis aux ordres de mon maître et de mon lord, répliqua-t-il.

Il y eut un court moment de silence.

— Vous m'avez reconnu, dit enfin l'étranger; vous n'avez pas oublié, je le vois, ce jeune étudiant de Dublin qui chaque année venait faire un pèlerinage dans la vallée de Glendalough et s'arrêtait quelques jours à Lady's-Church pour écouter de votre bouche les grandes actions de ses ancêtres, leurs nobles légendes, leurs chants de triomphe et de douleur! William, l'étudiant

est devenu un homme, mais il n'a pas oublié vos leçons de patriotisme et les généreux élans de sa jeunesse... Écoutez moi.

Il lui parla quelques instants à voix basse. Une profonde stupéfaction se refléta sur les traits du vieillard.

— Milord ! milord ! interrompit enfin Sullivan très-ému, que voulez-vous donc faire?

L'étranger sourit et continua de lui parler bas avec vivacité.

— Il suffit, milord, répliqua l'aveugle d'un ton grave ; je ne comprends pas vos projets, mais vos désirs sont pour moi des lois suprêmes.

— A ce soir donc, reprit l'inconnu en se disposant à s'éloigner, nous nous entendrons tout à fait, mais, avant de nous séparer, ne pourriez-vous me dire où vont en ce moment Angus O'Byrne et sa sœur Julia que je vois là-bas traverser le village de Neath?

— Où pourraient-ils aller de ce côté, milord, sinon à Stone-House, chez le comte d'Avondale?

— A Stone-House? répéta l'étranger en bondissant de colère. En effet, ils sont sur le chemin et ils se dirigent vers la grille de la grande avenue. Eux à Stone-House! ajouta-t-il d'une voix sourde. Les descendans de Broadhub et du

valeureux Feag-Mac-Hugh chez les descendants de Multon le traître, de Multon l'assassin ! Les spoliés chez les spoliateurs, les vaincus chez les vainqueurs, les enfants des victimes chez les enfants des bourreaux ! Quoi ! ce prêtre, noble fils des martyrs, prétend-il renier les haines et les vengeances de ses pères? Et il conduit sa sœur, jeune fille innocente et pure, dans l'antre corrompu des oppresseurs de l'Irlande, des exterminateurs de sa race! Je ne le souffrirai pas ; je défends cette profanation!

— En effet, milord, dit l'aveugle avec tristesse, on eût cru voir la montagne de Howth venir visiter le cap Cleare avant que les O'Byrne et les Avondale pussent se rapprocher, et cependant le pacte d'alliance subsiste depuis plusieurs années déjà.

— Lors même qu'il subsisterait depuis un siècle, je saurais bien le briser, s'écria l'inconnu avec véhémence. Adieu, William, continua-t-il en serrant de nouveau la main du vieillard ; ne parlez pas encore de mon retour, et... à ce soir.

Il prit un sentier solitaire qui, à travers les décombres, conduisait dans la vallée, du côté opposé au village, et bientôt le bruit de ses pas cessa de se faire entendre.

Demeuré seul, le vieillard retomba pendant quelques minutes dans ses méditations.

— Que vient-il faire en Irlande après tant d'années d'absence? murmura-t-il. Pourquoi se cacher? Pourquoi demander l'hospitalité à un pauvre mendiant aveugle tel que moi, au lieu de se présenter à sa famille qui le respecte et le chérit? Aurait-il vraiment conçu la pensée...

William fit une pause et se leva brusquement.

— Pourquoi non? reprit-il; il est brave jusqu'à la témérité, actif, entreprenant. Qui sait si le ressort est décidément brisé dans l'âme de ce peuple, si sa main, affaiblie par les souffrances et la faim, ne pourra pas encore soutenir une arme? Ce serait là en effet une grande et belle expérience à tenter, et un seul est capable d'oser le faire! Assistez-le, mon Dieu!

En même temps il prit dans ses bras le corps inanimé de son pauvre Brann; il se dirigea à pas lents vers sa demeure, située à plus d'un mille du village.

III

O'Byrne et Avondale.

Comme nous l'avons dit, la famille O'Byrne descendait directement des anciens rois du Leinster, et, malgré l'abaissement où elle était tombée de nos jours, nous savons combien cette origine illustre était encore respectée. Pour l'intelligence de ce qui doit suivre, nous nous trouvons dans la nécessité d'entrer ici dans quelques détails sur les diverses parties de sa décadence et sur les causes de cette décadence même. L'histoire de cette famille est, du reste, aux cir-

6.

constances près, identique à celle de la plupart des familles patriciennes de l'ancienne Irlande, et en la lisant on pourra juger des violences et des crimes qui ont soumis la race indigène à cette race conquérante venue de l'autre côté du canal Saint-George.

Depuis bien des siècles déjà, le roi Brondhub était mort, et le Leinster avait cessé d'être un royaume indépendant, lorsque Élisabeth monta sur le trône d'Angleterre. La famille O'Burne, quoique bien déchue de son ancienne splendeur à cette époque, jouissait encore d'une puissance presque souveraine. La magnifique vallée de Glendalough, dont Neath est une dépendance, lui appartenait entièrement. Son clan était nombreux et aguerri. Les fastes du comté de Wiclow ont conservé le souvenir de ses bandes d'aigles (*eagle bands*), troupes de vaillants montagnards qui rendaient partout redoutable le nom de leur chef. Enfin ce chef était le célèbre Feag-Mac-Hugh, qu'on avait surnommé le *héros sans peur*, et qui résistait avec une grande énergie aux envahissements des colonistes anglais. Malheureusement une coalition se forma contre Feagh-Mac-Hugh; ses bandes furent battues et dispersées; lui-même, accablé sous le nombre, périt dans une mémorable bataille contre le lord

député Russell. Ses biens furent confisqués, et, suivant l'usage consacré en Irlande, partagés entre les vainqueurs.

Parmi ces vainqueurs se trouvait un aventurier anglais du nom de Multon qui se vanta après la bataille d'avoir tué de sa main le héros sans peur du comté de Wiclow. Que cette prétention fût fondée ou non, Multon ne sut pas moins la faire admettre à la chancellerie d'Angleterre, et il reçut en récompense mille acres de terre sur le territoire de Neath. Ce fut l'origine de sa fortune. Nous allons voir par quels moyens il parvint à l'augmenter.

La famille O'Byrne, pour être privée de son chef, n'en était pas moins forte et vivace. Patrick O'Byrne, le neveu de Feagh-Mac-Hugh, possédait encore des biens considérables. Allié aux O'Kellys par sa mère, il était assez puissant pour se faire craindre de ses ennemis. Multon, désespérant d'en venir à bout par la force ouverte, attira Patrick à une entrevue, sous prétexte de fixer les limites de leurs terres qui étaient voisines; dans la chaleur de leur discussion, une querelle éclata entre eux, et Patrick fut assassiné. Aussitôt Multon écrivit à la reine pour élever au niveau d'une belle action ce crime abominable. La reine répondit :

« Vous êtes un loyal sujet! En récompense de vos bons services, nous donnons à vous et à vos hoirs, pour en jouir à perpétuité, les biens, terres et manoirs du rebelle dont, avec l'aide de Dieu, vous nous avez débarrassée. »

Et cette formule n'était pas faite pour le traître Multon seul. La *reine vierge,* la *belle vestale d'Occident* l'employait sans vergogne envers tous les assassins anglais et protestants qui se vantaient d'avoir tué un Irlandais catholique. On en trouverait mille exemples dans les chartiers des landlords, si jamais on remontait à l'origine de leurs droits sur la majeure partie du territoire irlandais.

Multon prit alors le titre de lord Avondale, qui avait appartenu à Patrick O'Byrne, et devint le fondateur d'une maison nouvelle dont les progrès furent rapides. Au temps de Cromwell, le chef de cette maison était un Arthus Avondale, surnommé *le Boiteux*, puritain fanatique, malgré ses grandes richesses, et la terreur des catholiques du comté. Lorsque le protecteur débarqua à Dublin avec ses dix mille invincibles, Avondale le Boiteux fut le premier des Anglo-Irlandais qui vint le joindre à la tête d'une troupe nombreuse. Il guida lui-même les soldats

de Cromwell dans les défilés inextricables de ces montagnes et donna l'exemple d'une cruauté inouïe envers les vaincus.

Les gorges inaccessibles de Glendalough protégeaient les restes encore redoutables des clans d'O'Byrne et d'O'Kellys. Sous la conduite d'un vaillant jeune homme, Brian O'Byrne, digne héritier des héros de sa race, ils inquiétaient le Boiteux dans la jouissance de ses biens usurpés et le désolaient par les ravages qu'ils commettaient journellement sur ses terres. Ce fut surtout contre ces ennemis personnels qu'Avondale, sous le masque du patriotisme et de la religion, dirigea les attaques des Anglais. Ayant pénétré par trahison dans la forteresse où Brian s'était réfugié avec ses amis, il en ouvrit les portes aux fanatiques soldats du protecteur. Tout ce qui se trouvait dans le fort fut massacré sans pitié. Le Boiteux, l'épée à la main, l'œil enflammé, exhortait ses sombres compagnons, dans le langage biblique du temps, à travailler « comme des ouvriers de la onzième heure, » et ses descendants conservèrent comme un trophée son justaucorps de buffle tout teint de sang pour témoigner comment il avait travaillé lui-même en cette circonstance.

La puissance des clans d'O'Kellys et d'O'Byrne

périt dans cette terrible catastrophe, et depuis ce temps ils furent incapables de rien entreprendre de sérieux. Démembrés, dispersés, ils se confondirent avec les populations qu'ils avaient dominées autrefois, et les Avondale spoliateurs purent jouir en paix du fruit de tant de crimes.

Cependant Brian O'Byrne avait échappé, comme par miracle, au massacre des siens. Après s'être défendu jusqu'à la dernière extrémité, il s'était élancé du haut des murs du fort dans un lac profond qui les baignait, et, quoique blessé, il avait pu gagner les bords à la nage. Il erra longtemps de retraite en retraite, toujours poursuivi par le Boiteux, qui croyait ne pouvoir compter sur aucune sécurité tant qu'un héritier direct d'O'Byrne existerait encore. Néanmoins, Brian ne voulait pas quitter sa terre natale, attendant toujours quelque changement favorable, quand Cromwell publia son odieux *act of settlement* qui effaçait la nationalité de l'Irlande. Cet acte et les effroyables persécutions qui le suivirent contre les catholiques firent désespérer au vaillant jeune homme de l'avenir de sa patrie. Comme tant d'autres, à cette époque, il dut se résigner à l'exil, et il fut du nombre des cinq cents nobles irlandais qui, sous la conduite de John O'Dwyer, ancien chieftain

du Waterford et du Tipperary, s'embarquèrent pour l'Espagne.

Bien des années s'écoulèrent et la prospérité de la famille Avondale allait toujours croissant. Lors de l'avénement de Guilaume d'Orange au trône d'Angleterre, Francis Avondale, le petit-fils du Boiteux, était major dans un régiment hollandais et se montra un des plus chauds partisans de l'usurpateur. Ses services eurent leur récompense ; en 1700, sa propriété de Stone-House fut érigée en comté-pairie, et les descendants de l'assassin Multon portèrent le titre de *lords* dans la haute chambre du parlement d'Irlande.

Brian n'avait pas donné de ses nouvelles, et l'on supposait qu'il était mort en exil sans héritiers. Les pauvres paddys montagnards, en rappelant les exploits des vaillants chieftains du sang d'O'Byrne, déploraient souvent l'extinction de cette illustre famille ; et les bandes dont la tête était alors mise à prix, comme celle des prêtres, chantaient au fond des solitudes sauvages où ils se réfugiaient des *laments* sur l'extermination de la race de Brondhub. Un jour cependant on vit paraître à Neath un étranger de bonne mine, aux manières nobles et gracieuses, qui s'établit temporairement dans le pays. Il parlait le gaélique avec une extrême

facilité et semblait connaître parfaitement l'histoire locale aussi bien que les plus minutieux détails des mœurs irlandaises. Il alla visiter les descendants des principaux personnages des clans d'O'Byrne et d'O'Kellys lors de l'oppression des cromwellians ; la plupart étaient tombés dans une profonde misère. L'étranger les secourut avec une libéralité qui lui valut le surnom de *Main-Ouverte* dans les cottages du voisinage. Bientôt on sut le nom et l'histoire du généreux Main-Ouverte ; il s'appelait Brian lui-même, et il était petit-fils de Brian O'Byrne, qui, établi en Espagne, s'était livré à des spéculations commerciales et avait acquis une grande fortune. Mais, dans sa nouvelle patrie, sous un ciel délicieux, au milieu des splendeurs de l'opulence, l'exilé n'avait pas oublié la vieille Irlande. Tout plein de la pensée de son pays, il avait voulu que ses enfants en connussent les traditions, les usages et la langue ; il les avait habitués à se considérer sur cette féconde terre d'Espagne où ils étaient nés comme des voyageurs qui devaient retourner un jour dans leur île originaire ; citoyens espagnols, ils restaient Irlandais, et le voyage de Brian Main-Ouverte prouvait avec quelle scrupuleuse exactitude les volontés du proscrit avaient été exécutées.

Pendant plusieurs générations, les O'Byrne, sans quitter l'Espagne, entretinrent d'étroites relations avec l'Irlande; chacun d'eux, au moins une fois en sa vie, venait en pèlerinage dans la vallée de Glendalough, comme les bons musulmans vont en pèlerinage à la Mecque. Ainsi la famille ne cessa jamais d'être en communication d'idées et de goûts avec la mère patrie; elle sympathisait avec ses souffrances et ses misères; elle la connaissait et elle était connue d'elle.

Vers la fin du siècle dernier, Fergus O'Byrne, le chef de cette maison, se décida à venir habiter Dublin. Il avait rapporté d'Espagne de grandes richesses. Mais la funeste insurrection de 1798, qui fut le dernier effort de l'Irlande pour conquérir son indépendance, le ruina presque entièrement. En bon patriote, Fergus avait mis tout ce qu'il possédait à la disposition des soldats de la liberté; lui-même avait pris les armes, avait été blessé et fait prisonnier. Il eût été fusillé, si des amis puissants ne se fussent intéressés vivement à son sort. Il en fut quitte pour un emprisonnement assez long et une grosse amende. Il ne se plaignit pas; sa fortune avait reçu la destination fixée par ses ancêtres, qui l'avaient acquise; elle avait été employée au service de l'Irlande. Content d'avoir rempli son

devoir, Fergus vécut paisiblement à Dublin avec les débris de son opulence passée; et il finit par épouser une jeune fille d'une ancienne et noble famille, comme la sienne, dont il eut trois enfants qui firent le charme de sa vieillesse.

Ces trois enfants sont appelés à devenir les personnages principaux de cette histoire.

Fergus les avait élevés, comme il avait été élevé lui-même, dans un dévouement sans bornes à la cause nationale, et il avait été aidé dans cette tâche par sa sainte et digne compagne jusqu'au jour où elle fut ravie prématurément à sa tendresse. Richard, l'aîné, fut destiné à la carrière des armes; le père, dans ses illusions généreuses, espérait toujours que sa patrie finirait tôt ou tard par prendre sa revanche sur l'Angleterre; et il voulait qu'un de ses fils fût prêt à tout événement pour soutenir ces intérêts sacrés. Richard était impétueux, hardi, plein d'opiniâtreté et d'énergie; enfin il avait précisément le caractère qui convenait à son rôle possible dans l'avenir. Il fit donc des études pour se rendre apte à obtenir une commission dans l'armée anglaise. Mais au moment de réaliser ce plan, un scrupule arrêta le fils et le père : comment servir cette Angleterre qui opprimait depuis tant de siècles leur chère

Irlande? La difficulté fut tournée en acceptant du service dans l'Inde, terrain neutre où la conscience du jeune enthousiaste ne pouvait être engagée. Richard était donc parti pour le pays des nababs en qualité de lieutenant d'un régiment de dragons alors employé dans les guerres de l'Afghanistan et il n'avait pas tardé à s'y distinguer d'une manière brillante.

Angus, le cadet, avait désiré entrer dans les ordres; aussi, dès l'âge de dix-sept ans avait-il été envoyé au séminaire de Maynooth pour y faire ses études théologiques. A vingt-cinq ans, il était prêtre et il obtenait la modeste cure de Neath qu'il avait vivement sollicitée. Doux et persuasif dans ses paroles, il se montrait ferme et inflexible dans ses actes. Connaissant parfaitement les passions ardentes qui travaillent les masses en Irlande, il avait compris le sacerdoce comme une magistrature morale chargée de discipliner les âmes et de les adoucir. Aussi, grâce à sa triple autorité de ministre du Christ, de descendant des anciens rois du pays et d'homme de bien, exerçait-il, comme nous l'avons vu, un pouvoir presque absolu sur les pauvres paddies de sa paroisse; mais il n'usait de ce pouvoir que dans un but de paix et de conciliation. Il espérait que Dieu consentirait à émanci-

per le peuple dès qu'il serait meilleur et plus pur ; il s'efforçait donc sans relâche de l'améliorer et de le purifier.

Enfin Julia, la jeune sœur de Richard et d'Angus, était une bonne et timide créature, pleine de candeur, de modestie et de résignation simple et charitable ; elle oubliait de quelle grandeur sa famille était déchue pour plaindre ceux qui étaient tombés plus bas qu'elle. Sans fiel contre les oppresseurs, elle aimait avec dévouement la cause des opprimés. Aussi, quand Fergus, plein de jours, s'éteignit obscurément entre les bras de sa fille, se félicita-t-il de laisser à son pays, dans la personne de ses enfants, les trois choses dont l'Irlande avait le plus besoin : un bras vigoureux pour la défendre, une voix éloquente pour la consoler, une âme tendre pour sentir ses malheurs.

Puisque nous avons fait connaître au lecteur les principaux personnages de la famille O'Byrne, disons aussi quelques mots de la famille rivale à l'époque où commence cette histoire.

Le comte Hector Avondale, dont le mécontentement inspirait tant de frayeur aux habitants de Neath et à leur pasteur, était un vieillard de soixante-et-dix ans qui ne paraissait s'être jamais distingué par de grandes vertus ou par de grands

vices. Dans sa jeunesse, il avait été passionné pour les chiens, les chevaux, la chasse, comme il convient à un Anglais riche et titré. En revanche, il ne paraissait pas avoir éprouvé le même amour pour feu la comtesse, qui était pourtant fort belle et dont le chagrin d'avoir épousé un homme de goûts et d'idées opposés aux siens avait contribué, disait-on, à abréger les jours. Au point de vue politique, lord Avondale ne s'était jamais attaché non plus à un principe ou à un homme ; son père avait été du nombre des lords apostats qui, après l'insurrection de 98, avaient échangé leur siége au parlement de Dublin contre un siége à Westminster, et certes Hector, en pareille circonstance, eût agi exactement de même. Il était à la chambre de cette catégorie de muets qui servent indistinctement tous les gouvernements et tous les partis arrivés au pouvoir. Il dormait d'ordinaire pendant les séances ; à son réveil, il prenait l'avis du ministre dirigeant, quel qu'il fût, et votait comme le ministère sans trop s'inquiéter de savoir de quoi il s'agissait. A la fin de chaque session, Sa Seigneurie, épuisée par ses fatigues parlementaires, était toujours la première à quitter Londres, soit pour aller éparpiller ses banknotes en France, en Allemagne ou

en Italie, soit pour venir chasser le renard dans ses magnifiques propriétés de Stone-House, soit enfin pour voir battre honteusement ses chevaux sur tous les hippodromes d'Angleterre.

Mais maintenant lord Hector Avondale était vieux, perclus de goutte et de rhumatismes ; les chasses et les voyages ne lui étaient plus permis. Il avait réformé ses haras, réservant seulement quelques chevaux de prix pour son usage et celui de sa famille ; il ne quittait presque plus ses domaines d'Irlande. Là milord, cloué dans sa chaise longue et enveloppé de flanelle, passait le temps à éplucher les comptes de son intendant, à tracasser ses tenanciers. Son humeur, qui n'avait jamais été bien gaie, devenait de jour en jour plus sombre, plus acariâtre, et il avait des accès de colère (la colère d'un Anglais affligé du spleen !) qui faisaient tout trembler autour de lui. On attribuait ce redoublement de misanthropie et d'irascibilité à certains chagrins de famille. De son mariage, lord Avondale n'avait qu'une fille, miss Nelly, belle et noble personne avec laquelle nous ferons bientôt connaissance. Seule miss Nelly parvenait quelquefois à calmer les emportements et les tristesses de ce vieillard morose qui l'aimait autant qu'il pouvait aimer, c'est-à-dire beaucoup

moins que lui-même. Or, les domaines de lord Avondale étaient, comme ceux de toute l'aristocratie anglaise, soumis à la substitution : à la mort du comte, sa terre de Stone-House, son titre, son siége à la chambre, devaient passer à un parent éloigné, sir George Clinton, au préjudice de miss Nelly qui aurait droit seulement à un douaire considérable. Cette absence d'héritier mâle en ligne directe était le désespoir des derniers jours de milord, comme elle avait été la cause principale de sa mésintelligence avec la défunte comtesse. Non pas que sir George, lieutenant de cavalerie, grand chasseur de renards, gentleman-rider de premier ordre et dont le père s'était rompu le cou dans une course au clocher, ne lui parût pas un héritier convenable; mais il éprouvait un vif déplaisir à penser que les enfants de sa fille pussent un jour être écartés de sa succession, tandis que son immense fortune passerait à des collatéraux.

Pour tourner la difficulté, lord Avondale avait conçu le projet de marier son parent à sa fille, ce qui était possible, malgré les rigueurs de la loi anglaise à l'égard de ces sortes d'alliances. Surmontant donc l'éloignement instinctif que tout vieillard éprouve pour son héritier légal,

il s'était efforcé d'attirer sir George près de lui, afin de l'amener peu à peu à son but. La chose n'avait pas été difficile; sir George n'était pas riche; les chevaux, les paris, le jeu et les maîtresses avaient épuisé ses ressources patrimoniales. Traqué par ses créanciers, il dut recourir souvent à son vieux parent, comme par avancement d'hoirie. Avondale, fort avare pourtant, s'exécutait de bonne grâce, mais non sans conditions. Chaque somme un peu ronde payée par milord se compensait par un séjour plus ou moins prolongé du jeune officier à Stone-House. Du reste, sir George avait fini par se soumettre sans trop de peine à ces exigences. La table de Stone-House était somptueuse; les tourbières du voisinage abondaient en bécassines et en gibier d'eau ; les lacs et les ruisseaux des montagnes contenaient les meilleures truites du monde. A Stone-House, Clinton tranchait déjà du maître; il faisait et défaisait, renouvelait les équipages, décidait en dernier ressort toutes les questions d'écurie et de chenil; enfin, il ne dédaignait pas de s'humaniser fréquemment avec les jolies vassales de ses futurs domaines. Cette existence était bien de nature à lui plaire, et il la préférait de beaucoup aux ennuis de garnisons, aux tracasseries

de créanciers, aux querelles bruyantes de tavernes ; aussi, grâce au crédit de son parent, obtenait-il toujours de nouveaux congés et il résidait à Stone-House sans murmurer contre sa destinée.

Néanmoins, les plans du vieux lord n'en étaient pas plus avancés. Une fâcheuse incompatibilité de goûts existait entre les deux jeunes gens, et, plus il se connaissaient, plus leur éloignement mutuel semblait augmenter. Quoique miss Avondale fût charmante, sir George, léger, égoïste, libertin, plein de préjugés contre le mariage, ne se souciait pas d'acheter au prix de sa liberté la fortune et le rang qui devaient lui échoir nécessairement plus tard. A la beauté noble et correcte de sa cousine, il préférait le minois chiffonné de telle ou telle de ses filles de chambre. De son côté, miss Nelly, avec le tact particulier aux femmes, n'avait pas tardé à reconnaître la nullité et les penchants vicieux de l'héritier futur de Stone-House ; elle méprisait ouvertement, et quand son père lui avait fait des ouvertures au sujet de l'union projetée, elle avait tourné cette proposition en plaisanterie, comme une monstruosité ridicule. Ainsi repoussé des deux côtés, le vieillard se dépitait. Il n'ignorait pas les prouesses scandaleuses de

son parent. et il espérait toujours que chacune de ses honteuses liaisons serait la dernière; mais sir George ne s'amendait pas, et l'humeur de Sa Seigneurie s'aigrissait davantage à mesure qu'elle voyait s'éloigner l'accomplissement de ses rêves favoris.

On comprendra maintenant combien un rapprochement entre la famille O'Byrne, si pauvre, mais si fière et si digne, et l'opulente maison d'Avondale était extraordinaire. Cependant ce rapprochement était l'œuvre de lord Avondale lui-même, qui avait cru faire en l'opérant un acte d'habile politique. D'abord bien que le temps eût prescrit d'anciennes iniquités, et que la force, aussi bien que la loi, les eût consacrées, le comte n'avait pas moins conscience des torts de sa race envers les O'Byrne, et, sans se l'avouer peut-être, il redoutait vaguement une terrible revendication. Comme les autres grands propriétaires anglais en Irlande, il ne voyait pas sans une crainte secrète cette immense population d'ilotes qui vit dans la plus hideuse misère et qui peut un jour ou l'autre envahir les riches demeures de ses oppresseurs étrangers.

Nul ne pouvait prévoir alors les suites de l'agitation pacifique, préconisée par O'Connell;

les landlords sentaient le sol de la verte Erin trembler sous leurs pieds. Le comte, qui ne se faisait aucune illusion sur les sentiments de ses tenanciers à son égard, songea donc à se créer un appui au milieu de ces malheureux qu'il pressurait si cruellement, une sorte de paratonnerre qui, le cas échéant, le préservât de la foudre. Angus O'Byrne venait d'être nommé desservant de la *chapelle* de Neath (car en Irlande les catholiques n'ont légalement que des *chapelles*) ; lord Avondale fut le premier à rendre visite au jeune prêtre, à lui parler d'oubli pour les querelles qui se perdaient dans la nuit des temps, à offrir ses services ; enfin, il fit des avances qui, de sa part, prouvaient une condescendance inouïe.

Cette démarche pourtant fût restée sans résultat avec un Irlandais impétueux et pénétré des souvenirs du passé comme Richard O'Byrne ; mais Richard était dans l'Inde et on ne savait s'il reviendrait jamais. Angus, plus froid et plus raisonnable, sentait que c'eût été un orgueil malséant de tenir rigueur au plus riche seigneur du pays. D'ailleurs, en sa qualité de prêtre catholique, la charité et le pardon des injures étaient les premiers de ses devoirs. Enfin, un intérêt purement humain acheva de

le décider à passer franchement sur ses préjugés de famille; toute sa paroisse appartenait au comte d'Avondale si redouté pour sa sévérité et son avarice; en se tenant dans les bonnes grâces du landlord, le prêtre n'aurait-il pas la facilité de l'implorer à toute heure en faveur de ses ouailles et d'arracher des concessions à ce maître rigide? Ce rôle le tenta. Avec une abnégation complète de ses haines de race, mais sans sacrifier aucune de ses convictions politiques et religieuses, il fréquenta Stone-House où il était toujours convenablement accueilli. Une amitié que Julia et miss Avondale conçurent l'une pour l'autre rendit les rapports du presbytère et du château encore plus étroits. Bref, depuis quelques années déjà, ces relations duraientsans autre nuage que les discussions dont les escapades des paddies du voisinage étaient la cause entre le prêtre catholique et le landlord; mais Sa Seigneurie finissait toujours par accorder, sur les sollicitations de M. O'Byrne, quelque adoucissement aux peines encourues par les coupables; et on ne manquait pas de faire grandement valoir les concessions que l'humanité ou la simple justice eût imposées partout ailleurs qu'en Irlande.

Cependant le jour dont nous parlons le jeune

prêtre n'osait pas espérer un bon résultat de sa démarche. La mésaventure du garde-chasse était autrement grave que les peccadilles pour lesquelles son intervention s'était trouvée efficace jusqu'ici. Milord considérait comme personnelle toute insulte adressée aux gens de sa maison; s'en prendre à eux c'était s'en prendre à lui. On pouvait craindre que l'irascible vieillard, dans un premier mouvement, ne voulût tirer de cet acte une vengeance terrible, qui retomberait à la fois sur les innocents et sur les coupables. Aussi Angus doublait-il le pas, afin d'affronter le premier la colère du maître, et sa sœur le suivait en soupirant.

Ils avaient traversé le village de Neath, répondant par un rapide signe de main aux salutations profondes qu'on leur adressait, et ils se dirigeaient vers la grille qui donnait accès dans le parc de Stone-House, quand M. O'Byrne s'arrêta tout à coup.

— Julia, demanda-t-il, n'auriez-vous pas sur vous la clef de la petite porte que vous a remise miss Nelly, afin que vous puissiez lui rendre visite quand vous en avez la fantaisie? Cette route est beaucoup plus courte que celle de la grande avenue et des voitures.

— Voici cette clef, mon frère, répliqua dis-

traitement la jeune fille; je l'avais prise avec moi, comptant venir après la messe causer un moment avec miss Nelly.

— Ne craignez-vous pas que ces visites trop fréquentes à Stone-House n'aient des inconvénients, Julia? demanda M. O'Byrne d'un air de réflexion. Miss Nelly est une bonne et généreuse créature, malgré la bizarrerie de son humeur; mais il y a chez lord Avondale telle personne dont les assiduités auprès de vous ne peuvent êtres vues d'un bon œil ni par vous ni par moi. Et puis, ne vous semble-t-il pas que depuis quelque temps Sa Seigneurie ne nous accueille plus avec le même plaisir et les mêmes égards qu'autrefois?

— Je... je ne sais, Angus, balbutia sa sœur; cependant miss Avondale me montre toujours la même affection.

— Je ne parle que de milord, et il m'est venu à ce sujet d'étranges soupçons. Mais qu'avez-vous donc, Julia? continua Augus en remarquant les joues de sa sœur inondées de larmes, malgré les efforts qu'elle faisait pour les cacher; vous pleurez encore?

— Pardonnez-moi, mon frère, vous êtes parfois si sévère envers moi!

— Sévère! et où avez-vous vu de la sévérité

dans mes paroles, Julia ? Ne serait-il pas possible que votre conscience fût plus sévère que moi ? Tenez, ma chère enfant, continua le prêtre avec attendrissement, depuis quelques jours vous êtes en proie à une grande douleur, j'en suis sûr. Bien des fois, comme aujourd'hui, j'ai surpris la trace de ces larmes que vous me cachez avec tant de soin. Manqueriez-vous donc de confiance en votre frère? Il aurait pourtant une indulgence infinie pour vos fautes, une pitié sans bornes pour vos douleurs! Allons, Julia, notre père en mourant m'a légué tous ses droits sur vous pour assurer votre bonheur et votre repos ; n'avez-vous aucun pénible aveu à me faire ? N'avez-vous rien à me dire ?

Il s'était arrêté et avait tendu la main à sa sœur, qui la pressa convulsivement contre ses lèvres. La jeune fille parut vaincue par cette touchante bonté, et un éclair d'hésitation passa sur son visage ; mais presque aussitôt elle releva la tête et murmura avec embarras en s'essuyant les yeux :

— Rien, rien, mon frère; vous vous êtes trompé.

— Soit, reprit Angus tristement en se remettant en marche ; le moment n'est pas venu sans doute. Eh bien, quand l'heure de la confiance

aura sonné, n'oubliez pas, Julia, que vous trouverez en moi la charité d'un chrétien et la tendresse d'un frère.

Miss O'Byrne ne répondit que par un sanglot étouffé.

Pendant cette conversation, ils s'étaient détournés de la grande avenue de Stone-House et ils avaient pris un sentier qui longeait les interminables murs du parc. Une luxuriante végétation débordait déjà par-dessus ces murailles, et malgré le ciel gris, malgré cet âpre vent de mer qui sifflait dans les grands arbres, les lilas et les troënes se paraient de leurs odorantes grappes de fleurs. Au loin, la terre était couverte de ce gazon court et vert, mêlé de trèfle, qui a fait donner à l'Irlande le nom d'*Esmerald-Gem,* la terre d'émeraude.

Ils atteignirent enfin la petite porte, entrée mystérieuse et solitaire à moitié cachée par des houx et des coudriers. Elle s'ouvrit sans difficulté, et les promeneurs s'engagèrent dans une étroite allée de jeunes arbres qui, au cœur de l'été, devaient répandre une ombre épaisse, mais qui, à cette aurore du printemps, commençaient seulement à se couvrir d'un léger feuillage. A peine le frère et la sœur eurent-ils fait quelques pas, qu'ils crurent entendre du bruit

derrière eux, comme si la porte qu'ils avaient laissée entr'ouverte, comptant bientôt revenir, eût été poussée brusquement. M. O'Byrne, en se retournant, aperçut à ne pouvoir s'y méprendre le pan d'un manteau qui disparaissait dans le fourré.

Sans rien dire à sa sœur, de peur de l'effrayer, l'ecclésiastique voulait revenir en arrière afin de connaître le personnage qui s'introduisait ainsi dans le parc. Il savait la haine de ses paroissiens pour le landlord, et il redoutait toujours quelque acte de désespoir ou de féroce vengeance. Mais avant qu'il eût pu mettre son projet à exécution, la jeune fille lui dit vivement, avec une sorte d'épouvante :

— Angus, voici sir George... et milord !

En effet, le vieux comte, appuyé d'un côté sur le bras de son parent, de l'autre sur sa grosse canne à pomme d'or, s'avançait de toute la rapidité de ses jambes goutteuses à l'extrémité de l'avenue. Derrière eux marchaient deux domestiques bien armés et un troisième individu en uniforme de constable.

Le comte Avondale était un petit homme gros et rouge, au cou court, au dos voûté, d'une tournure fort peu aristocratique. On voyait au désordre de ses vêtements, à sa marche préci-

pitée, quoique pénible, qu'un grave événement l'avait obligé à sortir ainsi à pied malgré ses infirmités. La colère brillait sur son visage et sa canne frappait contre terre avec impatience. Il parlait chaleureusement à son compagnon et on devinait au mouvement convulsif de ses lèvres qu'il proférait des malédictions et des menaces. Sir George, au contraire, paraissait froid, impassible, railleur. Il était grand et mince; sa taille frêle semblait serrée comme par un corset dans son uniforme écarlate à jabot et à manchettes. Sa figure était plutôt fine et distinguée que régulièrement belle ; le blond de ses cheveux et de ses favoris tirait peut-être un peu trop sur le roux. Mais ce qui déparait surtout son visage, c'était l'air de suprême insolence et d'ennui dédaigneux qui semblait en être l'expression habituelle. Même en présence de son vieux parent, il ne pouvait dissimuler entièrement ses distractions insultantes. Pendant que lord Avondale lui parlait, il agitait nonchalamment sa jolie cravache à tête de platine ciselée, et ses lèvres se contractaient comme s'il eût été sur le point de siffler un air de palefrenier.

Angus fut frappé de la contenance menaçante du comte, et il murmura :

— Nous arrivons trop tard ; milord sait tout,

Mon Dieu! donnez-moi la patience et le courage!

Cette invocation ne semblait pas inutile. A la vue du prêtre catholique et de Julia, Sa Seigneurie fit d'abord un mouvement comme pour revenir en arrière; puis, se ravisant, elle doubla le pas, les yeux fixés sur eux, tandis que sir George Clinton, au contraire, montrait une sorte d'embarras et regardait à droite et à gauche avec affectation.

Aussitôt que le lord fut à portée de la voix, il dit d'un ton rude, sans même répondre à la salutation profonde des arrivants :

— Ah! vous voici, M. O'Byrne? Je savais bien que je ne tarderais pas à recevoir votre visite. Chaque fois que ces ivrognes là-bas ont fait quelque beau chef-d'œuvre comme aujourd'hui, je dois m'attendre à cet honneur. Eh bien, voyons, qu'avez-vous à dire? J'en demande pardon à Votre Révérence, mais je suis pressé de me rendre au village pour commencer l'enquête... Prétendriez-vous, par hasard, que le crime n'a pas été commis? Que Donnagh, mon garde, un homme revêtu de ma livrée, n'a pas été lâchement assassiné par plus de cent vauriens qui se sont rués sur lui tous à la fois?

— Assassiné! milord, répliqua M. O'Byrne

avec beaucoup de douceur; j'espère, en effet, qu'il n'en est rien. Donnagh a été, il est vrai, cruellement maltraité dans une rixe fortuite; mais quand on l'a transporté à la mense pour recevoir les premiers secours, il avait repris connaissance, et j'ai maintenant lieu de croire...

— Allons-nous disputer sur les mots? s'écria le vieux comte aigrement. Je suis un bon et simple protestant, et non un casuiste aussi subtil qu'un théologien de l'Église romaine... Assassiné ou assommé, mort tout à fait ou seulement mourant, n'est-ce pas une même chose? Mon autorité en est-elle moins méconnue? L'acte luimême est-il moins lâche et moins atroce?... Mais, c'est assez; je suis juge de paix, et en attendant le révérend M. Bruce, mon collègue, que j'ai envoyé prévenir, je veux m'assurer par moimême...

— Milord, interrompit Angus, je supplie Votre Seigneurie de réfléchir sérieusement à ce qu'elle va faire; je ne voudrais pas soustraire tous les coupables à un juste châtiment, mais j'ose implorer votre indulgence pour ceux d'entre eux qui ont subi l'entraînement de l'exemple. Ils sont si malheureux! ne les poussez pas au désespoir... Le désespoir, comme la faim, est un mauvais conseiller.

Cet argument, d'ordinaire, produisait une certaine impression sur l'esprit du vieil Avondale ; mais, cette fois, l'orgueil irrité fut le plus fort.

— Ah! vous voulez me faire peur? reprit-il avec ironie ; vous voulez me faire entendre sans doute que vos coquins pourraient m'assassiner moi-même, piller Stone-House, brûler mes bois, que sais-je ? Oh! je les crois très-capables d'en avoir le désir ; le courage, c'est une autre affaire. Nous verrons s'il s'en trouvera d'assez hardis pour s'attaquer à un pair d'Angleterre, à un fidèle sujet de la reine !... Mais voilà où en sont venus ces mendiants audacieux depuis qu'on a eu la sottise de rétablir le culte papiste et depuis surtout que ce braillard d'O'Connell leur a fourré dans la tête de sottes idées d'agitation et d'indépendance. Les drôles se drapent dans leurs haillons, ils menacent leur seigneur après boire, ils iront même jusqu'à assassiner un de ses domestiques... Puis ils croiront tous leurs méfaits effacés dès qu'ils les auront marmottés à l'oreille d'un de leurs prêtres, et ils recommenceront en sûreté de conscience!... Ne sont-ce pas là les effets de votre belle religion romaine, M. O'Byrne?

Le prêtre catholique, si humble tout à l'heure, se redressa majestueusement.

— A mon tour, milord, dit-il d'un ton ferme, je ne saurais discuter de pareilles matières avec Votre Seigneurie... Vous avez sujet d'être irrité contre quelques-uns de vos tenanciers; je me suis incliné devant votre colère. Mais vous n'avez ni le droit ni le pouvoir de proférer ainsi des insultes et des blasphèmes contre la sainte religion que je professe; aussi trouverez-vous bon que je refuse de les entendre davantage... Venez, ma sœur.

Il prit la main de Julia et voulut s'éloigner, sans que lord Avondale fît un mouvement pour le retenir; mais sir George, qui n'avait pas paru comprendre jusque-là les regards suppliants de Julia, intervint tout à coup.

— Un moment donc, par Dieu ! M. O'Byrne, dit-il avec plus de chaleur qu'on ne devait en attendre de lui. Est-ce que d'anciens amis se fâchent ainsi pour des bagatelles ? Voyez donc le beau malheur, parce que des coquins nus et à moitié ivres ont étrillé un peu trop rudement un autre coquin en belle livrée et ivre tout à fait ! Ce n'est pas que ce Donnagh ne s'entende assez bien à souffler dans une trompe et à découpler ses limiers sur la voie d'un renard ; il sait aussi, si j'ai bonne mémoire, fabriquer un emplâtre pour les pattes des chiens qui se sont

dessolés en chasse ; mais, malgré ses talents, qui s'inquiète d'une pareille espèce? Que Donnagh s'applique à lui-même un de ses emplâtres pour les limiers, et qu'on n'en parle plus. Quant aux autres, les gens de là-bas, je voudrais être chargé de régler leur compte au plus vite : on en emprisonnerait quelques-uns, on en mettrait d'autres à la porte de leurs cottages, dont ils ne payent pas les fermages, et ce serait une affaire bâclée. Voyons, y a-t-il dans tout cela, Dieu me damne! de quoi effrayer cette charmante miss O'Byrne, qui est là tremblante comme un oiseau?

Cette harangue était débitée d'un air de contrainte par sir George; quand elle fut terminée il fouetta de sa cravache l'extrémité d'une branche avec satisfaction.

Lord Avondale, au fond, ne se souciait pas de se brouiller tout à fait avec M. O'Byrne qu'il considérait comme un rempart entre lui et la haine de ses tenanciers; mais sa fierté aristocratique ne lui permettait pas de laisser voir ce sentiment.

— Taisez-vous, sir George, dit-il d'un ton d'humeur, quoique évidemment radouci ; vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure, quand vous déploriez la perte du gibier étranglé par le chien

de ce vieux rebelle de Sullivan. Mais vous êtes trop étourdi pour juger de pareilles matières. Je crois avoir montré déjà assez de condescendance à M. O'Byrne ; il n'obtiendra rien de moi par des menaces.

— Des menaces, milord, reprit Angus avec dignité; il n'appartient pas à un homme de ma robe et de mon caractère d'en faire entendre en son nom ; mais il peut en faire entendre au nom de Dieu dont il est le ministre et les puissants de la terre ne doivent pas y rester sourds.

— Ah ! Votre Révérence vient encore de laisser voir l'Église de Rome dans ses paroles! dit lord Avondale avec un sourire amer ; mais cette discussion est oiseuse... Vous avez cru remplir votre devoir de prêtre en intercédant pour les coupables ; je vais remplir mon devoir de magistrat en leur appliquant la loi.

Il salua sèchement et voulut s'éloigner à son tour. Mais en se retournant il aperçut Julia qui s'était rapprochée de sir George et lui parlait bas avec chaleur. Le jeune homme essayait de dissimuler sous un banal sourire le malaise que trahissait son visage. En voyant les regards de lord Avondale fixés sur elle, Julia se tut et baissa la tête.

— Ah ! miss O'Byrne, dit le vieillard avec

ironie, pardonnez-moi de ne vous avoir pas accordé encore toute l'attention que vous méritez... Sans doute Sa Révérence, en venant à Stone-House, s'est modestement défiée de son éloquence pour défendre ses protégés et a compté sur les deux beaux yeux de sa sœur comme auxiliaires. Mais miss Julia m'a jugé trop vieux et trop coriace pour diriger son feu sur moi, et elle s'est attaquée à mon parent, qui est en effet beaucoup plus inflammable; il faut qu'elle ait eu occasion de s'en apercevoir déjà pour faire ce choix judicieux de ses victimes !

La pauvre enfant sentait l'aigreur cachée sous ces fadeurs; elle perdait contenance et semblait près de pleurer. Sir George crut devoir intervenir en sa faveur plus chaudement encore qu'il ne l'avait fait jusqu'ici.

— Eh ! mais, pardieu ! milord mon parent, dit-il, vous faites rougir miss O'Byrne... Je ne voudrais pas être, même indirectement, la cause d'une contrariété pour elle ; et si votre colère contre les coquins de Neath doit s'en prendre à quelqu'un, j'aime mieux qu'elle s'attaque à moi qui ai plus de force et de philosophie pour la supporter.

Le vieillard regarda Clinton et Julia en dessous :

— C'est bon, c'est bon, murmura-t-il avec un sourire forcé ; miss O'Byrne a bien le droit d'être aimable, séduisante, coquette même... Tant pis pour ceux qui s'y laissent prendre ; la fierté de miss Julia fera leur supplice... Mais que notre charmante voisine me pardonne, nous perdons un temps précieux... Partons, sir George... M. O'Byrne et sa sœur sont libres de nous accompagner ; ils pourront voir si nous rendons impartialement la justice.

Il y avait déjà dans cette concession de lord Avondale un commencement de retour sur lui-même ; M. O'Byrne le comprit :

— Eh bien ! milord, reprit-il avec empressement, puisque Votre Seigneurie le permet, je l'assisterai dans cette visite, et qu'elle me permette encore de compter autant sur sa miséricorde que sur sa justice envers ces malheureux égarés.

Le comte secoua la tête, et on allait se mettre en marche, quand sir George s'écria tout à coup :

— Un moment, messieurs ; voici quelqu'un que vous n'attendiez pas et qui paraît toujours quand on l'attend le moins... C'est ma jolie parente, miss Nelly, qui nous arrive montée sur sa *reine Mab*, aussi vives, aussi sémillantes et

peut-être aussi capricieuses l'une que l'autre.

On se retourna ; au loin quelque chose glissait dans l'avenue de jeunes arbres avec la légèreté du vent. C'était une belle amazone dont le voile flottait en arrière dans la rapidité de sa course. Elle était montée sur un poney noir, d'espèce microscopique, à l'œil de feu, à la crinière flottante. Le sentier avait si peu de largeur, que deux hommes eussent pu à peine y marcher de front. Mais le cheval était si petit, l'écuyère si souple et si svelte, que pas une branche n'était effleurée sur leur passage. La gracieuse fille, le front penché sur le cou de sa monture pour éviter les chocs, dans une attitude pleine d'aisance et de grâce, le visage animé d'un rose éclatant, le sourire sur les lèvres, produisait dans cet entourage de verdure l'effet d'une des plus suaves créations de Gœthe ou de Shakspeare.

En la voyant s'avancer avec une pareille impétuosité, les domestiques et le constable, qui étaient restés en arrière, s'écartèrent instinctivement ; mais, parvenue à trois pas d'eux, la jeune amazone, par un tour de force d'équitation dont peu de Françaises seraient capables, arrêta net son poney dont les jarrets d'acier ployèrent du coup. Puis, elle jeta la bride à un

des domestiques, sauta lestement à terre, et relevant d'une main la longue jupe de sa robe de drap, tandis que de l'autre elle lissait ses beaux cheveux noirs un peu dérangés, elle s'avança vers les visiteurs.

— Bien, bien, miss Nelly, dit sir George quand elle donna un exemple de son adresse à manier sa monture ; par Dieu ! je ne ferais pas mieux moi-même... et votre petite Mab est dressée déjà comme si elle avait passé par les mains de Franconi, le grand écuyer français ; il est vrai que son éducation est mon ouvrage... Mais qui a bouclé cette martingale? ajouta-t-il d'un air de connaisseur en examinant le harnachement de Mab qui piaffait ; je parie que c'est Tom Stoffer... le butor n'en fait jamais d'autre ! Mab pouvait se blesser et par suite vous rompre le cou. Miss Avondale, je vous avais dit de ne jamais souffrir que Tom portât la main sur le cheval que vous devez monter !

— Si vous aviez été là, sir George, dit miss Nelly d'un ton un peu impertinent, la besogne eût sans doute été mieux faite, car vous en remontreriez au plus habile palefrenier des trois royaumes ; mais je n'avais que Stoffer sous la main, et il a bien fallu me contenter de ses services : cette histoire de Donnagh a tourné la tête

à tout le monde ; j'ai voulu me rappeler au souvenir de ceux qui m'oubliaient, et me voici. Bonjour, mon père ; M. O'Byrne, ma chère Julia, bonjour.

Tout en parlant, la pétulante créature avait embrassé le comte, tendu la main à Angus et sauté au cou de miss O'Byrne, qui lui rendait avec transport ses caresses.

La fille de lord Avondale paraissait âgée de vingt ans environ. Elle avait cette finesse de carnation, cette pureté de coloris qui distingue les Anglaises ; mais son œil brun, ses cheveux noirs de jais collés sur ses tempes, ses sourcils qui formaient deux arcs hardis, empêchaient qu'on la confondît avec ces *misses* fades et sans expression dont le type remplit les gravures de mode. Sa taille, sans être élevée, était bien prise, nerveuse, souple dans ses ondulations ; ses mouvements avaient une vivacité, une soudaineté qui n'excluaient pourtant ni la dignité ni la grâce. Une vive intelligence rayonnait sur son front blanc et poli comme du marbre, une âme ardente animait ses traits si beaux et si délicats.

— Eh bien ! petite folle, demanda son père avec une légère nuance de mécontentement, que me veux-tu ? Je suis occupé en ce moment, et je ne saurais écouter les babillages de jeune fille.

— Oh! vous savez bien ce que je veux, mon père, répliqua Nelly du ton cajoleur d'une enfant gâtée ; on m'a conté là-bas l'aventure de ce pauvre Donnagh. C'est un grand malheur. Mais quand j'ai appris que vous vous rendiez à Neath avec M. Smithson, le constable, que vous aviez fait prendre des armes à Dick et à Gibbie, j'ai eu peur et j'ai voulu vous supplier. Mais, bah! j'arrive trop tard, sans doute; je trouve M. O'Byrne et ma chère Julia près de vous; ils m'ont prévenue, je le gage, et la tâche est déjà plus qu'à moitié faite.

— Elle n'est pas même commencée, miss Avondale, répliqua le prêtre en soupirant; nous avons échoué contre l'inflexible justice de milord.

— C'est bien vrai, pardieu! dit George qui s'était enfin décidé à quitter le poney et à interrompre l'examen de son harnachement; je vous jure, miss Nelly, que nous avons tous eu notre coup de patte ou de dent de la part de mon cher parent, pour avoir voulu glisser un mot en faveur de ces damnés coquins... Oui, Sa Seigneurie a frappé à droite et à gauche, et votre charmante amie, miss O'Byrne elle-même, n'a pas été épargnée.

— Quoi! ma belle reine de Glendalough, ma

divine Daoine-Maithe de Wiclow a été offensée ? s'écria la jeune fille en courant à miss O'Byrne dont elle serra les mains dans les siennes. Pardonnez-lui, ma bonne, ajouta-t-elle à voix basse en se penchant pour l'embrasser.

Puis, se redressant :

— Mon père, dit-elle d'un petit ton délibéré, vous vous êtes rendu coupable d'un crime de lèse-majesté envers la souveraine des brouillards, des lacs et des tourbières ; le *spectre blanc* qui protége sa famille pourrait bien une de ces nuits vous apparaître avec son diadème de nuages et son épée taillée dans un glaçon du nord pour vous demander compte de ce méfait... Le bon vieux Sullivan, qui demeure là-bas dans les ruines de Lady's-Church, vous conterait des histoires à perte de vue là-dessus. Tenez, mon père, afin d'être amnistié vous-même, vous seriez sage d'accorder amnistie pleine et entière à ces enfants du Gaël qu'on appelle de nos jours les paddies de Neath.

— Quoi ! ma fille, oses-tu intercéder pour ces ignobles ivrognes?

— Ivrognes !... Et quand ils le seraient, dit miss Nelly d'un ton tragique, ne faut-il pas qu'ils suivent les traditions de leurs pères? Était-ce donc de l'eau que buvaient Ossian et

ses mille guerriers dans leurs festins où chantaicnt les bardes? Était-ce donc de l'eau que contenait la grande coupe d'or que Brian-Born, le vaillant roi de Munster, faisait circuler à la ronde dans les salles de marbre du palais de Kincora? Non, non, SASSENACH orgueilleux, c'était du vin *écumeux,* et à défaut de vin, c'était du wiskey, du délicieux wiskey. (Une affreuse liqueur, pouah!) Et comment voudriez-vous que les *fils de la prière* fussent dégénérés au point de renier la boisson favorite de leurs ancêtres?

— Allons, miss Avondale, c'est assez de folies! interrompit le vieillard avec humeur; en vérité la tête vous a tourné avec ces légendes barbares que vous vous faites conter par le premier venu. Vous oubliez que vous êtes une bonne et loyale Anglaise, et vous vous intéressez trop vivement aux rebelles, *desaffected* qui prétendent descendre des anciens maîtres du pays.

— Et pouvez-vous lui en vouloir, milord, dit M. O'Byrne avec mélancolie, de sa pitié pour une malheureuse race tombée de si haut? Laissez-nous du moins le passé, puisque vous avez le présent.

Lord Avondale fronça le sourcil, et une nou-

velle discussion allait s'engager peut-être sur le sujet dangereux des inimitiés nationales, quand miss Nelly se hâta d'intervenir.

— Pardon, pardon, mon père, dit-elle, excusez ces frivoles plaisanteries... Vous savez bien que mon amour pour les vieilles poésies de notre Irlande ne m'empêche pas d'être une fille pleine de tendresse pour vous... Aussi, permettez-moi de vous faire observer que nous vous tenons là bien longtemps sur vos jambes goutteuses... Tenez, si vous vouliez m'en croire, vous laisseriez cette besogne là-bas à votre bailli, M. Jameson, et à M. Bruce, qui s'en acquitteraient à merveille; nous rentrerions à Stone-House ; je vous accommoderais dans votre grand fauteuil, et je vous lirais le *Times* et l'*Herald*, sans me plaindre, jusqu'à ce que vous me dissiez : Assez, ou que vous fussiez complétement endormi... Hein ! mon bon père, est ce que cela ne vaudrait pas mieux que d'aller à Neath interroger des femmes qui pleurent, des enfants qui crient, des hommes qui menacent? Allons, c'est convenu ; nous allons rentrer, et pendant le reste du jour je ferai tout ce que vous voudrez ; je vous chargerai moi-même votre pipe d'écume, et je vous préparerai des rôties au xérès, comme on ne vous en a jamais

servi à la suite des dîners ministériels. Vous verrez, vous verrez !

La charmante créature avait tant de câlinerie et de grâce qu'elle semblait irrésistible. Le vieux lord sourit avec complaisance :

— Voyez-vous la petite sirène! dit-il; ne pouvant me séduire, elle veut m'endormir... Malheureusement, ajouta-t-il d'un ton différent, je suis obligé pour cette fois de résister à tes instances, ma chère enfant. Mes jambes ne sont pas aussi faibles que tu le crois, et il n'est pas mal que ces vauriens là-bas me voient un peu debout... Je veux assister en personne à cette enquête ; mais ce ne sera pas long et la calèche doit m'attendre à la grande grille... Je te promets cependant que si les faits ont été exagérés, si Donnagh va toujours de mieux en mieux...

— Vous serez indulgent, mon père, n'est-ce pas? Vous pardonnerez aux moins coupables...

— Peut-être.

— Ah! que vous êtes bon !... Eh bien, puisqu'il le faut, partez vite et n'oubliez pas votre promesse. Ah çà ! je ne puis rester seule ici à débiter des vers et des chansons aux arbres du parc ; Sa Majesté la reine de Glendalough n'aura-t-elle pas pitié de ma solitude?

— Je suis à vos ordres, miss Avondale, répliqua timidement Julia, et si mon frère y consent...

— Le saint jour du dimanche doit être employé plutôt en exercices religieux qu'en conversations profanes, dit Angus d'un ton austère.

— Eh bien, miss O'Byrne me contera la légende de saint Kevin et de la belle Cathleen, répliqua Nelly gaiement; comme ça, notre conversation sera suffisamment édifiante.

— Fort bien, dit lord Avondale un peu sèchement; mais ces dames seront obligées de se passer de la compagnie de mon parent. J'ai besoin de sir George et je le garde.

— Eh! mon père, personne ne vous l'a demandé.

— Ah! miss Nelly, dit sir George de son ton languissant, mais avec une satisfaction visible, j'ai le mauvais lot et encore vous me raillez; mais si vous vouliez courir le parc avec miss O'Byrne, que ferez-vous de cette pauvre Mab? Elle va s'ennuyer, attachée à une branche.

— Sir George s'inquiète beaucoup plus de ce que deviendra Mab que de ce que nous deviendrons nous-mêmes. Qu'il se rassure! ce serait trop de deux reines avec moi, je vais me débarrasser d'une.

Elle s'approcha du poney, lui attacha la bride sur le cou, et, faisant siffler sa cravache, elle lui dit :

— A l'écurie, Mab !

Aussitôt, le joli animal partit au galop et disparut dans la direction des habitations.

Alors Nelly passa son bras sous celui de Julia, tandis que de l'autre main elle soutenait toujours sa jupe traînante d'amazone. Elle salua les hommes d'un geste rapide et s'élança dans une allée transversale, entraînant sa douce compagne qui n'osa pas retourner la tête.

Cinq minutes après, la place où avait eu lieu cette conversation était déserte et le calme le plus complet régnait à l'entour. Alors on eût vu un homme sortir des halliers épais dans lesquels il s'était tenu blotti, s'avancer à pas lents d'un air profondément rêveur.

C'était ce personnage enveloppé d'un manteau qui s'était montré déjà dans les ruines de Saint-Patrick. Comme il ne s'observait plus et comme il agissait en toute liberté, on pouvait reconnaître maintenant un homme de trente-deux ans environ, dont les vigoureuses proportions n'excluaient ni l'élégance ni la distinction. Ses traits bruns, bien caractérisés, étaient encore rehaussés par l'éclat de deux yeux noirs

où brillait le feu de l'enthousiasme. Son front trahissait par ses rides précoces des habitudes de réflexion ou de cruels soucis; la fière indépendance de ses mouvements annonçait l'homme d'action et d'énergie. Il portait par dessous son manteau un costume simple et de coupe sévère qui avait quelque chose de l'uniforme militaire; un chapeau à larges bords ombrageait son visage et en faisait ressortir encore l'expression noble et hardie.

Tout à coup il s'arrêta. A la place où se trouvaient un moment auparavant les familles O'Byrne et Avondale, il venait d'apercevoir dans l'herbe humide un papier plié en forme de lettre. Après une seconde d'hésitation, il le ramassa.

Cette lettre n'avait ni cachet ni adresse; elle semblait avoir été froissée longtemps dans une main moite et convulsivement serrée. Sans doute elle avait été perdue par l'une des personnes qui venaient de s'éloigner. L'inconnu l'ouvrit; elle n'était pas signée. Force fut donc de la lire pour savoir à qui elle appartenait.

C'était un simple billet ainsi conçu :

« Depuis trois jours je cherche vainement à « vous voir en particulier. Vous m'évitez ou

« vous paraissez ne pas me comprendre quand
« je vous adresse la parole devant des étran-
« gers... Ayez pitié de moi! Il faut que je vous
« parle aujourd'hui, ce soir même. Je ne puis
« plus supporter le fardeau de désespoir et de
« honte qui pèse sur moi. »

La date manquait comme la signature.

Le mystérieux rôdeur relut plusieurs fois ce billet avec une agitation extrême; sa main tremblait; une légère pâleur se montrait sous le hâle épais qui couvrait son visage.

— Qui a écrit ceci? murmura-t-il d'une voix sombre; une des jeunes filles qui étaient là tout à l'heure, sans nul doute... Mais laquelle? Ces caractères informes, tracés avec rapidité dans un moment de fièvre, sont méconnaissables. Si c'était... Non, non, c'est impossible! Une sainte et chaste fille d'O'Byrne serait morte avant d'adresser un pareil billet à un séducteur... Mais alors c'est l'autre, l'Anglaise, la fille du lord? Mille démons d'enfer! si cela était...!

Et il se frappait le front en marchant d'un pas précipité sans savoir où il allait.

Enfin cependant, par un violent effort sur lui-même, il parvint à se calmer.

— Je voulais voir, reprit-il avec un sourire

amer, je vois... Je voulais, après tant d'années d'absence, sonder les blessures de mon malheureux pays ; je suis forcé d'abord de sonder celles de mon propre cœur et du cœur de mes proches. Courage pourtant ! je mènerai de front ma vengeance et la vengeance de l'Irlande !

Et il s'enfonça rapidement sous les vastes et frais ombrages de Stone-House.

IV

Les confidences.

En aucun pays du monde on ne trouverait des parcs égaux pour l'immensité et le luxe des décorations à ceux des riches landlords anglais en Irlande. Des montagnes et des vallées, des coteaux et des plaines sont souvent englobés dans ces vastes enceintes de murailles réservées aux plaisirs du maître. La nature s'y fait coquette, riante, variée, fleurie, tandis qu'à l'entour elle reste uniformément triste et sauvage. Aux pauvres paddies les rochers stériles et nus,

10.

les tourbières stagnantes dont les émanations donnent la fièvre, la verdure sombre des champs de pommes de terre. Aux heureux possesseurs de ces beaux domaines, les sites pittoresques, les arbres toujours couverts de verdure et de fleurs, le gazon fin et choisi expurgé d'orties et de ronces. Le sol lui-même semble vouloir flatter l'orgueil des opulents possesseurs de l'Irlande.

Le parc de Stone-House eût pu être cité comme un modèle du genre. Agrandi successivement par les ancêtres de lord Avondale et par lord Avondale lui-même, il renfermait plus de quinze cents arpents de terrain. Suivant la mode anglaise, il était disposé de manière à former des perspectives attrayantes et à imiter avec art les plus délicieuses dispositions de la nature. Ce n'étaient partout que lacs, ruisseaux, îlots, rochers naturels ou factices, labyrinthes inextricables, avec l'accompagnement obligé de ruines, de fermes, de grottes, de ponts rustiques et de kiosques à la chinoise. Mais ces décors qui, dans les parcs ordinaires, produisent un effet ridicule par suite de leurs proportions exiguës et de leur accumulation sur un étroit espace, ne choquaient nullement à Stone-House. Le lac était un véritable lac, aux eaux bleues et limpides,

qu'alimentait un abondant ruisseau descendu des hauteurs; les plantations avaient l'ampleur d'une forêt, les horizons étaient vastes et majestueux. Au milieu du désordre apparent de ces merveilles régnait une sorte de symétrie grandiose; plusieurs belles et larges avenues, bordées chacune d'arbres différents, se dirigeaient de la circonférence au centre où se trouvait la magnifique habitation en forme de villa italienne dont on apercevait de Neath les girouettes dorées et les toits en terrasse. Cette habitation, vers laquelle tout rayonnait respectueusement, se faisait reconnaître tout d'abord à son air de domination pour la demeure sacrosainte du landlord,

... Baron des bois, des rochers et des plaines.

L'étranger qui s'était introduit dans le parc d'une façon si singulière prit distraitement un des nombreux sentiers qui se croisaient en tous sens dans l'intervalle des avenues principales. Après quelques minutes de marche, il eût été fort embarrassé de revenir au point de départ, perdu qu'il était dans cet épais bocage. Mais il ne paraissait pas y songer, et il marchait toujours, au risque de rencontrer quelqu'un des domestiques employés à l'entretien de ce do-

maine princier. Parfois, en traversant des clairières, il voyait bondir devant lui des hordes entières de daims, de cerfs et de chevreuils, qui paissaient en famille l'herbe tendre et parfumée. Au-dessus de sa tête, mille petits oiseaux des bois, le rouge-gorge, la fauvette, le troglodyte et le rossignol célébraient par des chants joyeux leurs amours et le printemps; mais ces bruits divers qui indiquaient une profonde solitude autour du promeneur redoublaient encore sa mélancolie.

Bientôt il sortit du fourré, et, s'arrêtant sur le côté d'une allée de sycomores, il parut chercher avidement des yeux quelque objet qu'il n'apercevait pas.

— Comme tout ici est changé depuis dix ans! murmura-t-il. Autrefois ce terrain que je viens de parcourir ne faisait pas partie du parc; il était saint pour les véritables amis de la vieille Irlande, car là se trouvaient les ruines de l'ancien Stone-House, le dernier manoir que posséda la famille de Brondubh dans ce pays où elle a régné. Mais sans doute ce lord, ce descendant des traîtres et des assassins, aura trouvé que ces estes précieux d'un autre âge faisaient tache au milieu de ses riants jardins, et il les aura effacés comme d'importuns souvenirs.

Tout à coup il tressaillit ; en se retournant, il venait d'apercevoir enfin ces ruines dont il déplorait la perte. Elles consistaient en une tour basse et ronde, dont la partie supérieure s'était écroulée, et en quelques pans de murs ébréchés tapissés de lierre. Elles s'élevaient sur un petit mamelon hérissé de plantes sauvages et formaient perspective précisément au bout de l'allée où venait de s'engager l'inconnu ; son agitation seule l'avait empêché de les remarquer plus tôt.

— Je me trompais ! reprit-il avec un rire ironique et silencieux ; cet Anglais économe a voulu utiliser, pour l'ornement de son parc, ce dernier abri d'une race royale. Oh ! dérision de la Providence ! Je te dis, Anglais, ajouta-t-il avec un accent de rage en tendant son poing convulsivement fermé vers la somptueuse habitation du landlord, qu'il eût mieux valu balayer ces pierres consacrées par le sang des martyrs que de les profaner ainsi !

Néanmoins, il se dirigea d'un pas rapide vers les ruines, et à mesure qu'il avançait, son exaspération semblait faire place à un sentiment tendre et religieux. Il prit un sentier soigneusement entretenu qui, serpentant au milieu des pierres moussues, conduisait à la tour. Parvenu

au sommet du mamelon, il s'avançait plein de sécurité quand un bruit de voix qui partait de l'intérieur même de la tour le força de s'arrêter de nouveau. Il se jeta dans un buisson pareil à celui où il avait déjà trouvé asile en semblable circonstance, et silencieux, immobile, il chercha à reconnaître quelle espèce de personnes pouvait fréquenter ce lieu solitaire.

Dans la muraille délabrée, rongée de salpêtre, mais solide encore de la tour, on avait récemment pratiqué une porte cintrée et une fenêtre garnie de vitraux coloriés, sans trop s'inquiéter si ces accessoires parasites s'accordaient bien avec le style primitif du monument. Par cette porte entr'ouverte, on apercevait une sorte de salon circulaire décoré dans le style moyen âge, avec de grands fauteuils sculptés, une table aux pieds tors et des tentures en tapisserie. C'était un cabinet de repos où les habitants de Stone-House devaient venir parfois se délasser pendant la chaleur du jour et prendre le thé, comme on en jugeait à la théière et à une foule de petits ustensiles modernes qui juraient au milieu de ces meubles gothiques. L'inconnu eût pu peut-être s'indigner de la destination nouvelle donnée à cette ancienne demeure des O'Byrne ; mais les personnes qui occupaient en ce moment le ca-

binet attirèrent exclusivement son attention.

Ces personnes étaient miss Avondale et Julia, qui, en quittant le comte, s'étaient réfugiées dans ce réduit écarté pour s'y livrer en liberté à leur babillage de jeunes filles. Du poste où il était, l'étranger apercevait miss Nelly nonchalamment assise dans un fauteuil et jouant avec sa cravache. En face d'elle, Julia debout, l'œil inquiet, semblait avoir été mise en émoi par quelque bruit extérieur.

— Quoi donc! la reine de Glendalough seraitelle une peureuse? demanda miss Avondale d'un ton moqueur; vous voilà tout effarée parce que le vent a agité des feuilles sèches derrière la porte! Que craignez-vous donc, noble fille de Gaël? Le *Bon messager* de vos légendes se serait-il montré dans ces ruines qu'il a fréquentées jadis? ou bien auriez-vous entendu le son lointain d'une harpe éolienne exposée au vent du nord par le barde fidèle de votre famille?

— Ne plaisantez pas, miss Avondale, répliqua Julia avec un léger frémissement; ce lieu a, dit-on, été bien funeste à ma race, et des plaisanteries au milieu de ces ruines me feraient presque l'effet de profanations. J'avais cru entendre un pas derrière la porte et je voulais m'assurer...

— Bah! qui pourrait venir nous relancer ici?

— Que sais-je? mon frère, sir George peut-être!

— Sir George! reprit miss Avondale gaiement, nous n'avons pas à craindre sa visite. Si vous étiez seule ou en compagnie de toute autre personne que moi, peut-être auriez-vous chance de voir sa gracieuse face, car, depuis quelque temps, vous paraissez, ma chère enfant, obtenir les préférences flatteuses de mon spirituel parent. Oui, il serait de force à sacrifier le plaisir de tourmenter les pauvres paddies de Neath pour venir vous conter l'histoire intéressante de sa dernière chasse aux bécassines dans les *bogs*, ou même, s'il était dans son quart d'heure de sentiment, la mort dramatique de sa jument favorite Rowena, la seule mort qui, de son propre aveu, lui ait jamais arraché des larmes. Mais, rassurez-vous, ma belle, il sait que nous sommes ensemble. N'avez-vous pas remarqué, Julia, que sir George se plaît particulièrement où je ne suis pas?

— Et cela vous fâche, ma chère Nelly? demanda miss O'Byrne d'un air d'intérêt en se rapprochant de la belle amazone.

— Comment, si cela me fâche! dit celle-ci en avançant avec coquetterie un bas de jambe dont

le pantalon blanc bien tiré laissait deviner les élégants contours; vraiment j'en dessèche d'ennui. Ne voyez-vous pas, continua-t-elle en souriant devant une glace de Venise qui reflétait son charmant visage, comme le chagrin me mine et m'enlaidit? Sir George est un si parfait gentleman! un mélange si poétique de maquignon et de vétérinaire!... Mais je ne devrais pas dire cela, ajouta aussitôt la fantasque jeune fille avec une teinte de mélancolie; sir George est mon fiancé après tout, et il sera peut-être un jour mon seigneur et maître!

— Votre fiancé? répliqua miss O'Byrne troublée.

Nelly lui lança un regard profond qui la fit pâlir.

— Quoi! l'ignoriez-vous, ma chère? Il n'est bruit cependant que de ce projet d'union, le projet favori de mon père. Il y a là-dessous des exigences de famille, des intérêts d'avenir; que sais-je! J'évite de penser à ces choses qui me donnent la migraine et me rendent maussade.

— Cependant, miss Avondale, vous n'aimez pas sir George, et vous m'avez donné à entendre que lui-même...

— Une justice à lui rendre, c'est que je suis

peut-être la seule femme au monde qu'il déteste réellement. Il ne peut me pardonner les sarcasmes dont je l'accable sans cesse et qui découlent de mes lèvres aussi naturellement que l'eau découle de la source. Mais on dit que ce n'est pas une raison pour ne pas s'épouser, que dans certaines conditions il faut savoir se soumettre aux convenances, que les intérêts de famille doivent passer avant les caprices des individus, et une foule d'autres belles choses. Je voudrais que vous eussiez entendu le discours que m'a débité à ce sujet, sur l'invitation de mon père, le révérend et précieux M. Bruce, notre ministre à nous, Julia, ce saint personnage qui parle du nez et s'arrête à chaque mot pour engouffrer dans sa grande bouche sans dents des boites entières de pastilles contre la toux. Le sermon a duré trois heures; il durerait peut-être encore si miss Sarah, l'une des sept filles de Sa Révérence, ne fût venue la chercher jusque dans mon parloir pour lui annoncer que le collecteur des dîmes l'attendait à la mense. Le bonhomme est parti aussitôt en oubliant deux points de sa harangue, et quoique miss Sarah soit maigre, sèche et noire, je la trouvai si ravissante en ce moment, que je ne pus m'empêcher de l'embrasser sur les deux joues.

Julia semblait de plus en plus agitée et tremblante ; la sueur perlait sur son front.

— Mais enfin, miss Nelly, vous ne me dites pas... Auriez-vous donc une répugnance absolue, invincible à obéir aux ordres de milord?

— Eh! mais, comme vous me pressez, ma chère! reprit Nelly avec un peu d'aigreur ; vous voulez que je vous dise ce que j'ignore moi-même. Ai-je jamais sérieusement pensé à cela? Quand je songe à ce qui pourrait arriver plus tard, je saute sur Mab et je fais ventre à terre le tour du parc. Cependant, ajouta-t-elle en jetant à sa compagne un regard empreint de malice féminine, je ne conseillerais encore à aucune femme, sur la foi de mes hésitations, de chercher à tourner la pauvre tête de sir George, ce qui ne serait pas difficile. On aurait beau diriger sur lui le feu de ses œillades, briser tous ses lacets à force de se serrer dans son corset, lui adresser ses sourires les plus victorieux, œillades, lacets, sourires pourraient être dépensés en pure perte, et on n'en serait pas plus tôt milady Clinton-Avondale, je vous assure.

L'allusion était trop claire pour que la simple et douce Julia elle-même pût s'y méprendre.

— Miss Avondale! dit-elle d'un ton de fierté blessée.

Mais aussitôt les sanglots lui coupèrent la parole ; les larmes jaillirent de ses yeux et elle se couvrit le visage de ses deux mains.

L'effet de cette grande douleur fut rapide sur la jeune Anglaise. Quittant sa pose nonchalante, elle s'élança vers son amie et l'embrassa avec chaleur, prête à pleurer elle-même.

— Pardonnez-moi, Julia! s'écria-t-elle ; je suis une folle ; j'ai été trop loin. Maudite langue qui travestit toujours ma pensée ! Je ne comptais pas vous offenser, vous, ma meilleure, ma seule amie. Eh bien ! quoi ? vous avez voulu essayer la puissance de votre beauté sur ce pauvre sir George ; c'était une innocente coquetterie, comme nous en avons parfois des accès, nous autres femmes. Moi-même n'ai-je pas tenté plus d'une fois de faire repentir mon parent de son éloignement pour moi, sans songer que son amour me causerait d'insupportables ennuis? S'il faut l'avouer, Julia, j'ai voulu vous mettre en garde contre le danger d'un pareil jeu, car je ne vous crois pas capable de vous prendre sérieusement de passion pour un... oui, tranchons le mot... pour un fat et un sot tel que sir George. Mais mon père a cru apercevoir quelques signes d'intelligence entre vous et lui, et mon

père est intraitable sur tout ce qui pourrait contrarier ses plans. Vous êtes trop jolie pour ne pas exciter ses défiances... A la moindre imprudence, il nous empêcherait de nous voir, il nous séparerait, et c'en serait fait de cette bonne et douce amitié qui nous est si précieuse à l'une et à l'autre... Voilà ce que je voulais vous faire entendre; mais j'ai été maladroite et injuste; mes malheureuses habitudes de raillerie m'ont emportée... Allons! vous me pardonnez, n'est-ce pas, Julia? Dites-moi bien vite que vous me pardonnez.

— De toute mon âme, Nelly, répliqua miss O'Byrne en cherchant à contenir ses sanglots; néanmoins, je ne saurais accepter le reproche...

— Assez, interrompit miss Avondale en posant ses jolis doigts sur la bouche de son amie; par grâce, ne prononcez pas un mot de plus sur ce vilain sujet. Qu'avons-nous besoin d'explications! nous nous entendons de reste... Prenons un motif de conversation plus agréable que sir George Clinton et les projets de mon père... Pauvre petite, continua-t-elle en entourant de son bras la taille de miss O'Byrne et en lissant de l'autre main les bandeaux châtain doré de la jeune Irlandaise, comme la voilà éplorée et

palpitante ! Venez vous asseoir là, près de moi ; venez... mais pas un mot, c'est convenu.

Les deux jeunes filles s'assirent en face l'une de l'autre. Nelly tenait les mains de Julia dans les siennes et cherchait à l'agacer par ses sourires ; miss O'Byrne, tout en répondant à ces caresses, montrait encore un reste de confusion. Elles se turent un moment, se regardant parfois à la dérobée, se souriant, se serrant la main.

— Sa Majesté la reine de Glendalough, reprit enfin Nelly d'un ton enjoué, en rectifiant quelque chose à la toilette de Julia, ferait-elle si peu de cas des dons de son humble sujette, qu'elle n'ait pas daigné s'en parer un jour de dimanche ? Ou bien aurait-elle jeté ce modeste bijou dans le lac sans fond de Killarney, espérant qu'un beau prince irait le lui repêcher avec l'aide des enchanteurs et des fées ? Ou bien...

— Vous voulez parler, Nelly, répliqua miss O'Byrne avec hésitation, de la broche de perles que vous m'aviez donnée à Noël dernier... Je l'avais ce matin, mais... je ne l'ai plus.

— L'auriez-vous perdue, Julia ? On dit que ça porte malheur à l'amitié de perdre le présent d'une amie.

Julia raconta en rougissant l'emploi qui avait

été fait du présent de miss Avondale. Celle-ci resta un moment pensive.

— C'est une leçon que vous nous donnez, à nous autres riches, dit-elle, et cependant, Julia, je ne saurais vous blâmer de vous être servie pour une bonne œuvre de ce présent inutile. La charité est, chez vous autres catholiques, quelque chose de plus qu'une vaine démonstration de l'orgueil... Je verrai cette mistress O'Flanagan, et je veillerai à ce que ce bijou ne passe pas dans les mains des brocanteurs juifs qui viendront, dans deux jours, à la foire de Neath. Julia, Julia, ajouta-t-elle d'un air pensif, décidément vous valez mieux que nous, et malgré ma légèreté apparente, il est des moments où mon cœur m'entraîne plutôt vers les opprimés, qui me haïssent peut-être, que vers les oppresseurs !

— Les opprimés ! les oppresseurs ! que voulez-vous dire, miss Avondale? A qui donc peuvent s'appliquer de pareilles dénominations ?

— Oh ! vous me comprenez bien au contraire ! Est-ce que j'ignore comment, vous autres, anciens maîtres du sol, vous nous traitez en secret, nous possesseurs actuels des terres, de la richesse, de l'influence ? Ne sais-je pas le gaëlique comme vous? Ne fredonné-je pas aussi les *laments* où

l'on déplore sur tous les tons la chute des enfants de Gaël et le triomphe des *sassenachs?* N'ai-je pas frissonné et pleuré au récit des sombres légendes qui ont cours dans nos comtés du sud?... Tenez, Julia, mon père avait raison aujourd'hui de me reprocher mon goût pour ces vieilles chansons et ces vieilles histoires; elles ont déteint sur mon humeur d'une manière fâcheuse. J'en viens à donner trop de pitié aux vaincus, trop de haine aux vainqueurs. Croiriez-vous même (en vérité je n'oserais faire un pareil aveu qu'à vous, Julia!), croiriez-vous que depuis que je connais l'histoire de John Multon, le chef de notre race, et celle d'Arthus le Boiteux dont mon père conserve si soigneusement le corselet de buffle encore taché de sang, je doute de notre droit sur ces magnifiques domaines? Oui, ma chère, les héros de ma race m'inspirent une sorte d'effroi, et je me sens au contraire pénétrée d'admiration pour ceux de la vôtre, pour le beau et vaillant Mac-Feag-Hugh, pour Brian Main-Ouverte, pour vous tous, descendants de l'illustre maison d'O'Byrne, vous si fiers, si dignes encore dans votre condition modeste. Il n'est pas jusqu'à ces pauvres paddies déguenillés pour lesquels j'éprouve parfois une vive sympathie à voir leur indépendance dans

la pauvreté, leur attachement à la religion de leurs pères, leur esprit profondément national : dans leur misère même il y a quelque chose de noble qui rappelle une haute origine!

Miss O'Byrne avait écouté avec un étonnement bien naturel cette étrange confession de la jeune patricienne ; mais à ces derniers mots elle joignit les mains avec chaleur et s'écria :

— Oh! conservez, ma bonne Nelly, ces bienveillantes dispositions pour les malheureux tenanciers de votre père! Peut-être en effet des injustices ont-elles été commises à une époque éloignée de nous ; mais comment contester aujourd'hui des droits consacrés par une longue suite de générations? Quant à ces infortunés, dont la misère est devenue un objet de pitié pour l'univers entier, conservez ces sentiments généreux à leur égard. Un jour peut-être vous serez leur maîtresse souveraine ; n'oubliez pas alors...

— Que dites-vous, Julia? Vous savez bien que je ne serai jamais maîtresse à Stone-House, à moins... Mais ne revenons pas sur un sujet pénible. Mon crédit est, hélas! bien mince pour soulager tant de maux! J'y essayerai néanmoins, je vous le promets. Je ne sais quoi me pousse à aimer ces pauvres gens... depuis trois mois

surtout... Cela tient à une circonstance que je veux vous conter.

— Je vous écoute, ma bonne Nelly, dit miss O'Byrne en se rapprochant d'elle avec empressement.

Miss Avondale réfléchit quelques minutes, le coude appuyé sur son genou et le visage appuyé sur sa main, dans une attitude pleine de grâce.

— Je ne sais, en vérité, si je dois dire cela même à ma meilleure amie, reprit-elle en rougissant légèrement. Qu'allez-vous penser de moi, Julia? Mais bah! vous êtes indulgente autant que belle... Je vous avouerai donc qu'autrefois, comme vous le savez, j'étais bien passionnée pour les poésies, les mœurs, les traditions de la vieille Irlande; mais cette passion était dans la tête plutôt que dans le cœur. Depuis peu de temps seulement, ce goût vague est devenu de l'intérêt, de l'admiration, de l'enthousiasme, et c'est un homme qui est cause de ce changement.

— Un homme, Nelly? dit Julia en rougissant elle-même sans savoir pourquoi. Et quel est cet homme qui a pu donner une si bonne amie à la cause de notre Irlande?

— Voilà où vous allez vous moquer de moi,

sans doute, ma chère Julia. Cet homme, je ne le connais pas ; je ne l'ai vu qu'un instant ; je ne le reverrai peut-être jamais, et cependant son souvenir ne s'effacera plus de ma mémoire.

Et comme miss O'Byrne semblait l'interroger des yeux :

— Vous savez, reprit-elle, qu'à l'issue de la dernière session de la chambre des lords, mon père voulut assister aux courses d'Ascot, et je revins seule en Irlande avec mistress Jones, ma gouvernante, et M. Clarence, premier valet de chambre de milord. En traversant le canal Saint-George sur le steam-packet, qui va de Holy-Head à Dublin, nous fûmes assaillis d'un fort coup de vent, ce qui n'est pas rare dans cette mer. Notre lourd navire était secoué comme une plume, et, malgré ses puissantes machines, parvenait avec peine à se frayer une route au milieu des lames. Les passagers s'étaient réfugiés dans la salle commune ou dans leurs cabines, atteints pour la plupart du mal de mer. Suffoquée par l'odeur fétide qui régnait dans mon *berth* et voulant jouir du magnifique spectacle d'une tempête, je montai sur le pont. Vainement quelques rudes marins et le capitaine lui-même m'engagèrent-ils à rentrer ; le roulis

était effrayant; à chaque instant des montagnes d'eau venaient tomber dans le bâtiment par dessus le bordage. Mais vous savez comme je suis opiniâtre quand il s'agit de ma curiosité; cette scène magnifique m'avait émue jusqu'aux larmes. Enveloppée dans mon manteau, je me cramponnai à une manœuvre, et, m'abritant autant que possible contre les atteintes des vagues, je contemplai en liberté ce tableau sublime.

« Un seul passager se trouvait avec moi sur le pont; c'était un homme jeune encore, ayant l'apparence d'un militaire qui aurait servi longtemps dans nos colonies, car son visage portait la trace des ardents baisers du soleil tropical. Couvert de son peter-proof, les bras croisés sur sa poitrine, il se promenait d'un pas ferme sur le plancher glissant du navire. Ni les mugissements du vent et des flots, ni les grondements sourds de la machine qui luttait avec effort contre le mauvais temps, ni les lames qui par intervalles lançaient sur nous leurs jets d'écume et d'eau salée, ne pouvaient déranger cette promenade calme et régulière. Sans doute cet inconnu avait bien vu d'autres océans et d'autres tempêtes. De profondes méditations semblaient absorber son esprit; son front était comme

chargé de pensées et de soucis. De temps en temps il s'arrêtait à l'avant du navire; son regard plongeait dans la brume du soir pour y chercher cette terre d'Irlande, objet de notre voyage. Mais les monstrueuses aspérités de la mer, les épaisses vapeurs qu'exhalaient ces masses d'eau soulevées ne permettaient de rien distinguer encore, et il reprenait bientôt sa promenade.

« J'examinai longtemps à l'écart cet imposant personnage pour lequel j'éprouvais, sans bien savoir pourquoi, une sorte de respect. Je me disais que ce ne devaient pas être des pensées vulgaires qui se reflétaient sur ce mâle visage; ce n'étaient pas de misérables intérêts personnels qui occupaient cette grave intelligence. Sa méditation semblait avoir un objet d'importance suprême, comme les destinées d'un peuple et d'un empire. Cette pensée, qui restait calme en présence des convulsions de la nature, devait s'élever à une hauteur inconnue du commun des hommes. L'œil ardent de l'étranger avait des rayonnements subits et impétueux que je prenais pour des éclairs de génie. Enfin, Julia, dussiez-vous rire de moi, mon imagination avait bâti en peu d'instants sur ce voyageur extraordinaire les plus étranges suppositions; sans con-

naître ni son rang ni son nom, sans avoir même échangé avec lui une parole, je l'admirais déjà, et... pourquoi ne l'avouerai-je pas? je l'aimais... comme on peut aimer au bout d'un quart d'heure.

« L'inconnu, absorbé par ses réflexions, n'avait pas encore remarqué ma présence. Un mouvement que je fis pour saisir un agrès, au moment où le steampacket recevait une effroyable secousse, attira son attention. Il darda sur moi son œil pénétrant et parut étonné de voir là une femme jeune et délicate. Mais aussitôt il s'inclina, porta la main à son chapeau et reprit sa promenade.

« Il me sembla, néanmoins, que sa rêverie était moins profonde qu'auparavant; nous autres femmes, nous ne nous trompons guère, vous le savez, en pareille matière. Le bruit de ses pas sur le pont était moins égal et il jetait parfois de mon côté des regards distraits. Je crus que je le gênais, et je voulus m'éloigner, mais une force irrésistible me clouait à ma place.

« Par un sentiment machinal d'imitation, je regardais dans la direction que suivait le navire; l'inconnu s'approcha de moi et me salua avec une exquise politesse :

« — Voilà une belle et noble fille d'Irlande, me dit-il en gaëlique d'une voix dont il adoucissait le timbre sonore; ce ne peut être qu'une patriote irlandaise qui brave ainsi les vents, la pluie et la tempête pour voir un instant plus tôt poindre la verte Erin à travers le brouillard.

« Je répondis aussi en gaëlique, avec embarras et réserve, que j'étais en effet née en Irlande. Les quelques mots que je prononçai parurent le jeter dans le ravissement.

« — Merci, merci, me dit-il avec émotion, de m'avoir fait entendre, après tant d'années, cette belle langue si suave et si mélodieuse dans la bouche d'une femme... Mes oreilles l'avaient désapprise aux pays éloignés d'où je viens... Elle m'annonce déjà la patrie avec toute sa poésie, tous ses malheurs et tous ses souvenirs!

« La glace était rompue entre nous. Après m'en avoir demandé la permission, le voyageur s'assit près de moi, sur un paquet de cordages, et nous commençâmes à causer de l'Irlande. Je dis *nous,* quoique mon rôle devînt bientôt purement passif dans cette conversation. Je me bornais à de rares et timides observations; je laissais parler l'étranger, qui s'exprimait soit en gaëlique, soit en anglais, avec une élégance,

une facilité, un enthousiasme dont je ne saurais vous donner une idée. Bien qu'il eût quitté l'Europe depuis plusieurs années, il n'ignorait rien de ce qui se rattachait à son pays. Mœurs, lois, coutumes, histoire et littérature, splendeur et décadence, héroïsme et misère, il connaissait tout, il appréciait tout avec une élévation de vues, une finesse d'impressions qui me frappaient d'admiration. Comme il aimait l'Irlande! Comme son argumentation brillante, colorée, chaleureuse, différait des froids et plats systèmes, des égoïstes jugements que j'avais entendu exprimer tant de fois sur notre malheureuse patrie! Il me semblait que mes yeux se dessillaient, qu'avant ce moment je ne connaissais pas cette terre où je suis née, où j'ai passé ma vie. Je me reprochais l'indifférence que j'avais éprouvée jusque-là pour tant de douleurs résignées, tant de grandeurs cachées. Je ne pouvais retenir mes larmes quand le voyageur inconnu m'exposait les souffrances des races vaincues; je sentais la colère et la haine empourprer mon front quand il énumérait les crimes des races triomphantes.

« Pendant deux heures entières, je fus sous le charme de cette puissante parole. Ce voyageur me croyait d'origine milésienne comme

lui, et telle était sa haine, non exprimée toutefois, mais éclatant dans son geste, dans son regard, contre l'Angleterre, que je n'eus pas le courage d'avouer le sang anglais qui coulait dans mes veines. J'étais éblouie, fascinée; tout ce qu'il disait, il me semblait que je l'avais pensé déjà; je riais de son rire, je pleurais de ses larmes, je frémissais de sa colère. Je n'avais vu d'abord dans cet inconnu qu'un homme supérieur; maintenant, il m'apparaissait comme un être surnaturel, le génie de l'Irlande peut-être, se relevant dans sa force et sa beauté après un sommeil de plusieurs siècles!

« Aussi, depuis ce temps, ma chère Julia, la voix de l'étranger, cette voix si vibrante et si généreuse, résonne-t-elle nuit et jour à mes oreilles; elle plaide sans cesse auprès de moi la cause des malheureux qui m'entourent, et je déplore de n'être qu'une femme impuissante à guérir tant de maux! »

Miss Avondale se tut et devint rêveuse.

Pendant ce récit, l'inconnu, qui était aux écoutes, se penchait en avant, la poitrine oppressée, oubliant que le moindre mouvement pouvait le trahir. Plusieurs fois sa bouche s'ouvrit comme pour laisser échapper un cri, un appel, un nom; mais la volonté venait aussitôt

réprimer ces élans de l'âme et il restait muet dans la touffe d'arbres où il se cachait.

Julia, de son côté, avait entendu avec un vif intérêt les confidences de sa compagne.

— Je croyais, dit-elle après un intervalle de silence, qu'un seul homme au monde pouvait avoir cette éloquence, cette connaissance profonde et cet amour sans bornes de la pauvre Irlande !

— Qui donc, miss O'Byrne ? demanda Nelly en tressaillant, de qui voulez-vous parler ?

— De mon frère Richard, le chef de notre famille ; et vraiment, miss Avondale, j'ai cru le reconnaître plus d'une fois dans le beau portrait que vous venez de tracer de votre voyageur du steampacket... J'étais bien jeune quand mon frère aîné partit pour les Indes ; mais je me souviens toujours de la conversation qu'il eut avec feu mon père la veille du jour de son départ, dans notre petit parloir à Dublin... Il s'agissait encore de notre pauvre chère patrie, et Richard disait de si belles choses, que mon père lui-même pleurait, et il serra mon frère dans ses bras en s'écriant : « Va, Richard, mon fils, tu seras un digne rejeton de ta race ! »

— Mais, étourdie que vous êtes, votre frère n'est-il pas encore aux Indes ?

— En effet, miss Avondale, et il ne reviendra peut-être jamais, à moins...

— Achevez donc !

— A moins d'événements qui ne sont pas près d'arriver, répliqua Julia en étouffant un soupir.

Elle reprit après un nouveau silence :

— Miss Nelly, vous ne m'avez pas dit encore comment se termina votre conversation avec l'inconnu du paquebot?

— Eh bien, ma chère, répliqua miss Avondale en cherchant à reprendre sa gaieté ordinaire, mon roman finit assez sottement, comme finissent les romans d'une heure... Pendant notre conversation, le navire atteignit la jetée de King's-Town. Nous étions arrivés. Mon inconnu fut appelé pour veiller à ses bagages; mistress Jones m'appela d'un autre côté; nous nous saluâmes et... tout fut dit.

— Quoi? vous ne cherchâtes pas à savoir le nom et le rang de ce voyageur? Lui-même ne demanda pas qui vous étiez?

— Il ne me convenait pas de prendre des informations... Quant à lui, je suppose qu'à la suite de cette conversation, il apprit la vérité sur moi. Mais, sans doute, je ne gagnai rien dans son esprit à cette révélation ; quand nous

nous retrouvâmes sur la jetée, après le débarquement, il parut éviter mes regards et s'empressa de monter dans un *jaunting-car,* pendant que nous prenions le chemin de fer de King's-Town à Dublin... Je ne l'ai plus revu.

Miss O'Byrne hésita avant d'adresser à sa compagne cette question un peu délicate :

— Malgré tout cela, Nelly, cet inconnu a fait sur vous une impression profonde, et vous... vous l'aimez peut-être?

— Voyez-vous cette petite curieuse qui veut savoir mes secrets! dit miss Avondale avec un enjouement affecté et en donnant à son amie un léger coup sur les doigts. La reine de Glendalough, que je sache, n'a pas droit sur la conscience de ses sujettes... Tenez, Julia, si on vous le demande, vous répondrez que je n'en sais rien moi-même, et vous aurez dit vrai.

En même temps elle se leva résolûment et fit ses préparatifs de départ.

— Voilà bien du temps perdu à bavarder, reprit-elle ; mon père doit être revenu de Neath, et je suis impatiente de savoir ce qui se sera passé de ce côté. Eh bien! ma bonne Julia, m'accompagnez-vous jusqu'à Stone-House? Je vous offrirai une tasse de thé chez moi, et je vous renverrai à la mense dans la berline.

— Merci, chère miss Avondale, répliqua miss O'Byrne avec agitation ; j'accepterais volontiers votre invitation ; mais, s'il faut l'avouer, j'éprouve une grande inquiétude pour un objet que j'ai sans doute égaré, perdu... Il faut que je retourne bien vite par le sentier qui conduit à la petite porte, du côté du village.

Le personnage qui s'était introduit dans le parc comprit imparfaitement ces dernières paroles. Les deux jeunes filles étaient sorties du pavillon des ruines, et il n'eut que le temps de se blottir dans les hautes herbes. La robe de Julia effleura en passant son visage, il entendit encore un moment le murmure de leurs voix, puis elles disparurent dans les détours du sentier.

A peine s'étaient-elles éloignées, que l'inconnu bondit hors de sa cachette. Il respira bruyamment comme si l'air eût manqué jusque-là à ses poumons, puis il s'élança à la suite des deux jeunes filles, franchissant les décombres et les halliers.

Il ne tarda pas à les revoir ; elles s'éloignaient en causant amicalement, sans jeter un regard en arrière. Parvenues à un embranchement de route, elles échangèrent encore quelques mots, s'embrassèrent, et tandis que Nelly poursuivait

sa marche vers le cottage de Stone-House, Julia s'enfonça dans l'allée ombreuse qu'elle avait suivie déjà.

Après une minute d'hésitation, ce fut à Julia que s'attacha l'inconnu. Perçant à travers le fourré, il se trouva bientôt à quelques pas d'elle. Mais alors il prit les plus minutieuses précautions pour ne pas être aperçu. Il marchait sur le gazon, évitant de froisser les branchages du taillis; de temps en temps il se baissait et restait immobile; puis il continuait d'avancer sans perdre des yeux la jeune fille qui le précédait.

Julia ne paraissait pas le moins du monde soupçonner qu'elle fût l'objet d'un pareil espionnage. Elle allait à pas lents, les yeux fixés sur la terre, et elle ne songeait pas à s'assurer si elle était suivie. De terribles pensées commençaient à s'élever dans l'esprit de l'observateur; néanmoins il essayait de s'illusionner encore, et il se rattachait au doute comme à une espérance dernière.

Bientôt le doute même ne fut plus possible. Miss O'Byrne, parvenue à l'endroit où avait eu lieu la rencontre du lord et de sir George, cessa d'avancer. Penchée sur l'herbe, elle se mit à chercher avec une telle attention, un tel air d'angoisse et de terreur, qu'on eût dit que

son existence dépendait de résultat de ses investigations.

L'inconnu n'était plus séparé d'elle que par une mince couche de feuillage. Il s'était arrêté aussi, et son œil étincelait, tandis qu'il suivait chaque mouvement de la jeune fille; sous son manteau, sa main alla caresser le manche ciselé d'un poignard indien.

— Il est donc vrai! murmura-t-il, c'est bien elle!

Il n'avait fait aucun bruit, et cependant Julia se sentait mal à l'aise, comme le pauvre oiseau fasciné sur sa branche par le serpent qu'il ne voit pas encore. Tout à coup un frôlement de feuilles la fit tressaillir; elle se retourna.

A la vue de cette figure pâle et sombre, encadrée dans la verdure, et dont les yeux de feu se fixaient sur elle, la pauvre enfant recula d'un pas; ses cheveux se dressèrent.

— Richard!... mon frère Richard! murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Puis, s'affaissant sur ses genoux, elle éleva vers l'apparition ses mains convulsivement jointes en disant tout bas :

— Mon frère est mort dans l'Inde et il vient pour venger l'honneur de sa royale famille... Ombre de mon frère, tue-moi, je suis prête.

Et elle tomba à la renverse.

L'inconnu la considéra d'abord d'un air de menace. Les longs cheveux de Julia s'étaient dénoués dans sa chute et roulaient épars sur le gazon ; son visage avait la blancheur et la transparence de la cire vierge. Elle était si belle ainsi que l'étranger sentit son ressentiment s'amollir. Peu à peu ses traits perdirent leur expression sinistre ; ses yeux devinrent humides. Enfin il s'élança vers la jeune fille évanouie et, la soulevant dans ses bras, il lui dit avec un accent de tendresse et de douleur :

— Julia, ma sœur chérie, reviens à toi... Ton frère est vivant, il t'aime et il te pardonnera peut-être !

V

Révélations.

Richard O'Byrne, puisque nous savons enfin le nom du mystérieux rôdeur, prit la jeune fille évanouie dans ses bras et la transporta hors de ce sentier fréquenté où ils pouvaient être aperçus. Il la déposa avec précaution au milieu du fourré, sur le gazon, et lui qui, un moment auparavant, songeait à la tuer, se mit à lui prodiguer les soins les plus empressés. Grâce à ces soins, miss O'Byrne recouvra bientôt connaissance et rouvrit les yeux.

Son frère aîné avait redouté beaucoup ce moment où sa présence pouvait occasionner une rechute. Un genou en terre, il tenait la main de Julia dans les siennes et ne cessait de parler à la pauvre enfant afin de l'habituer au son de sa voix.

— Oui, c'est moi, ma sœur, répétait-il avec bonté; pourquoi ma présence te fait-elle peur? Ne te souviens-tu plus, Julia, de l'affection que j'avais pour toi dans ton enfance, de la joic que j'éprouvais à recevoir tes caresses naïves, du plaisir que je trouvais à observer tes jeux, à écouter tes timides gazouillements? L'éloignement et le temps ne m'ont point changé; c'est toujours ton Richard qui t'aime, qui te consolera si tu souffres, qui te protégera si tu as besoin de protection!

Ce langage affectueux parut enfin rassurer la jeune fille qui d'abord se débattait en silence, comme si elle eût voulu fuir. Peu à peu ses yeux se tournèrent vers son frère avec une tendresse craintive; puis, trop faible encore pour se relever, elle se suspendit à son cou en fondant en larmes.

— Richard, mon cher Richard, balbutiait-elle; est-ce possible? Comment se fait-il...?

— Pour des raisons que tu connaîtras plus

tard, ma sœur, j'ai quitté le service de l'Angleterre ; je suis revenu secrètement en Irlande, où de graves devoirs m'appellent... Allons, calme-toi, chère petite, je t'en supplie ; puis nous causerons et je t'expliqnerai... ce qu'il me sera permis de t'expliquer.

Il s'assit près d'elle et l'obligea doucement à garder le silence pendant quelques minutes. Enfin un sourire de Richard rendit la parole à Julia.

— Plus j'y songe, mon frère, reprit-elle, plus tout ce qui se passe confond ma raison... Toi en Irlande, et depuis longtemps peut-être, sans que ni Angus ni moi ayons été prévenus !

— Une chose qui devrait surprendre encore davantage Julia O'Byrne, répliqua Richard d'un ton sombre, ce serait de nous voir l'un et l'autre à la place où nous sommes. Je n'ignore pas, ma sœur, à qui appartient ce sol que nous foulons, cet air que nous respirons, ce feuillage qui nous couvre de son ombre. Mais si j'ai pénétré, moi, le chef de ma race, dans cette enceinte maudite où vivent nos ennemis héréditaires, c'était pour en arracher un frère et une sœur égarés. Ah ! Julia ! Julia ! était-ce donc à vous de mendier un coin dans la maison et au foyer de nos persécuteurs acharnés ? Deviez-

vous l'un et l'autre accepter les miettes tombées de leur table somptueuse? Aviez-vous le droit de faire de votre nom illustre un trophée à leur orgueil?

— Mon frère, répliqua Julia timidement, les haines ne doivent pas s'éterniser comme les familles. Tu ne connais pas ceux dont tu parles. Lord Avondale, malgré ses fréquents accès de colère, n'est ni aussi avare ni aussi impitoyable que beaucoup d'autres landlords irlandais; et si tu savais comme miss Nelly, sa fille, est bonne, généreuse!

— Ne me parle pas d'elle, interrompit Richard O'Byrne avec un éclat de voix; ne prononce pas ce nom, je te le défends. Ma sœur, je t'en prie.

Et il porta la main à son front comme s'il y eût reçu un coup violent.

— Je ne parlerai pas de Nelly, puisque tu l'exiges, dit miss O'Byrne avec étonnement; mais j'ignore ce qui a pu t'irriter dans mes paroles, et je crains de commettre une nouvelle faute en cherchant davantage à me justifier. Je te dirai donc seulement, Richard, qu'avant d'obéir aux sentiments de mon cœur, j'ai obéi aux volontés de notre frère Angus.

— En effet, cela devait être, dit Richard d'un

air pensif; les sentiments de prêtre ont tué en lui l'instinct du noble irlandais. J'ai déjà reconnu ce funeste changement que notre pauvre père était si loin de prévoir! Il accepterait maintenant par humilité chrétienne tous les outrages, toutes les injustices, toutes les tyrannies... Il a voulu opérer ce rapprochement impie entre ce qui avait été séparé par des siècles et des flots de sang. Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas bientôt et cruellement puni!

Julia le regarda avec une surprise douloureuse.

— Avec quelle aigreur tu parles de ton frère! dit-elle. Richard, l'aurais-tu vu déjà? Comment cette vive amitié que vous éprouviez autrefois l'un pour l'autre s'est-elle changée, de ton côté du moins, en haine et en colère?

— Je ne le hais pas, répliqua Richard O'Byrne; mais j'ai acquis la certitude qu'un dissentiment profond éclaterait entre nous si nous nous trouvions en face l'un de l'autre. D'ailleurs, je suis occupé en ce moment d'une affaire de la plus haute gravité et qui exige un secret absolu. Voilà pourquoi, depuis plusieurs mois que je suis de retour en Irlande, je n'ai voulu vous en donner avis ni à l'un ni à l'autre; pour votre repos, pour votre sûreté, je ne le devais pas.

Aussi, Julia, ne me serais-je pas fait connaître à toi aujourd'hui si je n'avais à t'adresser une question qui intéresse l'honneur de notre nom.

— L'honneur de notre nom, Richard? demanda la jeune fille en frissonnant. Que veux-tu dire?

Son frère la regarda fixement; puis, tirant de sa poche la lettre qu'il avait trouvée le matin, il la lui présenta :

— Connaissez-vous ceci?

Julia prit le papier d'une main tremblante; à peine y eut-elle jeté un coup d'œil qu'elle devint horriblement pâle et parut près de retomber en faiblesse.

— Richard, balbutia-t-elle, par quel sortilége, par quel art infernal...

— Je vous demande, Julia O'Byrne, si vous savez qui a écrit cette lettre?

— Mon frère!

— Parlez, Julia; il le faut, je l'exige.

La pauvre enfant ouvrit la bouche pour répondre, mais la parole lui manqua. Ses yeux se remplirent de larmes, et, se traînant avec peine, elle vint, le front baissé, s'agenouiller devant son frère.

Cette posture était significative; Richard sen-

tit comme un horrible déchirement dans sa poitrine, mais il demeura calme.

— Je vous comprends, dit-il ; il me reste à vous demander à qui cette lettre était adressée.

— Quoi ! mon frère, répliqua la malheureuse enfant écrasée sous le poids de la honte, ne le sais-tu pas ?

— Ce n'était pas sans doute ce misérable et ridicule Anglais qui était là tout à l'heure? s'écria Richard. Si Julia O'Byrne, la fille des anciens rois de Leinster, voulait choisir un séducteur parmi les ennemis de sa famille, elle n'eût pas été assez aveugle, assez abandonnée de sa raison et de sa délicatesse de femme, pour choisir le plus lâche, le plus vil, le plus stupide de tous !

Julia se cachait le visage dans l'herbe qu'elle arrosait de ses larmes.

— Richard, reprit-elle, ayez pitié de moi !... Mon frère, toi que j'ai toujours aimé et respecté comme un Dieu, ne me parle pas sur ce ton de colère, ou tu me verras expirer à tes pieds. Je me fais horreur à moi-même, et j'ose à peine invoquer le ciel qui m'a abandonnée. Richard, puisque aussi bien un pouvoir occulte semble t'avoir révélé mes secrets, tu ne peux ignorer que je hais cet homme et que je le méprise,

comme tu le hais et comme tu le méprises toi-même!

— Malheureuse! que signifient de pareils subterfuges? Vous le haïssez maintenant qu'il vous abandonne; mais auparavant...

— Mon frère, je te le répète, ne m'accable pas du poids de ta colère. Je n'ai jamais changé de sentiment. Cet homme est le dernier au monde à qui j'aurais pu sacrifier l'estime de moi-même, la sainteté de mon nom et mon salut éternel.

Richard commençait à entrevoir une épouvantable vérité.

— Julia, reprit-il, tu me dois un aveu complet, aussi pénible qu'il soit. Appelle ton courage à ton aide, car je suis forcé d'être impitoyable. Je suis le chef de ta famille; je suis ton juge!

La pauvre Julia se taisait toujours; elle n'hésitait pas, mais la force lui manquait.

— Frère, balbutia-t-elle enfin si bas que Richard devina plutôt qu'il n'entendit ses paroles, un soir que je traversais le parc seule, en revenant de rendre visite à miss Avondale. deux mains robustes me saisirent... un mouchoir fut posé sur ma bouche... L'infâme!

La jeune fille retomba la face contre terre,

épuisée par cet aveu. Richard poussa un rugissement semblable à celui d'une bête féroce et serra le poing d'un air de terrible menace.

— Et depuis, ma sœur? reprit-il.

— Depuis, mon frère, j'ai cru que je devais poursuivre la seule réparation possible de cet odieux attentat, un mariage avec ce monstre. Je l'ai prié, supplié; il est libre, il m'a promis. Mais cette promesse, il semble maintenant vouloir l'éluder. C'était pour la lui rappeler et pour implorer sa pitié que je lui demandais une entrevue dans cette lettre funeste.

Richard O'Byrne était comme épouvanté de la profondeur de l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas. Julia attendait tremblante le résultat des sombres réflexions de son frère.

Enfin Richard la prit dans ses bras et la baisa au front.

— Relève-toi, noble fille, dit-il avec solennité; ta place n'est pas à mes pieds, mais sur mon cœur. Tu es encore chaste et pure à mes yeux comme aux yeux de Dieu. Il ne reste qu'à te plaindre et à te venger!

— Me venger, Richard! demanda Julia en tressaillant; que comptes-tu faire? Encore des querelles, des fureurs!... Oh! le ciel m'est témoin que je hais cet homme de toutes les forces

de mon âme; mais que servira de répandre son sang ou le tien?... Frère, ne t'ai-je pas dit qu'il m'avait promis la seule réparation désirable de son crime? Il m'épousera, et ce mariage terminera nos longues et anciennes rivalités de famille.

— Lui t'épouser, malheureuse enfant! dit Richard O'Byrne d'un ton de pitié en posant la main sur la tête de sa sœur; et tu as pu croire à la sincérité d'un pareil engagement! Lui, un futur lord d'Angleterre, l'héritier d'une comté-pairie et de cet immense domaine, épouser une pauvre fille sans fortune, appartenant à une race odieuse et persécutée!... Il a bien pu, cet orgueilleux Anglais, abaisser un moment vers toi un regard de complaisance; il a pu vouloir se vanter d'avoir eu une maîtresse de race royale, et l'infâme violence dont il s'est rendu coupable passera pour une aimable rouerie dans les clubs et les tavernes où il ira conter ses prouesses aux nobles débauchés comme lui!... Mais partager avec toi son nom flétri, sa richesse usurpée, ne l'espère pas; c'est une erreur, c'est une folie!... Et en vérité, ajouta Richard d'une voix sourde, je ne sais si cette réparation n'exciterait pas mon indignation autant que le crime lui-même!

Il se mit à se promener avec rapidité, les bras croisés sur sa poitrine. Julia, debout et les yeux baissés, attendait en silence qu'il se fût un peu calmé.

— Mon frère, dit-elle enfin avec une tristesse pleine de douceur, il ne me reste donc plus qu'à mourir, car je ne saurais vivre ainsi !

Richard s'arrêta en face d'elle.

— Autrefois, reprit-il, au temps de notre grandeur, une fille d'O'Byrne, en effet, n'eût pu vivre avec une telle tache au front ; innocente ou coupable, le devoir de son plus proche parent eût été de la frapper... Mais les temps sont changés ; nous vivons sous l'empire d'autres lois et d'autres idées. Pauvre Julia ! ne crains rien, et résigne-toi à vivre, quoique l'éclat de notre nom soit obscurci par toi.

Julia l'écoutait d'un air pensif.

— Richard, dit-elle, tu ne veux pas l'avouer, mais j'en suis sûre, tu médites déjà une vengeance... Eh bien, promets-moi d'attendre quelques jours avant de mettre tes projets à exécution et j'essayerai d'obtenir justice.

— Je n'ai pas encore de projets, ma sœur ; je donnerais ma vie pour te venger ; mais je m'occupe en ce moment d'intérêts qui me sont plus chers que la vie et auxquels je sacrifierais

même l'honneur... Et toi, chère petite, que comptes-tu donc faire?

— Tu le sauras plus tard, mon frère; je te demande seulement quelques jours. Angus ignore tout; promets-moi, si tu le vois (et tu ne peux persister dans ton refus de le voir), que tu ne lui révéleras pas ce funeste secret.

— C'est pourtant lui, ce prêtre insensé, qui est cause de nos malheurs présents! C'est lui qui a voulu renverser l'ancienne barrière élevée entre notre famille et une famille odieuse. Il mériterait de connaître ce fruit amer de sa faiblesse et de sa désertion! Pourquoi tant t'inquiéter de l'affliger? Ce juste et ce sage ne trouverait-il pas aisément dans l'Évangile ou dans la Bible un bout de texte pour se consoler? Mais ne crains rien de moi à cet égard, Julia; je ne dois pas, je ne veux pas voir Angus.

— Richard! s'écria la jeune fille avec chaleur, tu es injuste pour notre frère... Je te jure qu'il ne mérite pas...

Elle s'arrêta tout à coup. A quelque distance de l'endroit où avait lieu cette conversation s'élevaient des cris déchirants; en même temps il se faisait un grand bruit dans le feuillage, comme si l'on eût couru avec impétuosité à travers le taillis. Julia prêta l'oreille.

— Mon Dieu! reprit-elle, quelqu'un est en danger près d'ici... Entends-tu, mon frère, on appelle au secours?

— Eh! que nous importe, à nous? dit Richard avec une insouciance farouche; ici nous n'avons pas d'amis!

— Mais il me semble, répliqua miss O'Byrne, que je reconnais cette voix. C'est celle de Nelly... Nelly Avondale!

— Nelly Avondale! répéta son frère.

Et il écouta à son tour. Les cris devenaient de plus en plus fréquents; ils étaient évidemment poussés par une femme haletante et terrifiée.

— Oui, oui, c'est bien elle, dit Richard.

Il s'élança dans le taillis. Quand il eut fait vingt pas, ou plutôt vingt bonds, dans la direction du bruit, il atteignit une sorte de clairière. Alors il eut l'explication des cris de détresse qui avaient frappé son oreille.

Comme nous le savons, on était alors au printemps, époque où les bêtes fauves, et notamment les cerfs, sont parfois sujets à des accès de folie furieuse et se précipitent avec une rage inconcevable sur tout ce qui les approche. Or, parmi les bêtes de cette espèce dont le parc de Stone-House était rempli, un magnifique cerf

dix-cors, au bois majestueux, venait d'être pris de vertige et chargeait impétueusement une personne qui traversait une allée sans défiance. Cette personne était en effet miss Avondale, qu'une circonstance inexpliquée avait empêchée de rentrer à l'habitation.

La jolie amazone, surprise par cette attaque, s'était vainement réfugiée dans les taillis qui présentaient le plus d'obstacle aux élans du dix-cors; vainement elle avait cherché un abri derrière les cépées pour éviter son atteinte mortelle. Comment échapper à un animal en délire qui bondissait par dessus les fourrés comme s'il eût eu des ailes et brisait d'un seul coup de tête des arbres de la grosseur de la cuisse? Aussi, quand Richard arriva dans la clairière, le drame touchait-il à son dénoûment. Miss Avondale, épuisée, venait de tomber sur le gazon, faisant face encore à son ennemi avec courage et brandissant une inoffensive cravache en fil d'argent. A six pas d'elle, le cerf, l'œil hagard, les naseaux enflammés, son formidable merrain dirigé en avant, s'irritait contre quelques faibles branchages qui le séparaient seuls de sa proie.

Richard reconnut tout d'abord la grandeur du péril; avec le sang-froid d'un homme habitué à de pareilles scènes, il se plaça entre la

bête furieuse et miss Avondale, en criant d'une voix brève :

— Ne bougez pas, miss Nelly !

Il arracha son manteau de ses épaules et l'agita rapidement pour attirer l'attention du dix-cors. Celui-ci tourna son regard menaçant vers ce nouvel adversaire, hésita une seconde, puis fondit sur lui avec brutalité. Richard l'attendit de pied ferme. Usant de la ruse qu'emploient les toréadors dans les jeux espagnols, il lança le manteau avec adresse sur la tête du cerf, qui, tout à coup aveuglé, fit des bonds prodigieux. L'ample vêtement s'était pris dans sa ramure et, par ses ballottements, redoublait la rage de la bête. Elle parvint enfin à s'en débarrasser et s'acharna sur cette étoffe flottante. Richard profita de ce moment ; tirant un long poignard qui ne le quittait jamais, il en frappa le dix-cors au défaut de l'épaule avec l'habileté d'un veneur consommé. L'animal tomba sur ses genoux, essaya vainement dans un dernier effort d'atteindre son ennemi de ses redoutables andouillers ; mais la force lui manqua ; bientôt il s'affaissa entièrement, et la vie s'échappa de sa poitrine avec des flots de sang noir et épais qui souillaient le gazon émaillé de fleurs.

— Vous êtes sauvée, ma chère Nelly ! s'écria

Julia en courant avec vivacité vers miss Avondale; mais, pour Dieu ! ne seriez-vous pas blessée? Ce farouche animal ne vous a-t-il pas touchée de son bois, qu'on dit si dangereux?

— Je n'en suis pas bien sûre encore, ma bonne Julia, répliqua Nelly avec sa gaieté ordinaire; laissez-moi m'en assurer, continua-t-elle en repoussant miss O'Byrne qui voulait l'aider à se relever; en vérité, j'ai eu plus de peur que de mal... Voyez, je marche seule, et je crois que ma précieuse personne n'a pas été trop endommagée pour cette fois... Mais il était temps que mon courageux libérateur vînt à mon secours; si sa main eût été moins ferme, son coup d'œil moins assuré, c'en était fait de lui et de moi.

Richard paraissait fort occupé à ramasser son manteau, un peu maltraité par le dix-cors, et à essuyer dans le gazon son poignard ensanglanté.

— J'ai vu des animaux plus redoutables dans l'Inde, dit-il en détournant la tête; les tigres sont moins aisés à tuer qu'un pauvre cerf élevé dans un parc d'Irlande.

— Eh! le pauvre cerf pouvait ne pas nous traiter mieux que les tigres, malgré sa douceur renommée... Mais respect aux morts! Puis-je

savoir, monsieur, à qui je suis redevable d'un si grand service?

— Nelly! s'écria miss O'Byrne avec impétuosité, vous ne le connaissez donc pas? C'est...

Un regard ardent de son frère lui coupa la parole. Mais, dans le mouvement qu'il avait fait, miss Avondale avait vu en plein son visage.

— Mon inconnu du steampacket! dit-elle en rougissant.

— Serait-il possible? s'écria Julia.

Richard s'inclina.

— Je ne pouvais me flatter, dit-il avec une politesse embarrassée, que miss Avondale eût conservé la mémoire d'une circonstance aussi frivole. J'espère donc qu'elle m'aura pardonné ce qu'il pouvait y avoir d'offensant dans mon langage d'alors pour la fille de lord Avondale; je ne la connaissais pas.

La rougeur de Nelly devint plus vive.

— Vous avez parlé comme un ami de l'Irlande, monsieur, et malgré la sévérité de vos jugements sur les choses et les hommes de notre temps... Mais toute discussion sur ce sujet serait inopportune en ce moment. Me permettriez-vous, monsieur, de vous inviter à me suivre à Stone-House pour y recevoir les remercî-

ments d'un père à qui vous avez rendu sa fille?

— Non, non, excusez-moi, répliqua O'Byrne précipitamment; vous exagérez l'importance d'un service que le premier garde-chasse venu eût pu vous rendre comme moi... Encore une fois, je supplie miss Avondale de m'excuser; des affaires du plus haut intérêt réclament impérieusement ma présence.

— Je comprends, dit Nelly avec tristesse; il y a trop peu de temps que j'ai eu occasion de vous entendre exprimer vos opinions sur la noblesse d'Irlande pour ne pas m'expliquer votre répugnance à m'accompagner jusqu'à Stone-House... J'espérais cependant que mon père, lord Avondale, pourrait faire exception à la haine que vous ressentez pour les landlords d'origine anglaise... Et tenez, miss O'Byrne, ajouta-t-elle en se tournant vers Julia, je suis revenue en toute hâte espérant vous trouver encore dans le parc, pour vous donner une bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle, mon amie?

— Oui, et c'est en courant comme une folle, pour ne pas arriver trop tard, que j'ai irrité ce maudit cerf... Eh bien donc, ma chère Julia, mon père est rentré au cottage après sa visite au village; et quoiqu'il soit toujours fort cha-

grin du malheur arrivé à Donnagh, je lui ai arraché la promesse que personne ne serait poursuivi pour cette déplorable affaire.

— Mais il me semble, Nelly, répliqua Julia en souriant, que c'est vous qu'il faut féliciter et remercier de cet acte de clémence?

Richard ne put dissimuler son étonnement.

— Quoi! dit-il le vieil Avondale... lord Avondale de Stone-House a fait grâce à tous ses tenanciers après un pareil acte de violence? Il a pardonné sans réserve, sans conditions?

— J'ai dit que personne ne serait poursuivi judiciairement, répliqua la jeune fille embarrassée; mais il est impossible, à ce qu'il paraît, de laisser entièrement impuni cet odieux guet-apens. Trois paddies des plus coupables seront expulsés de leurs cottages dont ils n'ont pu encore acquitter les rentes... le bailli Jamson doit s'entendre avec Donnagh sur le choix à faire.

— C'est-à-dire que trois familles seront jetées sans ressources sur la voie publique, reprit Richard avec ironie; telle est la clémence de lord Avondale!

La jeune fille redressa la tête, et ses beaux sourcils noirs se rapprochèrent.

— M'eussiez-vous sauvé dix fois la vie, dit-

elle d'un air de fierté, je ne saurais souffrir qu'on mît en doute les sentiments généreux de mon père!... Qui donc êtes-vous pour vous ériger ainsi en censeur d'un homme justement respecté, en présence de sa fille, presque dans sa propre maison?

— Ma chère miss Avondale, s'écria Julia toute tremblante, ne vous fâchez pas contre lui. Si vous saviez...

Richard lui imposa silence d'un geste et s'avança vers Nelly.

— Ne me parlez pas sur ce ton d'inimitié, dit-il d'une voix mélancolique; quoique notre connaissance ne remonte pas bien haut, je sens déjà combien il serait douloureux pour moi d'avoir mérité votre colère... Une défiance, extrême peut-être est bien permise à celui qui a passé son existence à méditer sur les malheurs de sa pauvre patrie! Mais je ne dois pas m'exposer plus longtemps au danger de vous adresser des paroles qui pourraient vous déplaire... Adieu, miss Avondale, oubliez-moi.

Il salua et voulut s'éloigner.

— Quoi, dit Nelly, ne saurai-je même pas le nom de mon courageux libérateur? Julia, vous paraissez le connaître... Mon indifférence à ce sujet serait de l'ingratitude!

— Vous le voulez, miss Avondale? reprit Richard en la regardant fixement; eh bien, je vous dois une réparation pour les expressions amères qui vous ont blessée. Mon nom est peut-être proscrit au moment où je vous parle, et bientôt sans doute il résonnera à votre oreille avec des épithètes odieuses et flétrissantes... Je vous confierai pourtant ce secret dont dépendent ma sûreté, ma vie... Je suis Richard O'Byrne, miss Avondale.

En même temps il s'inclina profondément et s'éloigna sans écouter sa sœur qui le rappelait. Quelques secondes après, il avait disparu dans l'épaisseur du taillis.

Julia paraissait fort alarmée; Nelly restait stupéfaite.

— Votre frère, Julia? reprit enfin miss Avondale avec un accent de reproche; pourquoi donc me disiez-vous que votre frère était aux Indes?

— Je le croyais, mon amie; mais l'avez-vous entendu? Il est proscrit, sa vie est menacée! Oh! quel est ce nouveau malheur?

— Quoi donc! ne vous a-t-il pas révélé ses projets? Ne savez-vous pas...?

— Rien, rien, ma chère Nelly. Tout à l'heure il s'est montré brusquement à moi, ici, dans le

parc de Stone-House, sans que je susse d'où il venait. Des faits que je croyais ignorés de l'univers entier lui étaient connus, et il m'a adressé des paroles terribles qui retentissent encore à mon oreille. Maintenant, il disparaît sans qu'on sache où il va, sans me dire où je le reverrai, sans consentir à voir son frère qui le chérit... Tout cela présage quelque chose de sinistre !

Miss Avondale réfléchit un peu.

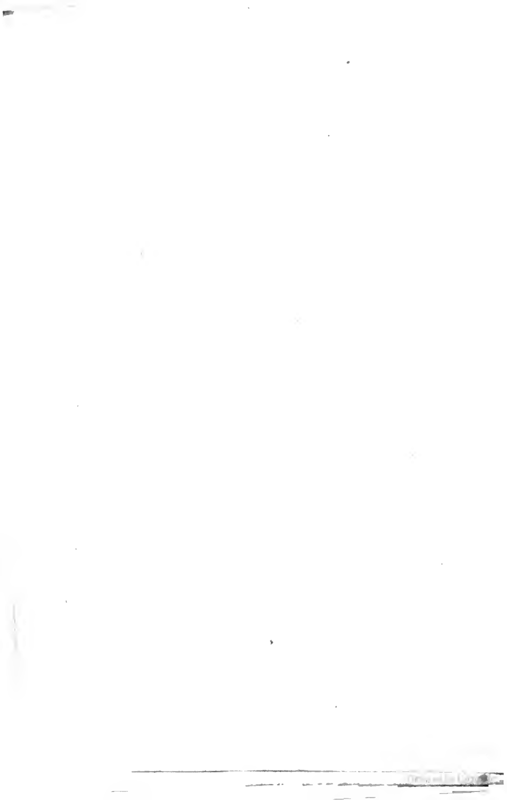
— Je le crains comme vous, Julia, reprit-elle; néanmoins le secret de votre frère doit être religieusement gardé. Il ne me paraît pas homme à s'exagérer les périls, et sans aucun doute une indiscrétion pourrait avoir pour lui des conséquences funestes. Quant à moi, je ne trahirai pas sa confiance, j'en prends l'engagement solennel... Et d'abord, continua-t-elle en désignant le cerf dont l'énorme corps fauve nageait dans une mare de sang, comment parler du danger que j'ai couru s'il m'est interdit de mentionner le secours miraculeux qui m'a sauvée ? Ni mon père ni sir George ne croiront jamais que j'aie pu faire au flanc de cette magnifique bête une pareille blessure et me sauver toute seule... Allons ! aidez-moi donc, Julia; que dirons-nous ?

Julia la regarda machinalement sans répondre; dans sa vive préoccupation, elle n'avait pas écouté. Miss Avondale glissa son bras sous celui de son amie.

— Venez avec moi à Stone-House, reprit-elle; on vous reconduira en voiture; chemin faisant nous arrangerons, à nous deux, une petite fable pour expliquer la mort de ce beau dix-cors, sans compromettre mon libérateur. Et si l'imagination nous manque, ma foi, nous laisserons l'événement s'expliquer comme il pourra; on l'attribuera sans doute à quelque braconnier inconnu qui aura voulu jouer un mauvais tour à sir George.

Et comme Julia résistait toujours :

— Venez donc, ajouta Nelly d'une voix basse et pénétrante; nous parlerons de *lui!*



VI

Our-Lady's-Church.

Ce n'est pas notre faute si nous sommes obligé de prendre si souvent des ruines pour théâtre des scènes que nous avons entrepris d'écrire; mais dans la malheureuse Irlande, ruine de nation elle-même, on ne peut se mouvoir sans se heurter aux débris du passé. Depuis Dermot-Mac-Morough, d'exécrable mémoire, qui ouvrit l'Irlande à Henri II et aux Anglo-Normands, jusqu'à l'insurrection de 1798, sitôt et si durement réprimée, les discordes civiles,

le fanatisme religieux, le vandalisme des envahisseurs ont jonché le sol des édifices renversés. Le pilier phénicien et l'arche saxonne, l'ogive fleurie du XVI[e] siècle et le château crénelé du temps des Stuarts, gisent ensevelis dans le même linceul de mousse et de lierre. Tel a été le nombre des dévastateurs, qu'on ne saurait dire aujourd'hui à quelle bande chaque monument a dû particulièrement sa destruction. Les traditions ont souvent oublié leurs noms, mais l'histoire ramène sans cesse ceux de Walter Raleigh, de Strongbow, de Cromwell, c'est-à-dire de l'Angleterre. Heureux encore les édifices qui ont laissé des ruines! Car des constructions majestueuses dont l'Irlande était fière, des villes florissantes telles que Tara, Kincora et vingt autres cités de premier ordre avant la conquête, ont été si exactement effacées du sol, que l'antiquaire peut à peine indiquer de nos jours la place où elles ont existé.

Les ruines d'Our-Lady's-Church, où demeurait William Sullivan, étaient peu considérables ; elles consistaient en quelques arceaux lézardés d'un ancien cloître et en deux ou trois pans de mur décharnés dont les pierres semblaient avoir été calcinées par un violent incendie. Un grand nombre d'autres pierres étaient entassées à l'en-

tour, et on jugeait que là avaient dû se trouver des bâtiments considérables; mais, excepté les deux ou trois arceaux où William avait établi sa demeure, ils étaient maintenant au niveau du sol, et leurs restes se confondaient avec la montagne grise aux flancs de laquelle ils s'élevaient autrefois.

En revanche on jouissait à Lady's-Church d'un des plus magnifiques panoramas que puisse offrir l'Irlande, si riche cependant en beaux paysages. Des accidents de terrain cachaient complétement le village de Neath, l'église de Saint-Patrick et les somptueux massifs clôturés de murs de Stone-House. De ce côté, tout paraissait rude et sauvage. Partout s'élevaient des rochers pour la plupart nus, sans verdure, dont les cimes se dessinaient sur le ciel sombre en découpures capricieuses. Au milieu de ce chaos s'enfonçait une vallée creuse, profonde, où le soleil semblait ne pouvoir pénétrer; on eût dit d'un cirque immense, de forme elliptique, auquel on ne voyait d'abord aucune issue. Seulement, vers le nord, une montagne plus élevée que les autres était partagée en deux et présentait une large brèche; on l'appelait le *Giant's-Cut*, l'entaille du géant. Le peuple attribuait cette ouverture au géant Fin-Marc-Cool,

qui, dans un moment de bonne humeur, avait fendu le roc d'un seul coup d'épée, afin de donner une idée de sa force au roi Brian-Born. Les guides de Gavarni expliquent d'une manière analogue l'existence de la *Brèche de Roland* dans les Pyrénées. Sur toute la surface de l'Europe, les légendes populaires ont les mêmes allures naïves et poétiques.

La vallée elle-même présentait un caractère âpre et mélancolique. Un lac noir, aux eaux immobiles, en occupait une partie resserrée dans son bassin de granit; ce lac était bordé d'un côté par des rocs à pic qui en assombrissaient encore les teintes; de l'autre, par de grands roseaux dans lesquels une population nombreuse eût pu se cacher. Plus loin s'étendaient des bruyères rougeâtres parsemées de touffes de houx toujours verts ou de genêts à fleurs jaunes. Çà et là on distinguait des places verdâtres, unies, que le pied semblait devoir choisir de préférence sur ce sol tourmenté et rocailleux : c'étaient les tourbières ou *bogs*, abîmes cachés qui eussent englouti le promeneur assez imprudent pour s'aventurer sur leur perfide surface. On n'apercevait aucun village de quelque importance ; cependant ces misérables cottages, dépendant de la paroisse de

Neath, se groupaient sur les gradins des montagnes et se confondaient de loin avec les roches auxquelles ils étaient suspendus ; on les reconnaissait seulement aux petites oasis de verdure dont ils étaient entourés et qui provenaient des pommes de terre ensemencées, malgré la nature, dans un terrain stérile et ingrat.

Outre Lady's-Church, la vallée contenait beaucoup de ruines qui ajoutaient à son effet pittoresque et désolé. La plus remarquable était une majestueuse tour ronde dont la construction remonte aux peuplades venues d'Orient qui envahirent l'île dans les premiers siècles de notre ère ; elle s'élevait encore à une immense élévation. Indifférente aux révolutions du temps et à celles des hommes, elle dominait fièrement cette contrée sauvage. Puis venaient les restes de plusieurs églises, abbayes et monastères, d'où l'on avait donné à ce canton le nom de Seven-Churches (Sept-Églises). Tout cela, montagnes, lac, bruyères, tour superbe et pauvres cottages, formait un ensemble majestueux et triste qui rappelait les grandeurs d'autrefois et les misères présentes.

Le soir du jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, la vallée de Glendalough ou de Seven-Churches, selon

qu'on voudra lui donner son nom irlandais ou sa dénomination anglaise moderne, avait un aspect plus sombre et plus morne encore qu'à l'ordinaire. Le soleil ne se montrait plus par intervalles à travers ces épaisses vapeurs que chassait le vent du nord; mais, à quelques marbrures rougeâtres des nuages, on jugeait qu'il devait être bien près de se coucher. Le vent qui mugissait sur les hauteurs se faisait à peine sentir au fond de cette vaste et solitaire enceinte. Le lac semblait dormir, et ses eaux plombées reflétaient paisiblement le ciel terne et gris. Un grand silence régnait dans la campagne; seulement de temps en temps le butor, l'oiseau des tourbières, poussait ce beuglement sinistre qui frappe de terreur la nuit quand le voyageur, égaré dans les marais, l'entend tout à coup pour la première fois.

Sullivan, une bèche à la main, était dans le petit jardin qui précédait sa chétive demeure ; il achevait de combler une fosse où il avait déposé les restes de son chien, et plus d'une fois les larmes l'avaient forcé d'interrompre cette pénible besogne. Quand elle fut terminée, le vieillard vint s'asseoir sur une pierre sculptée au bord de l'étroit sentier qui côtoyait le lac et passait devant les ruines. Drapé dans l'espèce de

longue robe qui lui servait de vêtement, le corps roide et droit, il tomba dans cette immobilité de statue qui semble être particulière aux aveugles au repos. Non pas que William, qui habitait ce lieu écarté depuis plus de trente ans, éprouvât le moindre embarras à se mouvoir et à se conduire; il avait cet instinct merveilleux que la Providence donne aux malheureux privés de la lumière et qui supplée pour eux au sens qu'ils ont perdu. Malgré son infirmité, il pouvait parcourir seul les environs de Lady's-Church, la vallée de Glendalough et celle de Neath sans s'égarer et sans courir aucun danger sérieux. Cette immobilité paraissait donc tenir chez lui à des habitudes méditatives, et il restait parfois ainsi plusieurs heures sur cette pierre, sa place habituelle; aussi les enfants des cottages voisins éprouvaient-ils une vivre appréhension à passer devant Lady's-Church. S'ils apercevaient ce grand vieillard aux longs vêtements, avec sa tête chauve, sa barbe blanche, ses yeux fixes et sans regard, ils détournaient la tête et s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs pieds nus, en lui adressant un timide salut.

William Sullivan était là depuis quelques instants, quand un bruit lointain vint frapper son oreille fine et exercée. Le pas d'un cheval ré-

sonnait sur les cailloux du chemin accompagné d'un joyeux sifflement. Évidemment un voyageur approchait des ruines. Le vieillard se mit à écouter avec une attention extrême, comme si par la nature du son qu'il entendait, il eût cru pouvoir deviner déjà le rang et l'extérieur du survenant.

— Aucun poney de la vallée, murmura-t-il après une minute d'examen, n'a le pas aussi ferme et aussi léger... Quant au cavalier, il siffle l'air de *Lucy Neall* plutôt comme un cocher de *Ianting-Car* que comme un vrai gentleman... Et puis, siffler le soir dans la vallée de Glendalough, quelqu'un du pays aurait peur, surtout si près du Lady's-Church... C'est certainement l'homme que j'attends!

Pour donner une idée de la sagacité du vieil aveugle, nous allons esquisser rapidement le portrait du cavalier qui s'avançait bon train vers les ruines.

Au premier abord, on eût pu le prendre pour un pauvre paddy du voisinage, car il en avait les haillons et la demi-nudité. Mais les haillons ne prouvent rien dans le sud de l'Irlande ; ils sont là pour ainsi dire l'uniforme national. Toutes les classes inférieures, souvent même les classes moyennes, employés, marchands, petits

propriétaires, portent des vêtements déguenillés ou incomplets. La redingote déchirée et le chapeau déformé du voyageur ne prouvaient donc pas absolument qu'il fût dans l'indigence. Il pouvait avoir pris ce costume afin de ne pas être remarqué dans les pays qu'il traversait. Son cheval, fort simple en apparence, avait, pour un connaisseur, des qualités remarquables trahissant une bête de prix. De plus, ce cheval était muni d'une bonne selle et de harnachements propres, et sur la croupe on voyait une grosse valise qui devait contenir autre chose qu'une défroque en lambeaux. Enfin le cavalier s'appuyait sur des étriers en acier ciselé qui semblaient avoir été faits pour une chaussure aristocratique et non pour des pieds nus.

Le voyageur lui-même était un homme de trente ans environ, de taille moyenne, assez laid de visage, d'un blond fade tirant sur le blanc. Sa peau était écailleuse comme si elle eût été grillée longtemps par un soleil de feu, et, à travers les solutions de continuité de ses vêtements, on pouvait voir sa chair jaune et velue, mais qui accusait des muscles de fer. Ce qui frappait d'abord dans ce cavalier, c'était l'excessive mobilité de son visage, où, malgré sa laideur, petillaient la malice et la gaieté ; puis une

sorte d'inquiétude nerveuse qui ne lui permettait pas de rester inactif deux secondes consécutives. Ainsi, il regardait à droite et à gauche, il se penchait sur la selle pour surveiller les sangles de sa monture, il agitait la verge de houx qu'il tenait à la main, et tout cela sans cesser de siffler l'air de *Lucy Neall* pour lequel il paraissait avoir une prédilection particulière. Pendant que le corps était ainsi occupé, l'intelligence travaillait de sa part, comme on pouvait le soupçonner au froncement léger de son sourcil. Du reste, il paraissait cavalier accompli, et, malgré ses distractions continuelles, il dirigeait son beau cheval avec l'habileté d'un jockey de noble écurie.

Le voyageur paraissait fort indécis sur la direction qu'il devait prendre. Il continuait d'avancer le long du lac, dans un chemin pierreux et mal entretenu ; mais à chaque instant il ralentissait le pas de sa monture. Enfin, parvenu à un endroit où la route se partageait en deux, il s'arrêta court, et, cessant de siffler, il murmura le monologue suivant :

— Oh ! Jack, mon brave garçon, vous voilà aussi embarrassé que vous le fûtes un beau soir dans les jungles de Bangor quand vous aviez d'un côté les tigres qui voulaient souper de votre

personne et de l'autre les Indiens qui voulaient vous couper la tête pour faire un sacrifice au dieu Bleu... Il s'est passé bien des jours, et de vilains jours, depuis que vous êtes venu dans ce coin perdu de la vieille Irlande! Och! au diable... voyons, récapitulons : on m'a dit de suivre le lac l'espace d'un quart de mille et que les ruines de Lady's-Church se trouveraient à ma gauche. Le lac, le voici; et c'est vraiment une bonne goutte d'eau fraîche où l'on ne doit avoir à craindre ni les crocodiles ni les serpents noirs, quand un pauvre diable altéré s'en approche pour boire un coup... Fort bien. Mais les ruines? En voilà trois bien comptées, là à ma gauche. Quelle est la bonne? quelle est la véritable Lady's-Church? Ma foi! j'imagine que cette lady était dans son temps quelque fieffée coquine... Mais halte-là, ami Jack; vous n'êtes plus ici dans l'Inde, où tout semble fait en dépit du sens commun; vous êtes en Irlande, *my boy*, où les anciennes choses doivent être sacrées pour vous qui êtes chrétien et de la noble race de Tool, dans le Tipperary! Ne craignez donc pas tant de vous perdre, mon camarade; cette Lady's-Church se trouvera, soyez-en sûr, et vous l'attraperez plus aisément que ces jolies filles jaunes qui vous montraient leurs talons

là-bas quand vous vouliez faire le galant! Ainsi donc, en avant! et sonnez une charge carabinée... Eh! sur ma parole, une trompette à clefs, convenablement embouchée, devrait produire un fort bel effet, dans ces rochers!

A la suite de ce monologue, que nous avons rapporté en entier afin de donner au lecteur une idée de ce singulier personnage, le voyageur pressa doucement des talons les flancs de sa monture, qui repartit aussitôt, et il se mit à siffler une fanfare belliqueuse en usage dans les régiments de la cavalerie anglaise.

Pendant qu'il exécutait ce brillant morceau, qui remplaçait avantageusement l'air de *Lucy Neall,* il fut interrompu par un écart subit de son cheval. Tout autre eût été désarçonné; mais le siffleur semblait rivé sur la selle; sans s'inquiéter autrement de cet accident, il se mit à flatter l'animal de la main et de la voix. Le cheval regardait toujours en renaclant du côté des ruines et dressait les oreilles; il avait été effrayé par la vue de William Sullivan, assis sur le bord de la route, et il refusait d'avancer. Le voyageur lui-même finit par remarquer cette figure immobile à quelques pas de lui.

— Eh! sirs, que diable est ceci? grommela-t-il en cherchant à calmer son cheval. Ah!

maître Bayard, si le capitaine était sur ton dos, tu ne serais pas si matamore; mais tu te moques de mes pieds nus. Te voilà tout frémissant et couvert de sueur comme si tu voyais un spectre sans chair et sans os! Au fait, on dit qu'il revient dans la vallée de Glendalough; mais bah! je m'en moque pas mal! je sais l'oraison de saint Patrick, et j'ai de l'eau bénite dans un flacon de fer-blanc pour chasser les maléfices!

Puis, élevant la voix :

— Hé! l'ami, demanda-t-il en anglais au vieillard, pourriez-vous m'indiquer les ruines de Lady's-Church?

— Vous y êtes, répliqua Sullivan d'une voix creuse.

Le voyageur poussa une exclamation de joie et sauta à bas de sa monture avec une agilité qui eût fait honneur à un acrobate de profession.

— Eh! mon vieux gentleman, reprit-il, ne seriez-vous pas par hasard l'homme que je cherche, un brave garçon de ménétrier qui s'est gîté, dit-on, dans ces ruines, et qui s'appelle William Sullivan?

— Je suis William Sullivan, répondit l'aveugle en se levant.

— Ah! ah! ah! vraiment? reprit l'inconnu en ricanant; eh bien, confrère, vous devez avoir

ici plus souvent l'occasion de faire danser les hiboux que les jeunes filles. Ne vous fâchez pas, il faut bien rire un peu! Moi, je suis Jack Gunn, ancien trompette au 65e régiment, et je viens ici... mais vous savez bien pourquoi je viens. Oh! ami William, si vous avez seulement une cornemuse à me confier, nous ferons de la musique ensemble.

Tout en parlant, il relevait les étriers de la selle et se disposait à entrer dans une espèce de jardinet qui précédait les ruines. Mais le vieillard, immobile et froid, lui barrait le passage.

— Eh bien, Jack Gunn, puisque tel est votre nom, demanda-t-il, qu'attendez-vous de moi?

— Belle demande! Voir le capitaine d'abord, car je dois lui remettre des lettres et lui apprendre des nouvelles qu'il attend avec impatience; ensuite, si vous avez une botte de foin pour cette bonne bête-là, et quelque chose à manger et à boire pour moi, vous trouverez l'emploi de tout, s'il plaît à votre honneur, ami William.

Sullivan, avec une défiance que son infirmité augmentait encore, ne se pressait pas d'accueillir cet hôte sans façon. Le grave et mélancolique vieillard ne pouvait s'imaginer que des secrets d'une haute importance pussent être confiés à

un agent aussi léger, aussi bavard que paraissait Jack Gunn.

— De quel capitaine parlez-vous, l'ami? demanda-t-il froidement; je ne vous comprends pas.

Si William n'eût pas été privé de la vue, il n'eût pu s'empêcher de rire, malgré sa gravité, de l'air piteux et grotesque de l'ancien trompette.

— *Hallo!* diable! goddam! murmura celui-ci, il y a là-dessous quelque méprise. Mais, un moment, ajouta-t-il aussitôt, comme frappé d'une idée, si vous ne connaissez pas le capitaine dont je parle, vous pourrez au moins me dire *pour qui l'eau coule en Irlande?*

— *Pour le landlord Sassenach!* répondit William, qui reconnut un mot de passe donné par Richard.

Il ajouta aussitôt en tendant la main au voyageur :

— Entrez, Jack Gunn; *cead mile faite* (cent mille bienvenues, c'est la formule hospitalière en Irlande); une bonne provision de trèfle attend votre cheval. Quant à vous, si vous n'êtes pas difficile, vous trouverez dans mon pauvre réduit de quoi satisfaire votre soif et votre faim.

— Difficile, moi! répliqua le voyageur qui

suivit résolûment le vieillard en conduisant le cheval par la bride; vous ne connaissez guère Jack Gunn, William de mon cœur; j'ai mangé des rats rôtis et des nageoires de requins à la sauce aux chenilles dans les cases de l'Inde... Mais avant de songer à moi, il est absolument nécessaire que je parle au capitaine. Est-il ici en ce moment?

— Non; il n'est pas encore revenu de Neath.

— En ce cas, il faut que j'aille sur-le-champ à Neath. Le temps d'attacher ce pauvre Bayard à la mangeoire et je repars. Le capitaine ne me pardonnerait pas de lui avoir fait attendre ses dépêches.

— Mais où le trouver? Si je ne me trompe, milord ne serait pas assez imprudent pour se montrer ouvertement dans un lieu où il est connu de tant de personnes. Croyez-moi, Jack Gunn, attendez-le ici; il ne saurait tarder à rentrer maintenant. Aussi bien, vous semblez avoir fait une longue traite aujourd'hui et vous devez être fatigué.

— Fatigué! répéta l'ancien trompette avec une sorte d'indignation, allons donc! Est-on fatigué pour avoir parcouru une quarantaine de milles à cheval? Me prenez-vous pour une recrue? Mais, ajouta-t-il d'un ton différent,

puisque je ne saurais trouver le capitaine, il faut bien me résigner à l'attendre. Puis après souper, s'il nous reste un moment, nous pourrons jouer en duo quelques-uns de nos airs nationaux : le *Saint-Patrick-Day* et l'*Expulsion de Shane-Bui;* je ne vous demande qu'une cornemuse, un sifflet, ou même une simple clef forée pour accompagner votre violon. Vous verrez, morbleu ! Jack Gunn n'est pas encore asthmatique quand il s'agit de souffler pour la vieille Irlande.

— Ami Gunn, répliqua le vieillard avec un soupir, depuis bien des années mon violon s'est brisé... et il n'a pas été remplacé.

En causant ainsi, ils avaient traversé, à la pâle lueur du crépuscule, l'espèce d'enclos où Sullivan cultivait quelques chétifs légumes, et ils étaient parvenus aux ruines. Laissant à gauche la portion du cloître encore debout qu'habitait l'aveugle, ils entrèrent dans une espèce de réduit souterrain dont la moitié de la voûte s'était effrondrée. Là avait vécu longtemps une petite vache laitière, l'orgueil et la joie du pauvre aveugle. Mais la bête, étant morte de vieillesse, n'avait pas été remplacée, et l'araignée filait sa toile dans les perches raboteuses qui servaient de râtelier. Néanmoins, une fougère

odorante, répandue sur le sol, et une botte de samroch, verte et fleurie, suspendue à la mangeoire, rassurèrent Jack sur le souper et le coucher de Bayard. Après avoir débarrassé le bel animal de ses harnais et pourvu à tous ses besoins, il suivit son guide, la valise sous le bras, et il put enfin s'occuper de lui-même.

La demeure de William n'offrait guère plus de confortable que celle du cheval, et certes les anachorètes, si nombreux en Irlande au moyen âge, n'eussent pu se contenter de moins. Elle consistait en deux petites pièces, à moitié souterraines, qui semblaient avoir été autrefois des cellules de religieux; elles recevaient la lumière de meurtrières rondes dépourvues de châssis; on y pénétrait par une porte cintrée si basse qu'il fallait se baisser pour entrer. En avant de cette porte, deux arcades de l'ancien cloître formaient une sorte de péristyle; comme les cellules étaient dépourvues de cheminées, c'était à l'abri de ces arcades que l'aveugle avait établi sa cuisine. Un feu de tourbe brûlait en fumant au pied d'un pilier noirci et faisait bouillonner un vieux pot de terre. Ce pot contenait le souper de William et de tous les hôtes qu'il plairait à Dieu de lui envoyer le soir, des pommes de terre cuites à l'eau, ce mets unique

des pauvres d'Irlande. Heureux encore ceux qui n'en manquent jamais !

On juge d'après ces détails ce que devait être l'intérieur de l'habitation. Rien de plus austère que le ménage du vieil aveugle. Dans la première pièce, l'œil cherchait d'abord vainement des meubles ; il fallait un peu d'attention pour découvrir un coffre de bois, des billots servant de siéges et quelques vases de terre disposés dans les trous de la muraille. Quant au lit, on n'en voyait d'aucune sorte ; de la paille et de la fougère fraîche jetées dans un coin devaient en tenir lieu. La seconde pièce était destinée habituellement à contenir la provision de tourbe et de pommes de terre ; mais, vu la gravité des circonstances, elle avait été récemment appropriée, et une jonchée de fougères, la ressource de l'hospitalité des paddies, recouvrait les inégalités du sol. Malgré ces préparatifs qui tendaient à dissimuler la nudité de ces lieux sombres et humides, on se demandait comment un vieillard avait pu y vivre tant d'années en proie aux souffrances, aux privations, dans l'isolement et l'oubli.

Jack Gunn ne parut nullement surpris de l'aspect misérable de ce taudis ; il ne voyait rien là qu'il ne fût possible de voir dans tous

les cottages du voisinage; et encore William avait-il sur ses compatriotes l'avantage d'occuper seul les cellules de Lady's-Church, tandis que chez ses voisins une famille de huit ou dix personnes était parquée souvent dans un espace plus étroit encore. Peu s'en fallut même qu'il ne félicitât Sullivan de son aisance apparente, et en cela il eût prouvé péremptoirement son origine irlandaise, s'il eût pu rester un doute à cet égard.

William l'invita à s'asseoir et s'empressa de lui servir un pot de petite bière brassée par lui-même, en attendant le souper. Puis il se mit à vaquer aux soins du ménage. Vainement Jack offrit-il de l'aider : l'aveugle refusa, le moindre dérangement dans son réduit pouvant, en raison de son infirmité, lui causer de graves embarras. Le soldat se résigna donc à l'inaction, et une conversation suivie s'établit entre eux.

Sullivan désirait savoir plus positivement qui était son hôte et de quelle commission il était chargé pour Richard O'Byrne. Sur ce dernier point Jack se montra impénétrable ; mais il fut beaucoup moins discret en ce qui le concernait personnellement. Il était né d'une pauvre famille de paddies dans le Tipperary. A l'âge de

vingt ans, ennuyé de ne pas manger tous les jours à son appétit dans le cottage paternel, il avait prêté l'oreille aux mensonges des racoleurs qui faisaient leur tournée dans son village, s'était endormi dans un cabaret à la suite de nombreuses libations et s'était réveillé soldat de l'Angleterre. Après l'avoir promené triomphalement dans les rues, au son du tambour, selon l'usage, on l'avait embarqué pour l'Inde, où on l'avait incorporé dans un régiment de cavalerie. Jack Gunn, qui devait au *piper* de son village quelques notions de musique, avait fait en qualité de trompette plusieurs campagnes contre les peuplades hostiles à la domination anglaise. C'était là qu'il avait connu le capitaine O'Byrne, dont le nom illustre lui était familier depuis son enfance. Quelques services que Richard, en sa qualité de coreligionnaire et de compatriote, avait rendus au trompette lui avaient gagné le cœur de Jack ; aussi, lorsque Richard quitta l'Inde, après avoir donné dans un but secret sa démission d'officier, Jack voulut-il le suivre et s'attacher à sa fortune.

Ce récit, accompagné de lazzi et d'excentricités, avait été écouté avec une extrême attention par William Sullivan.

— Ainsi donc, reprit celui-ci, si je vous ai

bien compris, vous êtes le domestique du capitaine?

— Le domestique! s'écria Gunn avec indignation; pour qui me prenez-vous, bonhomme? Je suis l'ami de Son Honneur, entendez-vous? Il est vrai que j'ai soin de ses effets, que je panse son cheval et que je fais ses commissions; il est vrai encore que le capitaine me donne de quoi vivre, mais tout cela est de bonne amitié. Non, non, je suis l'homme de confiance de Son Honneur; je connais tous ses secrets et, en ce moment même, j'ai à lui apprendre des choses... Mais véritablement, ajouta l'ancien soldat avec agitation, je commence à être inquiet de l'absence du capitaine. Voici la nuit qui approche, et on n'y voit guère plus chez vous que dans un four... A tout hasard, je vais aller rôder du côté de Neath.

— Un moment encore, dit l'aveugle en lui imposant silence du geste; je crois entendre son pas... Écoutons.

Tous deux prêtèrent l'oreille; Jack ne distingua d'autre bruit que le frémissement de la brise dans les roseaux du lac; mais l'ouïe délicate de l'aveugle avait perçu des sons d'une autre espèce.

— C'est lui, reprit-il avec vivacité; j'ai re-

connu un pied qui marche sur les cailloux du chemin. Il va vite, il sera bientôt ici.

Il se leva et se mit en devoir d'allumer une petite lampe de terre préparée pour la circonstance, car le luminaire, comme on peut le croire, n'était pas en usage chez un aveugle. A peine s'était-il acquitté de ce soin, que les pas retentirent dans le jardin, et Richard O'Byrne parut.

Il salua William d'un air distrait, et, ôtant son manteau, il se jeta sur un siége sans avoir vu Jack Gunn qui se tenait respectueusement en face de lui. Il était fort pâle ; son visage paraissait bouleversé. Après un moment d'attente, Jack toussa bruyamment ; le capitaine leva la tête et regarda un moment le trompette comme s'il ne le reconnaissait pas.

— Bonjour, Jack, dit-il enfin en s'efforçant de revenir au sentiment de la situation présente ; en vérité, vos camarades du régiment vous reconnaîtraient difficilement sous votre nouvel uniforme irlandais... En tout autre pays du monde, le voyageur qui vous rencontrerait ainsi chercherait une pièce de deux pence au fond de sa poche pour vous l'offrir.

— S'il plaît à Votre Honneur, répliqua Jack gaiement avec une espèce de salut militaire, cet



uniforme et moi, nous nous connaissons d'ancienne date, et les pièces de deux pence n'en ont pas grêlé plus dru sur ma route... Mais il fallait bien être vêtu comme tout le monde pour ne pas être remarqué. Déjà aujourd'hui votre beau cheval a fait faire plus de commentaires que je n'aurais voulu... Ces coquins du comté de Wicklow sont connaisseurs en chevaux ; à me voir monté sur cette vaillante bête, ils ne se gênaient pas pour m'accuser de l'avoir volée... Mais, reprit-il en s'apercevant que Richard l'écoutait à peine et paraissait abîmé dans de sombres réflexions, Votre Honneur me semble bien triste ce soir. Auriez-vous par hasard déjà connaissance des fâcheuses nouvelles que je vous apporte et des dangers qui vous menacent?

— De fâcheuses nouvelles! des dangers! répéta Richard tout à fait rappelé à lui-même ; je croyais avoir appris aujourd'hui assez de mauvaises nouvelles pour une journée.

Jack cligna de l'œil et désigna l'aveugle par un geste de défiance.

— Vous pouvez parler librement devant William Sullivan, dit O'Byrne en saisissant la main du vieillard qu'il serra avec force ; il a rêvé ce que nous allons accomplir bien avant votre naissance et la mienne... Ce ne sera pas

lui qui trahira jamais la cause de l'Irlande!

— J'ignore encore quels sont les projets de Votre Honneur, répliqua William d'un ton solennel ; mais le peu de sang qui coule dans mes veines est à l'Irlande et à mon lord.

— Oh ! je vous connais bien, mon vieux Sullivan, et je sais que vous êtes ferme dans vos convictions comme un bloc de granit... Aussi ai-je choisi votre pauvre demeure pour y séjourner pendant tout le temps que je dois rester dans le pays. D'ailleurs, elle est écartée, solitaire, et elle convient parfaitement à mes projets... Eh bien, Jack, continua-t-il en s'adressant à l'ancien soldat, maintenant que vous êtes rassuré sur le compte de notre ami William, m'apprendrez-vous enfin ces mauvaises nouvelles que vous m'apportez... Mais d'abord, avez-vous mes lettres ?

— Les voici, capitaine, dit Jack en tirant d'une poche de sa veste trouée une volumineuse correspondance.

Richard se jeta dessus avidement et ouvrit avec précipitation plusieurs paquets, après en avoir examiné l'écriture et le cachet.

— Eh bien? reprit-il sans cesser de lire.

— Och ! Votre Honneur, reprit Jack en s'agitant sur son siége selon son habitude, parmi

les nouvelles recrues que vous avez faites dernièrement dans le Connaught, il s'est trouvé un faux frère ; un sur tant de milliers de fidèles, ce n'est pas beaucoup, direz-vous peut-être ; mais, sauf votre respect, le mieux serait qu'il n'y en eût pas du tout. Ce coquin devait plusieurs termes arriérés à son landlord, selon l'usage ; vous savez que c'est le moyen qu'on emploie pour tenir les pauvres diables en laisse. Donc notre drôle, pour obtenir du temps, ou peut-être la remise de sa dette, n'a imaginé rien de mieux que d'aller trouver son maître, qui est en même temps juge de paix, et de lui conter tout ce qu'il savait de l'affaire... Le landlord a vu dans cette révélation un moyen de se faire bien venir de la couronne ; il est parti pour Dublin avec le paddy et s'est présenté au lord-lieutenant... Mais Votre Honneur ne m'écoute pas.

— Si, si, continue, répliqua Richard distraitement.

Et il ajouta en fermant une lettre qu'il venait de parcourir :

— Le docteur K*** a engagé plus de deux cents *repealers* au dernier meeting de Belfast... Décidément O'Connell travaille pour nous.

— Le lord-lieutenant à son tour, reprit Jack,

a fait grand bruit de cette révélation; il veut pouvoir se vanter plus tard d'avoir conservé l'Irlande à la reine. Il a déjà réuni des constables, expédié des mandats de perquisition, même, dit-on, des ordres d'arrestation. Heureusement le traître ne savait pas grand'chose; parmi tant de personnages importants qui agissent pour nous ou nous ont promis leur concours, il n'a pu nommer que vous et deux ou trois paddies, ses voisins et amis, qui l'avaient présenté à l'association. Néanmoins Votre Honneur devra se tenir sur ses gardes, car d'un moment à l'autre, à ce que dit le procureur Toustone, un mandat d'amener peut être lancé contre vous, s'il ne l'est déjà.

— Le major O'Cavanagh a fait merveille dans le comté d'Antrim, reprit Richard en rejetant une autre lettre qu'il venait de lire; il a recruté plus de six cents ouvriers des manufactures, et ceux-là sont des hommes solides qui frapperont un bon coup pour la cause. Est-ce là, Jack Gunn, tout ce que vous aviez à m'apprendre? continua-t-il en décachetant une troisième dépêche.

— Eh ! mais, si Votre Honneur ne trouve pas que ce soit assez, plus d'un de vos amis pourra trouver que c'est trop.

— Et vous êtes du nombre de ceux-là, n'est-ce pas, mon brave garçon? dit Richard d'un ton amical. Je vous remercie de vos avis, Jack; mais je savais déjà ce que vous venez de me conter. Ce matin, un billet venu de Dublin m'avait appris la trahison de Tom Smith et les poursuites dont je vais, selon toute probabilité, être l'objet. Ils ne me prendront pas, Jack, rassurez-vous; j'ai l'orgueil de me croire trop nécessaire au salut de l'Irlande, pour laquelle Dieu se prononce chaque jour. Mais vous ne m'avez pas dit encore quelle est la réponse de nos amis du Tipperary, du Connaught et du Cunnamara?

— Ils sont prêts à marcher, capitaine, et leurs délégués se trouveront réunis demain, à minuit, au rathe du Lord-Abbot, à quelques milles d'ici, comme vous l'avez ordonné... Ils vous rendront compte eux-mêmes de leurs moyens de succès.

— Que Dieu soit loué! s'écria Richard, dont le visage s'était épanoui; cette heureuse nouvelle efface toutes les autres.

Après avoir demandé encore à Jack quelques renseignements moins importants, il reprit :

— Maintenant, Jack Gunn, mon enfant, je sais ce que je voulais savoir et je vous remercie

de votre activité, de votre zèle, de votre dévouement dans ce moment de crise; mais vous devez être fatigué; prenez votre peu de nourriture et couchez-vous sur cette bonne fougère fraîche que notre hôte nous a préparée. Demain sans doute j'aurai besoin de vos services, et à chaque jour suffit sa peine.

Jack fit bien quelques objections pour la forme; mais en dépit de ses fanfaronnades, il ne pouvait oublier qu'il était resté quatorze heures à cheval sans prendre aucune nourriture. Il se décida donc à fêter les pommes de terre bouillies que William venait de servir et dont Richard lui-même, en véritable Irlandais, prit fraternellement sa part; puis l'ancien soldat, s'enveloppant d'une espèce de cape trouée qui lui servait de manteau, se coucha dans un coin et ne tarda pas à s'endormir avec insouciance.

Restés seuls, Richard et William gardèrent d'abord le silence. O'Byrne paraissait accablé sous le poids des soucis que tant d'événements devaient lui causer. Le vieil aveugle attendait respectueusement qu'il plût à son hôte de lui adresser la parole.

— William, dit enfin le capitaine avec douceur, ce que vous entendez doit vous surpren-

dre; ces explications que vous ne demandez pas, mon estime et mon affection pour vous m'engagent à vous les donner, d'autant plus qu'au temps où nous sommes la patrie a besoin du secours de tous ses enfants. Asseyez-vous donc, mon vieil ami, et écoutez-moi.

En même temps Richard se mit à exposer en détail au vieillard le plan d'une vaste conspiration dont il était l'un des chefs.

On sait quelle était alors l'immense action d'O'Connell sur son pays natal et jusqu'où il poussa ce qu'il appelait l'*agitation pacifique* de l'Irlande. Jamais nation n'avait été aussi complétement dans la main d'un homme de génie; sur un mot de sa bouche, ces centaines de milliers d'Irlandais qu'il réunissait dans des meetings formidables se fussent débarrassés de leurs maîtres anglais et eussent revendiqué des droits méconnus pendant une période sanglante de six siècles. Mais tel n'était pas le but d'O'Connell; il croyait guérir les plaies de sa patrie en obtenant la séparation de l'Irlande de la Grande-Bretagne, ce qu'il appelait le *rappel de l'union*. De vaines démonstrations, des menaces qui ne devaient pas être suivies d'effet, puis des subtilités de jurisprudence, des chicanes de procureur, voilà ce que le libérateur opposait à la

ténacité de l'avare et impitoyable Angleterre.

Or, à l'époque dont nous parlons, beaucoup d'Irlandais, même parmi les *repealers,* ne partageaient pas les illusions d'O'Connell, illusions funestes, comme on l'a vu plus tard, car elles dépensèrent en pure perte une énergie qui eût pu sauver l'Irlande et qui ne se manifestera plus peut-être au même degré dans l'avenir. Ils avaient compris que le gouvernement britannique avec ses lenteurs calculées, ses hésitations apparentes, ses concessions sur des points secondaires, jouait un jeu perfide; il voulait gagner du temps, laisser ce beau feu d'enthousiasme se consumer par sa violence même, puis il profiterait d'une occasion favorable pour étouffer d'un coup l'agitation et les agitateurs. L'avenir a prouvé combien ces prévisions étaient justes. Ces courageux patriotes avaient donc pensé qu'il fallait utiliser cet élan généreux, le dernier peut-être d'une nationalité à l'agonie, brusquer les choses, et si l'Angleterre ne cédait ni aux prières ni aux menaces, la contraindre par la force des armes à rendre justice.

Les circonstances étaient favorables pour une entreprise de cette nature. Des dissentiments venaient d'éclater entre la France et le foreign-office; la guerre semblait imminente. Or, en

France comme dans tous les autres pays de l'Europe où avait pénétré le récit de ses misères, la malheureuse Erin pouvait compter sur de vives et profondes sympathies ; les peuples étaient pour elle : elle oubliait les gouvernements. Enfin O'Connell, en attaquant avec son impétueuse éloquence populaire les crimes de la race conquérante, avait vulgarisé en Irlande les griefs de l'Irlande ; la foule était organisée, prête pour l'insurrection comme pour la résistance légale ; au premier signal, sans doute, elle allait se lever.

Des avis que Richard O'Byrne reçut dans l'Inde lui avaient appris l'état des choses ; aussitôt il s'était empressé de donner sa démission et de s'embarquer pour l'Europe. Il avait trouvé les esprits merveilleusement disposés ; déjà bon nombre d'hommes distingués étaient entrés dans une conspiration qui se formait pour ainsi dire d'elle-même. Malgré les résistances, les attaques souvent haineuses d'O'Connell, qui s'obstinait dans l'impasse de la légalité, l'association avait fait des progrès rapides. Certains membres ayant été fort avant dans la confiance du libérateur reconnaissaient parfaitement la hiérarchie et l'organisation du rappel ; ils fournissaient des renseignements précieux sur les

individus à qui l'on pouvait proposer à coup sûr d'entrer dans la société nouvelle. Richard O'Byrne, avec l'autorité de son nom illustre, sa parole chaleureuse, sa foi exubérante, avait complétement réussi sur une terre si bien préparée à recevoir la semence de l'insurrection. Tandis que d'autres missionnaires parcouraient les comtés du nord, il avait visité en trois mois ceux du sud et du centre, et il y avait fait un grand nombre de prosélytes. Les chefs étaient désignés, les rôles tracés, les points de ralliement déterminés d'avance; tous les membres de l'association étaient pleins d'ardeur. A la vérité l'argent et surtout les armes manquaient; mais à quoi ne peuvent suppléer des haines de race, une religion exagérée jusqu'au fanatisme et l'amour de l'indépendance?

Richard avait réservé pour la fin de sa tournée apostolique ce comté de Wicklow où ses ancêtres avaient été si puissants, où il était né lui-même et où son influence personnelle devait être si considérable. C'est qu'en effet cette portion de l'île, avec ses montagnes inaccessibles, ses lacs, ses défilés où quelques centaines d'hommes résolus pouvaient arrêter une armée, était destinée dans le plan des conspirateurs, à servir de cœur à la future insurrection, et

Richard avait voulu la disposer avec un soin particulier au rôle qu'elle était appelée à remplir. Là, autrefois, les terribles montagnards de son clan avaient tenu en échec des ennemis dix fois plus nombreux; on trouvait là encore certaines vallées perdues, certaines bourgades écartées où, comme dans le Connamara, l'autorité du gouvernement anglais était à peu près méconnue. Nulle part les traditions du passé ne s'étaient conservées avec plus de force. D'ailleurs la facilité des communications avec les comtés où l'association avait des ramifications étendues, le voisinage de la mer, la proximité de Dublin contre lequel on pourrait tenter dans l'occasion un hardi coup de main, tout faisait de ce point un centre d'action de la plus haute importance.

On comprend, du reste, comment, en arrivant dans son pays natal avec de pareils projets, le capitaine O'Byrne n'avait voulu ni demander asile à son frère ni même le voir. Il s'était assuré que les convictions d'Angus différaient entièrement des siennes, et il connaissait assez le caractère inflexible du jeune prêtre pour être sûr que son frère s'opposerait à tout ce qu'il n'approuverait pas. De plus, Richard était fort irrité des relations d'amitié qui s'étaient éta-

blies en son absence entre sa famille et la famille Avondale, quoique, sur ce chapitre, lui-même fût bien plus coupable qu'il ne voulait l'avouer. D'ailleurs, son frère et sa sœur ne pouvant lui être d'aucune utilité dans l'œuvre immense pour laquelle il risquait sa tête, à quoi bon les compromettre? Enfin, et c'était là une raison péremptoire, Richard O'Byrne, en s'établissant ouvertement à la mense, eût excité l'attention du voisinage et par suite celle de l'autorité déjà très-alarmée de ses menées; or, pour la réussite de ses plans, il devait encore agir quelque temps dans l'ombre et faire mystère de sa présence dans la vallée de Glendalough.

Le capitaine O'Byrne exposa tout cela longuement à Sullivan, dont il estimait la haute expérience et le patriotisme éprouvé; il lui nomma quelques-uns des chefs principaux, hommes connus pour la plupart et qui avaient joué un rôle sur la scène politique de l'Irlande; il lui énuméra les chances de succès de l'association, succès qui, à ses yeux, était prochain et sûr. Le vieillard l'avait écouté avec une extrême attention et dans le plus profond silence.

— Milord, dit-il enfin en branlant la tête, j'avais votre enthousiasme lorsque je me joignis

aux grands rebelles de 1798. La croix de feu avait couru la nuit sur nos montagnes pour appeler les paddies aux armes. Tous s'étaient levés pleins d'ardeur et de courage... Vous savez ce qui en résulta. Le sort de John et de Henri Sheares, ces nobles martyrs dont on conserve encore les têtes coupées dans les caveaux de Saint-Michan, est bien capable de faire réfléchir les généreux enfants de l'Irlande qui, comme eux, rêvent l'émancipation de leur pays.

— Les circonstances ne sont plus les mêmes ami William ! s'écria Richard impétueusement ; les frères Sheares n'avaient pas compris la situation de l'Irlande, unique en Europe. Ils voulaient...

— Brisons-là, milord, interrompit l'aveugle avec un soupir ; je ne voudrais pas affaiblir votre confiance par ma misanthropie et mes regrets. Non, je ne vous dirai pas combien je suis épouvanté de l'état de marasme et d'énervement où est tombée cette nation malheureuse. Mais c'est quand la maladie ne peut plus être guérie par les moyens ordinaires qu'il faut tenter les remèdes désespérés !

Il ajouta après un nouveau silence :

— Milord, en dépit des craintes que m'inspire l'avenir, je n'en suis pas moins prêt, vous

le savez, à me dévouer corps et âme pour vous et pour l'Irlande... Mon bras est bien faible et je suis privé de la lumière ; mais comme disait O'Dailly, mon aïeul, barde de l'illustre Mac-Feag-Hugh, votre ancêtre : « A pareille œuvre, les enfants doivent roidir leurs petites mains, et les vieilles femmes briser leurs quenouilles. » Je vous servirai de tout mon pouvoir ; je vous fournirai des indications utiles sur les gens de ce pays qui me connaissent bien et que je connais mieux encore. Je m'efforcerai de gagner à la cause ceux qui ont du cœur et de l'énergie ; puis, au moment de la bataille, je me ferai conduire au premier rang pour animer de la voix les soldats de l'Irlande... Hélas! je ne peux rien de plus!

— Il suffit, mon cher William ; je n'attendais pas moins de votre âme si ferme et si virile encore sous les glaces de l'âge... Ah ! si l'Irlande possédait beaucoup d'hommes comme vous et comme ce fidèle serviteur qui dort là, à nos pieds, elle ne subirait pas depuis six cents ans le joug odieux de l'Angleterre!... Eh bien ! Sullivan, vous avez passé la plus grande partie de votre existence dans ce comté ; les dispositions de ses habitants doivent vous être connues ; que devons-nous attendre de nos démarches et de

nos efforts pour les pousser à la révolte? Les injonctions pacifiques d'O'Connell ont-elles été écoutées? Les prédications insensées, comme celles de mon frère Angus, ont-elles effacé les souvenirs de leurs griefs, éteint en eux toute velléité de colère et de vengeance? Aujourd'hui, dans l'église de Neath, j'éprouvais des terreurs étranges à voir qu'ils ne savaient que pleurer, gémir et regarder le ciel!

— Et pourtant, milord, dit William d'un air pensif, quelques minutes après l'entraînant discours de Sa Révérence, à la porte même de l'église, ils se mettaient en révolte ouverte... sur le plus frivole prétexte, pour un chien mort, à l'appel d'un pauvre vieil aveugle, ils se ruaient sur la livrée de leur maître, ils frappaient avec rage l'argent de leur landlord; ils l'eussent tué, sans l'apparition de M. O'Byrne... Le cœur des hommes, milord, est dans les mains de Dieu; cependant nous essayerons... Dans deux jours, vous le savez, aura lieu à Neath un grand marché qui réunira une quantité considérable de paddies du comté; la plupart sont impatients déjà des roueries légales et des lenteurs d'O'Connell; ils accepteront avec joie d'entrer dans le complot. Mais d'inscrire son nom sur un registre et de fraterniser avec ses égaux, à saisir des

armes et à payer bravement de sa personne devant les habits rouges, il y a une grande distance. Quand le signal d'agir sera donné, tous ceux qui auront juré de mourir pour une sainte cause se souviendront-ils de leur serment? Voilà le problème, milord. Peut-être pour déterminer une explosion dans ces âmes flétries, suffirait-il d'un accident frivole, d'un léger choc, d'une étincelle... Mais cette étincelle, c'est Dieu qui l'envoie d'en haut pour embraser le monde; aucune prudence humaine ne saurait prévoir si elle descendra de la nue, aucune force humaine ne pourrait l'en faire descendre. C'est donc à Dieu, milord, que nous devons nous adresser pour le succès de notre entreprise; lui seul sait maintenant s'il veut que notre pays soit libre ou esclave... Mon Dieu! mon Dieu! ne nous avez-vous pas assez éprouvés?... Prions pour l'Irlande, milord!

En même temps, le vieillard se tourna vers une petite image enfumée du Christ qui décorait le mur de la cellule et se prosterna dévotement. Richard, électrisé par cette foi si vive, s'agenouilla à son côté; tous les deux adressèrent mentalement au ciel une courte prière pour leur malheureuse patrie.

Enfin Richard se leva, et William l'imita.

— Courage, ami, courage ! dit le capitaine O'Byrne avec enthousiasme, nous serons les instruments au moyen desquels l'Irlande sera délivrée !

L'aveugle exprima par un geste silencieux avec quelle ardeur il s'associait à ce vœu.

— William, reprit Richard après une nouvelle pause, la soirée s'avance et vous n'êtes pas habitué aux longues veilles. Pour moi, j'ai une longue correspondance à écrire ; elle m'occupera une partie de la nuit, et je vais me retirer dans la pièce voisine qui m'est destinée. J'imagine que vous pourrez me trouver demain un messager sûr et discret pour porter mes lettres à Dublin chez la personne que j'indiquerai ?

Le vieillard fit un signe d'assentiment et se prépara à prendre congé de son hôte.

— Un moment encore, dit O'Byrne, dont la voix, si ferme tout à l'heure, avait maintenant un caractère de tristesse et d'embarras.

Sullivan attendit en silence, mais Richard ne disait rien. Un souvenir poignant venait de traverser son esprit, et il paraissait plongé dans de sombres réflexions.

— Milord, reprit William, qui restait debout devant lui et dont l'œil éteint se fixait sur Ri-

chard comme s'il eût pu sonder les profondeurs de son âme, n'avez-vous rien de plus à me demander?

Le capitaine tressaillit.

— Eh bien, oui, répliqua-t-il ; je vous l'avouerai, William Sullivan, une pensée brûle mon cerveau et m'ôte la vigueur d'intelligence et de volonté qui me serait nécessaire dans la crise prochaine... Il s'agit des intérêts les plus chers que j'aie au monde, après ceux de notre Irlande... Dans ce pays existe un homme qu'à tout prix je voudrais trouver seul à seul, hors de chez lui, sans qu'il me connût ; vous pourriez, j'en suis sûr, m'en faciliter les moyens.

— Quel est cet homme, milord?

Richard hésita de nouveau.

— Sir George Clinton, dit-il enfin avec effort.

— Sir George! s'écria le vieillard, dont toute l'organisation, si impassible d'ordinaire, sembla agitée comme par une tempête intérieure ; Votre Seigneurie sait donc...? Oh! depuis longtemps j'ai conçu des craintes sinistres au sujet des bruits répandus dans le voisinage...

— Bonhomme, interrompit Richard avec violence, qui vous parle de vos soupçons et de vos craintes? Ne soupçonnez rien, ne craignez

rien, ne supposez rien, je vous le défends !

Il porta la main à son front et, vaincu par la douleur, il versa quelques larmes. Les traits de l'aveugle exprimaient la sympathie et le respect ; il attendit un peu pour laisser à son hôte le temps de se calmer.

— Milord, dit-il enfin avec douceur, vous ne pouvez croire que j'aie eu la pensée...

— N'en parlons plus, interrompit O'Byrne en relevant son visage mâle où toute trace d'émotion avait déjà disparu ; oubliez mon emportement, William, et... et plaignez-moi. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Eh bien, milord, celui dont vous parlez vient souvent pêcher dans le lac de Glendalough, à quelques pas d'ici. Il est accompagné alors d'un seul domestique pour porter ses lignes et garnir ses hameçons ; il serait facile de l'aborder. Je me suis demandé bien des fois comment le neveu de milord, avec la haine qu'il inspire, ose s'exposer ainsi dans un lieu écarté à la vengeance de tant de malheureux réduits au désespoir.

— Et cette haine est méritée, William, dit le capitaine avec véhémence, car cet homme est un infâme... Eh bien, je l'attendrai, je le guetterai. Oh ! quand viendra-t-il?

— Il ne peut tarder, milord, car voilà plusieurs jours qu'il ne s'est livré à son passe-temps favori... Cependant vous avez entendu dire sans doute que demain plusieurs des chefs de famille qui ont pris part à la malheureuse affaire de Donnagh devaient être expulsés de leurs cottages; peut-être sir George, qui a été l'instigateur de cette mesure rigoureuse, n'osera-t-il se montrer dans un moment où les têtes sont montées...

— N'importe, je saurai commander à mon impatience. Pourvu que je me trouve enfin seul avec lui, cela me suffira. Et maintenant, bonne nuit, mon cher William, continua Richard d'un ton différent; vous savez quels devoirs pressants me réclament.

— Que Dieu vous bénisse, milord! dit le vieillard d'une voix grave, et qu'il vous fasse réussir dans tous vos projets!

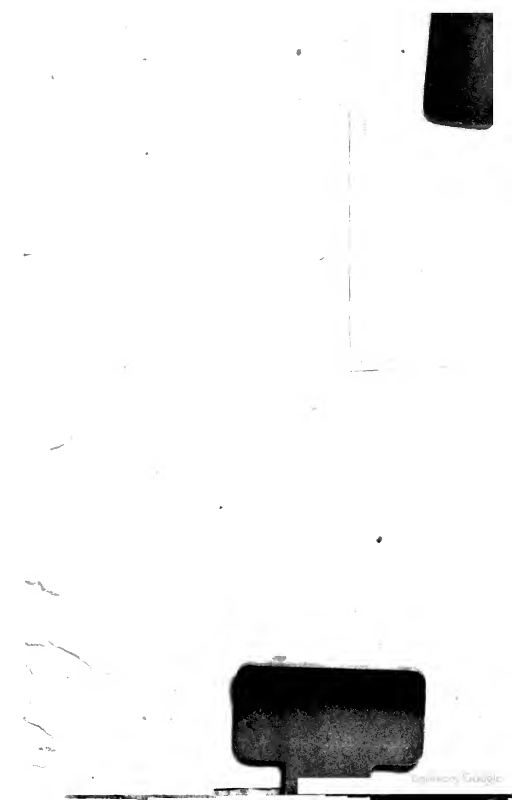
Il s'inclina profondément et alla se coucher sur sa fougère, à côté de Jack Gunn, tandis que Richard se retirait dans la seconde pièce spécialement affectée à son usage.

Dès qu'il se trouva seul, le capitaine s'empressa de brûler les papiers qu'il venait de recevoir; puis, s'asseyant sur un escabeau, devant une planche mal équarrie destinée à lui

servir de table, il tira de ses bagages tout ce qu'il fallait pour écrire.

A la faible lueur de la lampe tremblotante, on eût pu le voir pendant une partie de la nuit dans cette sombre cellule, tantôt écrivant, tantôt rêvant à ses vastes projets.

FIN DU PREMIER VOLUME.





BIBLIOT
SCAFF
PLUTI
N.° C